UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01658589 5

THEATRE

DE MESSIEURS

DE BRUEYS,

ET

DE PALAPRAT.

TOME TROISIÉME.

TOME TROISIÉME.

PAR M. DE BRUEYS.

LES EMPIRIQUES, Comédie.

PATELIN, Comédie.

L'IMPORTANT, Comédie.

OEUVRES
DE
THEATRE
DE MESSIEURS
DE BRUEYS,
ET
DE PALAPRAT.

NOUVELLE ÉDITION,
REVUE ET AUGMENTE'E.
TOME TROISIÉME.

A PARIS,
Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques,
à la Science.

M. DCC. LVI.
Avec Approbation & Privilége du Roy.

PQ
1731
B9 A19
1755
c.3

LES EMPIRIQUES,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES,

Repréſentée pour la premiere fois le 1698.

PREFACE
OU
AVERTISSEMENT
De M. Palaprat, sur les Empiriques. *

IL n'est point d'Empire, ni plus généralement, ni plûtôt établi, que celui de la nouveauté; en naissant elle regne; l'âge seul diminuë ses forces, & elle n'est jamais si souveraine que dans sa minorité: mais il y a toute apparence que cette minorité durera long-tems, sur-tout à l'égard de la Médecine. Que l'on affiche un Elixir, une Quintessence, un Opiate avec un nom magnifique, & une nouvelle maniere de s'en servir, tout le monde y court: en effet, n'est-ce pas une chose bien gênante & bien triste, que d'être gouverné par des gens sages, d'autant plus circonspects, qu'ils sont devenus sçavans par une longue pratique, mais que plusieurs expériences heureuses n'ont pas rendu plus téméraires? Vivent, au contraire, ces gens hardis, qui flattent & enchantent par de belles promesses; ils commencent par assurer de l'efficacité de leur remède; ils mettent l'esprit du malade en repos, en lui parlant affirmativement de sa guérison, & finissent souvent par l'expédier promptement, mais

* Extrait d'une Lettre de M. Palaprat à M. Boudin, Premier Médecin de Madame la Dauphine.

en lui répondant toujours de ſa vie ſur leur propre tête. Ils ôtent au moins par-là toutes les horreurs de la mort, & y font arriver leurs malades ſans la prévenir ni la craindre. Eſpèce d'aſſaſſinat qu'il ſeroit aiſé de prouver être le plus cruel de tous!

Il y a plus de 1500 ans que l'on ſaigne & que l'on purge; il y en a autant que l'on ſe ſert pour cela de la Caſſe, de la Manne, du Senè, & de la Rhubarbe; mais tout cela eſt uſé, tout cela eſt vieux. Les régimes, la diéte ſont à charge: on veut, pour ainſi dire, vivre pour manger. Cette façon de penſer eſt devenuë ſi générale, que les Médecins eux-mêmes ont été contraints de céder au dégoût que l'on a pris pour les médicamens ſimples & communs, en introduiſant des remédes, dont ils ſe ſont réſervé la connoiſſance, & à rétablir par des moyens prompts & violens, les déſordres que cauſent la bonne chere & les veilles; à peine encore le deſir que les malades ont de guérir promptement, leur permet-il d'en attendre l'effet. De-là vient la prodigieuſe quantité de Charlatans, dont la façon de traiter flatte en même-tems l'eſprit & l'impatience des hommes: c'eſt ce ridicule-là que mon ami joüe dans cette Comédie d'une maniere tout-à-fait agréable. La raiſon trouva en lui de grandes diſpoſitions à prendre le parti de la Médecine, puiſqu'il eſt beau-frere du grand Barbeirac, & oncle de Meſſieurs Sidobre & Carquet, célébres Médecins de la Faculté de Montpellier. Mille

gens qui ne se donnent gueres la peine d'approfondir le sens des plaisanteries, ont crû qu'il étoit du bel esprit de se mocquer de la Medecine, parce que Moliere a joué les Médecins: quiconque raisonne de la sorte, conclut que Moliere a déclaré la guerre à toutes les personnes de condition & à tous les gens de bien, parce qu'il a joué les Marquis ridicules, & les hypocrites. Il n'est point de plus grand panégyrique pour la vertu, que de démasquer ceux qui la falsifient; & rien ne releve davantage l'excellence d'un art aussi nécessaire que celui de la conservation des hommes, que d'exposer à la risée publique, l'impudence des ignorans qui en abusent. Ainsi Moliere n'a joué ni la Médecine, ni les Médecins, mais seulement ceux qui embrassent cette profession sans esprit, sans connoissance, & sans lumiére.

Je ne sçaurois me vanter d'avoir quelque part dans cette Comédie, pas même celle que je me suis donnée dans l'Important, en vertu de la maxime du Droit Civil, (*Si quis in alieno solo.*) Mon ami ne logeoit plus chez moi quand il la composa; il étoit à Montpellier. Ce fut là qu'il me la montra, quand je passai en Languedoc en 1697. Il est inutile que je parle ici du mérite de cette Comédie, & du plaisir qu'elle m'a fait toutes les fois que je l'ai lûë, (car je ne l'ai jamais vû jouer;) je sçai seulement qu'elle eut le succès qu'elle méritoit; c'est-à-dire, qu'elle réussit fort.

ACTEURS.

LE BARON, Pere de Mariane.

ARISTE, Frere du Baron.

MARIANE, Fille du Baron.

ERASTE, Amant de Mariane.

M. DE ROMARIN, } Empiriques.
M. DE PAQUINOY, }

MARTON, Suivante de Mariane.

PASQUIN, Valet d'Eraſte.

FRIBOURG, Suiſſe du Baron.

LAQUAIS.

La Scene eſt à Paris, dans la Maiſon du Baron.

LES EMPIRIQUES, *COMÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, PASQUIN.

ERASTE *à part.*

OUI, parbleu, cet homme-là eſt fou, ou il ſe moque de moi.

PASQUIN *a part.*

Oüais, il y a ici quelque choſe qui va mal.

ERASTE.

Avec tant d'amour être traité de la ſorte!

PASQUIN *à part.*

Eſt-ce infidélité, ou manquement de parole?

ERASTE.

Encore de nouveaux délais!

PASQUIN *à part.*

C'eſt quelque choſe de moins. Monſieur, vous m'avez commandé de me rendre ici. . . .

ERASTE.

Je croyois avoir beſoin de toi; mais va m'attendre au logis.

PASQUIN.

Vous n'êtes pas content, Monſieur; vous aurois-je porté malheur le premier jour que je rentre à votre ſervice?

ERASTE.

Non, Paſquin, non; mais va m'attendre, te dis-je; je ſuis bien-aiſe que perſonne ne te connoiſſe encore céans: cela pourra peut-être me ſervir dans la ſuite.

PASQUIN.

Je m'apperçois, Monſieur, que vous n'avez pas oublié mes petits talens; & je dois vous dire que depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir, je me ſuis perfectionné auprès d'un fameux Opérateur.

ERASTE.

C'eſt aſſez, Paſquin. J'attens ici cette Marton dont tu m'as oüi parler, qui ſert Mariane. Je veux m'informer d'elle . . . mais la voici. Va-t-en, & ne dis céans à perſonne que tu ſois à moi.

PASQUIN *s'en allant.*

Je comprens à peu près que Paſquin ne ſera pas aujourd'hui ſans occupation.

SCENE II.

ERASTE, MARTON.

ERASTE.

HE' bien, Marton, tu l'as oüi toi-même. Que dis-tu du pere de ta maîtreſſe, & de la maniere dont il me traite?

MARTON.

Moi, Monsieur? je dis qu'il faut prendre patience.

ERASTE.

Mais n'y a-t-il pas là de quoi enrager?

MARTON.

Oh! pour cela non.

ERASTE.

Non!

MARTON.

Non, Monsieur. Vous êtes jeune, amoureux, & homme d'épée, je ne m'étonne pas si vous êtes impatient.

ERASTE.

Ah! je suis impatient!

MARTON.

Oüi, vous l'êtes. Monsieur le Baron ne vous a-t-il pas promis que vous épouserez sa fille quand il se portera bien?

ERASTE.

Eh! ne vois-tu pas qu'il me dit la même chose depuis trois mois, & que je pars dans huit jours pour ma garnison?

MARTON.

Et bien avant ce tems-là, il se portera bien, peut-être.

ERASTE.

Peut-être! Oh! je ne puis plus attendre, & il faut absolument qu'avant mon départ je le fasse guérir. Dis-moi, qui sont ses Médecins?

MARTON.

Ses Médecins, Monsieur? il n'en a point.

ERASTE.

Comment? un homme de sa qualité, malade dans Paris, sans Médecins?

MARTON.

On voit bien, Monsieur, que vous avez toujours demeuré en Flandres, ou en Allemagne, & que vous ne connoissez plus Paris. Ici, Monsieur, on ne se sert plus de Médecins.

ERASTE.

On ne s'en ſert plus?

MARTON.

Eh! non, Monſieur, la Médecine eſt au billon.

ERASTE.

Et de qui donc ſe ſert-on?

MARTON.

On ſe ſert des Empiriques.

ERASTE.

Des Empiriques! quels animaux ſont-ce là?

MARTON.

Ce ſont des animaux qui ne ſont ni Médecins, ni Chirurgiens, ni Apoticaires.

ERASTE.

Il n'y a pourtant que les gens de ces profeſſions-là en qui l'on doive ſe confier quand on eſt malade.

MARTON.

Aujourd'hui, Monſieur, c'eſt tout le contraire; les gens les plus éloignés de ces profeſſions-là ſont ceux en qui on a le plus de confiance.

ERASTE.

J'ai de la peine à croire....

MARTON.

Oh! Monſieur, cela eſt ſi vrai, qu'à l'heure que je vous parle, on ne voit dans Paris que gens à ſecrets, Souffleurs, Chimiſtes, Charlatans de toutes nations, de toutes eſpèces: les coins des ruës ſont accablés de leurs affiches; chaque matin on y voit éclorre quelque nouveau guériſſeur: & le pere de ma maîtreſſe eſt entre les mains de ces Meſſieurs-là, qui font durer ſa maladie, & retardent votre mariage.

ERASTE.

Mais, enfin, quel mal a-t-il?

MARTON.

Vous ne le devineriez jamais.

ERASTE.

Comment?

MARTON.

Vous voyez qu'il n'eſt point d'homme dans Paris plus

haut en couleur, & plus rouge de viſage que lui.

ERASTE.

Cela eſt vrai. Hé bien?

MARTON.

Il a la jauniſſe, Monſieur, à ce qu'il dit.

ERASTE.

La jauniſſe? cela ne peut être.

MARTON.

Oh! Monſieur, depuis une maladie qu'il eut, cauſée, dit-on, par un excès de bile qui venoit de trop manger, il veut avoir la jauniſſe en dépit de tout le monde.

ERASTE.

C'eſt une foibleſſe dont il eſt aiſé de le guérir.

MARTON.

Oüi, ſi c'étoit un homme fait comme les autres; mais jugez du perſonnage. A préſent il ne veut preſque ni manger, ni boire, & c'eſt ce qui entretient ſa mélancolie.

ERASTE.

Je ne m'étonne pas ſi l'on me cachoit ſon mal.

MARTON.

On n'oſe le dire à perſonne.

ERASTE.

Oh! bien, je vois qu'il ne faut que jouer d'adreſſe pour le guérir, & je m'aviſe d'un expédient J'ai pris ce matin un valet qui m'avoit ſervi autrefois, & que perſonne ne connoît céans: c'eſt un drôle des plus adroits, & qui a ſervi long-tems un Opérateur; il faut que.... Mais j'entens Monſieur le Baron, adieu.

SCÈNE III.

LE BARON, M. ROMARIN, ARISTE, MARTON.

LE BARON.

J'Aime à changer de lieu. Venez, Monsieur de Romarin, passons dans ma salle; je veux y attendre un homme célebre de votre profession, que j'ai fait appeller, & qui me doit venir voir: vous ne trouverez pas mauvais que je le consulte.

ROMARIN.

Pourvû que ce ne soit pas un Médecin.

LE BARON.

Un Médecin? j'aimerois mieux crever.

ROMARIN.

Vous feriez fort bien.

LE BARON.

Et vous, mon frere, ne vous avisez plus, je vous prie, de me contester des choses que je sçai mieux que vous.

ARISTE.

Cependant, mon frere, il est bien certain qu'il ne faut qu'ouvrir les yeux, pour voir que vous n'avez pas au moins la jaunisse.

LE BARON.

J'ai ce que j'ai. Vous sçavez qu'on ne doit pas disputer du goût; je prétens qu'on ne doit pas aussi disputer de la vûë. Vous me trouvez rouge, n'est-ce pas? & moi je me trouve jaune.

ROMARIN.

C'est une espèce de jaunisse que tout le monde ne connoît pas.

MARTON.

Il faut avoir de bons yeux pour s'en appercevoir.

LE BARON.

Paix. Un siége, Marton, vîte un siége, *après s'être*

assis. Je souffre beaucoup, Monsieur, quand je marche, d'où vient cela ?

ROMARIN.

C'est un effet de la bile en mouvement.

LE BARON.

Cüi, en mouvement. Maudite bile ! non, il faut que je me leve; la bile me suffoque quand je suis assis.

ROMARIN.

C'est un effet de la bile en repos.

LE BARON.

En repos.

ARISTE.

De bonne foi, mon frere, je ne conçois pas....

LE BARON.

Monsieur mon frere, tous vos raisonnemens.... Ne vient-il pas un vent coulis de ce côté-là ?

MARTON.

Je n'en vois point.

LE BARON.

J'y sens un froid qui me glace.

ROMARIN.

C'est la bile qui se refroidit.

LE BARON *portant la main à l'autre côté de sa tête.*

Ay ! ay ! n'a-t-on pas laissé la cuisine ouverte ?

MARTON.

Non, Monsieur.

LE BARON.

Je sens de ce côté-là une chaleur qui me brûle.

ROMARIN.

C'est la bile qui s'échauffe.

MARTON.

Voilà une bile qui jouë bien des personnages.

ARISTE.

Eh ! mon frere, ôtez-vous cela de l'esprit, & songez à tenir à Eraste la parole que vous lui avez donnée, vous verrez que dans la réjouissance des nôces cette imagination se dissipera.

LE BARON.

Ah ! je vous entens. Vous prétendez donc que je suis

un visionnaire, & que mon mal n'est qu'une chanson? Mais vous qui raisonnez si bien, dites-moi, s'il vous plaît, d'où vient donc qu'à présent je sens un grand froid de ce cô ... non, de ce cô.... De quel côté, Monsieur, ai-je dit que j'avois froid?

ARISTE.

Ah, ah, ah, ah.

LE BARON.

Bon, riez, riez.

ARISTE.

Qui ne riroit, de voir que vous doutez de quel côté vous avez froid?

MARTON.

C'est un effet de la bile qui doute.

LE BARON.

Oüi, la bile fait en moi des choses inconcevables.

ROMARIN.

Assurément.

ARISTE.

Mais d'où vient que vous ne l'avez pas guéri, depuis un mois que vous le traitez?

ROMARIN.

C'est que la nature est affoiblie en Monsieur par les saignées qu'on lui a faites autrefois.

LE BARON.

Vous ne m'aviez pas encore dit cela. Quoi, vous m'auriez guéri, si je n'avois jamais été saigné?

ROMARIN.

Très-infailliblement.

LE BARON.

Et il n'y a que cela qui empêche vos remedes d'agir?

ROMARIN.

Il ne peut y avoir d'autre cause dans toute la nature.

LE BARON *riant.*

Je ne sçai donc pas comment cela se fait; car il est bien certain que de ma vie je n'ai été saigné.

MARTON *à Romarin.*

Allons, Monsieur, peu de chose vous embarrasse; ayez recours à la bile.

ARISTE *riant.*

Ah, ah, ah.

ROMARIN.

Il ne faut pas tant rire, je soutiens ce que j'ai avancé.

ARISTE.

Et mon frere n'a jamais été saigné.

ROMARIN.

Et qu'importe ? la vie est dans le sang ; celui dont il tient la vie a été saigné, c'est comme s'il l'avoit été lui-même.

LE BARON.

Oh, non, non, j'ai oüi dire à mon pere qu'il n'avoit jamais été saigné.

MARTON.

Et qu'importe ? la vie est dans le sang ; & si vous pressez Monsieur, il ira quereller la saignée jusqu'à la trentiéme génération.

ROMARIN.

Langue de vipére, tu auras quelque jour besoin de moi.

MARTON.

De vous ? ah ! si vous me tuez jamais, je vous le pardonne.

LE BARON.

Paix. Je songe, Monsieur, qu'il est près de six heures. Marton, va dans ma chambre, ouvre les fenêtres qui regardent le nord, & ferme celles qui regardent le septentrion, n'est-ce pas, Monsieur ?

ROMARIN.

Le nord & le septentrion, Monsieur, c'est la même chose. Je vous ai dit que le soir il faut ouvrir au midi, & fermer au septentrion ; mais rien ne presse encore. Je vais cependant faire un tour à mes fourneaux.

SCENE IV.

LE BARON, ARISTE, MARTON.

ARISTE.

EST-il possible, mon frere, que vous vous laissiez mener par le nez à un homme comme celui-là ?

LE BARON.

Oüi.

MARTON.

A un vilain Souffleur, que je soupçonne de travailler à autre chose qu'à des remédes.

LE BARON.

Tant mieux.

MARTON.

Qui brûle céans tout le charbon de la Gréve, & qui quelque jour nous grillera.

LE BARON.

J'aime la grillade.

ARISTE.

Je suis assuré que si vous pouviez vous résoudre à manger & à boire un peu plus que vous ne faites: . . .

LE BARON.

Oh ! j'enrage ; ne sçavez-vous pas que tout ce que je mange se change en bile, & que ma jauniſſe redouble ?

ARISTE.

Mais, là, mon frere, informez-vous un peu de vos meilleurs amis, si on a jamais vû jauniſſe de la couleur de la vôtre.

LE BARON.

Je vous dis, moi, que la couleur n'y fait rien, qu'il n'y a que la diéte qui puiſſe me guérir : & Monſieur Romarin soutient que si je pouvois entierement m'abſtenir de boire & de manger, seulement quinze jours, je serois tout-à-fait hors d'affaires.

MARTON.

Oh ! pour cela, je vous en répons.

SCENE V.

ROMARIN, LE BARON, ARISTE, MARTON.

ROMARIN.

IL y a plaisir à voir petiller les flammes de ces fourneaux.

LE BARON.

Tenez, Monsieur, voilà mon frere qui me soutient toujours.....

ARISTE.

Non, mon frere, je ne conteste plus contre Monsieur; mais puisqu'il n'a pû encore vous guérir, que ne faites-vous appeller des Médecins?

ROMARIN.

Eh! Monsieur, des Médecins! A quels gens l'adressez-vous là pour guérir un malade?

MARTON.

Eh! fy donc, Monsieur, des Médecins! Ne sçavez-vous pas que cela est aujourd'hui contre les régles du bon sens?

LE BARON.

En effet, *clisterium donare, saignare, purgare.* Allez voir un peu ce que dit Moliere de vos Médecins.

ARISTE.

Je sçai bien, mon frere, que vous êtes de ceux qui ont pris au pied de la lettre les railleries ingénieuses de ce charmant Auteur: mais, en bonne foi, parce qu'il a joué le ridicule des Médecins, comme il a joué celui de presque toutes les professions, faut-il se priver du secours qu'on peut tirer de leur art?

LE BARON.

Ah! vous faites le Docteur. Tenez, je ne veux que Marton pour vous confondre; elle a bon sens, comme vous sçavez. Te sers-tu de Médecins?

MARTON.

Moi, Monsieur ? le Ciel m'en préserve.

LE BARON.

Et pourquoi ne t'en sers-tu pas ?

MARTON.

C'est, Monsieur ... que je me porte bien.

LE BARON.

Mais si tu étois malade ?

MARTON.

Pour moi, Monsieur, en toutes choses je crois que mal ou bien, il faut toujours tenir le grand chemin battu : quand je veux des souliers, je vais aux Cordonniers ; des habits, aux Tailleurs ; des étoffes, aux Marchands ; des conseils, aux Avocats ; & quand je voudrai des remédes, j'irai aux Médecins.

LE BARON.

Elle veut plaisanter.

ARISTE.

Elle parle de fort bon sens.

SCENE VI.

FRIBOURG, MARTON, LE BARON, ROMARIN, ARISTE.

Fribourg vient très-lentement par derriere, cherchant son maître des yeux.

ARISTE.

MAis voilà votre Suisse qui vous cherche.

LE BARON.

Il vient, sans doute, me donner des nouvelles de cet homme célébre que j'attens. Approche, Fribourg, approche donc ; qu'est-ce ?

FRIBOURG.

Monsir....

LE BARON.

Parle, qu'as-tu à me dire?

FRIBOURG.

Monſir, moi....

LE BARON.

Parle donc.

FRIBOURG.

Moi, vien ſitement vous dire ...

LE BARON.

Oh! dis donc. La lenteur de cet animal-là met ma bile dans un mouvement terrible.

ROMARIN.

C'eſt le propre de la nation Helvétique d'être phlegmatique.

MARTON.

Parleras-tu?

LE BARON.

Mais voyez la tranquillité de ce bourreau-là; plus on le preſſe, moins il ſe hâte.

FRIBOURG.

Moi ſien fous dire....

MARTON.

Oh! garde-le pour demain, ce que tu as à dire.

ARISTE.

Dis donc ce qu'il y a, & retire-toi.

FRIBOURG.

Si moi parlir, fous prendre tout pitêtre ein grand fâchiment?

LE BARON.

Non, on ne ſe fâchera point, parle.

FRIBOURG.

Si moi parlir, fous point fâchir?

LE BARON.

Et non, moi point fâchir: parle, parle, parle.

FRIBOURG.

Eh pien, moi, ſien ſitement vous dire le feu être bravement à la maiſon.

LE BARON.

Le feu eſt au logis?

FRIBOURG.

Oüi, Monsir, fort pien.

LE BARON.

Ah! quel malheur! que ferons-nous?

FRIBOURG.

Traître pien dit, fous fâchir; aussi moi ne fouloir point parlir. Moi, va fitement aider à ly éteindre.

SCENE VII.

MARIANE, LE BARON, ARISTE, MARTON, ROMARIN.

MARIANE.

NE vous allarmez pas, mon pere, le danger est presque passé.

LE BARON.

Et qui est l'étourdi, le coquin, le traître, qui avoit mis le feu au logis?

MARTON.

Gage que c'est Monsieur avec ses maudits fourneaux.

MARIANE.

Il est vrai que le feu a commencé à sa chambre, & on a jetté même ses hardes par la fenêtre.

ROMARIN *sort en courant.*

Mes hardes!

MARTON.

Ne courez pas si vîte, il n'y a pas grand'chose à brûler.

LE BARON.

Allons tous voir vîte ce que c'est. Oh! passez devant. Il pourroit y avoir encore quelque danger, & il est bon. ... Mais quel homme est-ceci?

SCENE VIII.

PAQUINOY, LE BARON.

PAQUINOY.

AH! bon, le voi à seul. Il m'a fait appeller, profitons de l'occasion. Monsieur....

LE BARON.

Qu'est-ce? Je suis pressé, le feu est au logis.

PAQUINOY.

A ce que je vois, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous.

LE BARON.

Non; mais à présent il faut que j'aille....

PAQUINOY *arrêtant le Baron.*

Quand vous sçaurez qui je suis....

LE BARON.

Eh bien, je laisserai brûler ma maison?

PAQUINOY.

Je suis le célèbre Monsieur Paquinoy.

LE BARON.

Nous vous verrons une autre fois: serviteur.

PAQUINOY *l'arrêtant & le retenant par force.*

J'ai, Monsieur, ce remède merveilleux, qu'on appelle les gouttes d'Angleterre.

LE BARON.

Je n'en ai que faire à présent, &....:

PAQUINOY. *Il l'arrête.*

Si vous sçaviez la vertu de ces gouttes-là....

LE BARON.

J'enrage. Serviteur....

PAQUINOY *le retenant.*

Peut-être avez-vous le ventre dur?

LE BARON.

Ah! le bourreau!

PAQUINOY *le retenant.*

Je vous donnerois la médecine noire, qui purge par la vûë, pourvû qu'on avale en même-tems trois grands verres de tisanne laxative.

LE BARON.

Il faut être bien endiablé, pour....

PAQUINOY *le reprenant toujours.*

Ah! Monsieur, si par bonheur vous aviez une violente colique....

LE BARON.

Ah! le traître!

PAQUINOY.

Je vous ferois prendre mon eau pacifique, ou mon essence tranquillisante....

LE BARON.

Eh! Monsieur de Paquinoy, je vous conjure, laissez-moi aller donner ordre au feu, & revenez ce soir.

PAQUINOY.

Eh! que ne le disiez-vous plûtôt? suis-je homme à importuner les gens?

LE BARON.

Eh bien, serviteur.

PAQUINOY *le reprenant.*

Vous voulez donc que je revienne ce soir?

LE BARON.

Eh, oüi, de par tous les diables, ce soir.

PAQUINOY.

Voilà qui est bien. *Il revient.* Et à quelle heure, Monsieur, s'il vous plaît?

LE BARON.

Oh! à l'heure qu'il te plaira.

PAQUINOY.

Serviteur. *Il l'arrête encore pour lui dire*: Cela suffit.

SCENE IX.

MARIANE, MARTON, LE BARON.

LE BARON.

AH! je n'en puis plus: me voilà rebuté pour toute ma vie de ce bourreau-là.

MARTON.

Vous voilà encore allarmé, Monsieur? nous venons vous dire que le feu est éteint.

LE BARON.

C'est bien pis, que le feu.

MARIANE.

Et qu'est-ce donc, mon pere?

LE BARON.

Un enragé qui m'a retenu ici par force. Marton, si un homme qu'on appelle Monsieur de Paquinoy, revient ici ce soir, fais-le chasser du logis.

SCENE X.

MARIANE, MARTON.

MARTON.

MOnsieur de Paquinoy! c'est justement celui, qui la semaine derniere tua une femme de qualité dans notre voisinage.

MARIANE.

De qui sçais-tu cela?

MARTON.

De notre Fribourg, qui étoit alors au service de cette Dame-là.

MARIANE.

Eh bien, ma pauvre Marton, que t'a dit Eraſte du procéde de mon pere?

MARTON.

Il enrage auſſi bien que vous.

MARIANE.

Qu'a-t-il réſolu de faire?

MARTON.

Il a un deſſein, qu'il va faire exécuter par ſon valet: je vous le dirai tantôt. Suivons Monſieur votre pere, pour le préparer à ce que veut faire Eraſte.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MARIANE, MARTON.

MARIANE.

ERafte ne vient point.

MARTON.

Il m'a dit qu'il viendroit avec ce feint Empirique, ce valet que nous ne connoiſſons point : il le doit amener lui-même.

MARIANE.

J'ai de la peine à croire que ce qu'il a deſſein de faire puiſſe réuſſir.

MARTON.

Pourquoi non ? Pour guérir Monſieur votre pere, il ne faut que trouver adroitement le moyen de le faire manger & boire, & Erafte m'a aſſuré que ce valet trouvera quelque expédient.

MARIANE.

Les Empiriques qui viennent céans l'embarraſſeront.

MARTON.

Pour Monſieur de Romarin, l'accident du feu a fait tomber entre mes mains une caſſette, qui me ſervira quand je voudrai, à le chaſſer de céans ; & pour Monſieur de Paquinoy, s'il oſe y revenir, il ne ſera pas mal reçu, je l'ai recommandé à Fribourg.

MARIANE.

Pourquoi à Fribourg ?

MARTON.

Ne vous ai-je pas dit qu'il étoit au ſervice d'une Dame, que cet Empirique tua l'autre jour ?

SCENE II.

PASQUIN, MARIANE, MARTON.

PASQUIN *à part, en Empirique.*

OH, oh, mon maître devoit être ici pour me présenter.

MARTON.

Voilà un homme qui n'ose entrer.

PASQUIN *à part.*

Il m'avoit dit qu'il y seroit avant moi : attendons.

MARIANE.

Marton, ne seroit-ce pas le valet d'Erafte ?

MARTON.

Non, Madame, Erafte doit l'amener lui-même : je gage plûtôt que c'eſt Monſieur de Paquinoy.

PASQUIN.

Voilà des Dames que je ne connois point. Ne faiſons pas ici de qui pro quo.

MARIANE.

Sçache qui c'eſt

MARTON.

Qui êtes-vous, Monſieur, s'il vous plaît ? qui demandez-vous ? qui cherchez-vous ?

PASQUIN.

Meſdames, je ſuis... je cherche... j'attens... je demande... Monſieur le Baron.

MARTON.

à Mariane. Je ne me trompe point. *à Paſquin.* Vous êtes, ſans doute, Monſieur de Paquinoy ?

PASQUIN.

C'eſt à peu près le nom de votre très-humble ſerviteur.

MARTON *d'un ton flatteur.*

Eh bien, Monſieur, faites-nous, s'il vous plaît, la grace, *d'un ton rude*, de déloger d'ici tout-à-l'heure.

PASQUIN.

Oh! oh! peut-être ignorez-vous qui je ſuis ?

MARTON.

On vous connoît mieux que vous ne penſez ; mais vous, à qui croyez-vous parler ?

PASQUIN.

Moi ? je ne ſçai.

MARTON.

Voilà la ſœur de cette Dame que vous tuates l'autre jour, & moi je ſuis ſa couſine.

PASQUIN *à part.*

Que diantre me vient-elle conter ?

MARTON.

Il a peur. Croyez-moi, délogez de céans, il ne fait pas bon ici pour vous.

PASQUIN.

Oüais ! permettez au moins que j'attende ici. . . .

MARTON.

O ! que de raiſons. *à part.* Je m'en vais bien te faire détaler, moi. *à Mariane.* Retirons-nous. Hola, Fribourg, hola.

PASQUIN.

Tubieu, on me prend ici pour un autre : le plus ſûr eſt de decamper, & d'aller attendre mon maître dans la ruë.

MARTON *dans une aîle du Théâtre.*

Voilà cet empoiſonneur que tu connois, chaſſe-le d'ici.

FRIBOURG *ſans être vû.*

Mon camerate, à moi, à moi.

Mariane & Marton ſortent d'un côté, Paſquin s'en va de l'autre, & Paquinoy entre en même-tems par le milieu du Théâtre.

SCENE III.

PAQUINOY *seul.*

PUisque Monsieur le Baron m'a dit de revenir ce soir, j'espere que je serai bien reçu: il n'est rien de tel, que de bien prendre son tems. Ne faisons pas comme tantôt; mais attendons que quelqu'un paroisse pour me présenter à lui. Bon, voici à propos deux de ses gens. Il y a pourtant là un drôle que j'ai vû ailleurs.

SCENE IV.

FRIBOURG, UN LAQUAIS, PAQUINOY.

PAQUINOY.

VOus êtes sans doute....

FRIBOURG *au Laquais.*

Prendre, toi, sti bâton; prendre, moi, sti l'autre.

Fribourg jette un bâton au Laquais, il en prend un autre; ils placent M. de Paquinoy au milieu; ils essayent si les bâtons sont bien en main, & demeurent ainsi quelque tems.

PAQUINOY.

Que veut dire ceci? à qui en voulez-vous?

FRIBOURG.

Allons, gagnir toi fitement li chimin de li ruë.

LE LAQUAIS.

Hors d'ici.

PAQUINOY.

Moi, mes enfans?

FRIBOURG.

Nous n'être point les enfans d'un Lipetique. Si toi n'entre dehors, moi caſſir ton tête: toi afre tué mon mitreſſe, moi point touffrir toi tuir mon maître. Entre dehors.

LE LAQUAIS.

Hors d'ici.

Ils baiſſent leurs bâtons.

PAQUINOY.

Attendez, attendez. *à part-ſoi.* C'eſt une piéce que me veut faire le Souffleur qui loge céans. Il en aura le démenti. *Il tire une bourſe, & ils rabaiſſent leurs bâtons.* C'eſt par l'ordre de voitre maître que je viens ici. Faites-moi parler à lui, voilà un louis que je vous donne.

Fribourg prend le louis.

LE LAQUAIS.

Et moi, n'aurai-je rien?

FRIBOURG.

Vous donnir donc encore quelque choſe à mon camerate, pour ly aſoir ſi volu prendre la peine de tonner à fous de coups de bâton.

PAQUINOY.

Tiens, voilà un écu pour toi.... Oh, çà, faites-moi parler à Monſieur le Baron.

FRIBOURG.

Monſir Baron n'afre point loiſir de mourir de ſti jour; quelqu'autre demain vous pourra fenir ly tuer.

LE LAQUAIS.

Hors d'ici.

Ils le frappent.

FRIBOURG.

Entri dehors.

PAQUINOY.

Au ſecours, au ſecours, au ſecours.

SCENE V.

ARISTE, ERASTE, PASQUIN, PAQUINOY, FRIBOURG, LE LAQUAIS.

ERASTE.

QU'eſt-ce ci ?

PAQUINOY.

Eh ! Meſſieurs ! voilà deux coquins qui me vouloient inſulter.

FRIBOURG.

Ly être menteur, Monſir : moi, parce qu'il avre tué mon maîtreſſe, ly avre ſeulement pour rire tout doucement avec ſti bâtonne donné comme cela.

Il le frappe.

LE LAQUAIS.

Et moi, comme ceci.

Il le frappe.

ARISTE.

Marauts ! retirez-vous. Je vous aſſure, Monſieur, que mon frere n'a point de part à cette violence, & qu'on les fera châtier très-ſévérement.

PASQUIN *à Paquinoy.*

Pour moi, Monſieur, je vous remercie de tout mon cœur.

PAQUINOY.

Et de quoi, Monſieur ?

ARISTE.

Vous avez, ſans doute, guéri quelqu'un de ſes amis.

PASQUIN.

Oüi, Monſieur, la perſonne du monde qui m'eſt la plus chere étoit dans un grand péril, dont vous l'avez tirée fort à propos

PAQUINOY.

Cela m'eſt aſſez ordinaire.

PASQUIN.

Je le crois, Monsieur, & je souhaite que pareille chose vous arrive souvent.

ERASTE *à Paquinoy.*

Oh! çà, Monsieur, Monsieur le Baron n'auroit pas à présent le tems de vous consulter: nous venons ici pour une affaire de conséquence, prenez la peine de revenir demain matin.

PAQUINOY.

Pourvû que je n'y retrouve pas ces deux coquins.

ARISTE.

On va les faire mettre en prison au logis.

PAQUINOY.

Soit, je reviendrai demain matin. *à part.* C'est la meilleure pratique de Paris, il ne faut pas se rebuter pour si peu de chose.

ARISTE.

J'ai préparé mon frere à te bien recevoir. Vous, Eraste, allez avertir de tout Mariane & Marton, afin qu'il n'arrive plus ici de surprise.

ERASTE.

Mon pauvre Pasquin, si tu réussis ta fortune est faite.

PASQUIN.

Sur les instructions qu'on m'a données, j'ai compris à miracle ce que j'ai à faire, & je suis préparé comme il faut, puisque nous avons affaire à un homme facile à duper.

SCENE VI.

LE BARON, ROMARIN, ARISTE, PASQUIN.

LE BARON *à Romarin.*

LE feu aura, sans doute, brûlé la cassette dont vous êtes tant en peine.

ROMARIN.

A la bonne heure. Je ne voudrois pas pour tout l'or des Indes qu'on eût vû les secrets qu'elle renfermoit.

LE BARON.

Ah! mon frere, voici apparemment cet illustre dont vous m'avez parlé?

PASQUIN.

Oh! Monsieur....

LE BARON.

Et vous l'appellez?...

PASQUIN.

Le Sieur Pasq.... Diamantin, à vous servir.

ARISTE.

Monsieur arriva hier à Paris, avec un Officier ami d'Eraste, qui lui a vû faire des choses....

PASQUIN.

Fi! Monsieur, cela ne vaut pas la peine d'en parler. Il m'a vû guérir des hidropiques, des paralytiques, des épileptiques, des frénétiques. Pures bagatelles, vous dis-je. Monsieur, qui apparemment est un des habiles de la profession, peut vous dire que les enfans sçavent aujourd'hui guérir ces maux-là.

LE BARON.

Diantre! quel homme est ce ci?

ROMARIN *bas au Baron.*

C'est un affronteur assurément.

PASQUIN.

Il faudroit avoir vû ce que j'ai fait à Siam, en Bretagne, en Tartarie, en Provence, à la Chine....

LE BARON.

Vous avez été à la Chine?

PASQUIN.

Vraiment, vraiment, j'ai été bien plus loin, j'ai été à Constantinople.

ROMARIN.

à part. L'ignorant! Et Constantinople, Monsieur, n'est qu'en Turquie.

PASQUIN.

Qu'en Turquie! Vous parlez de cette Constantinople où sont les Turcs, je parle, moi, d'une autre Constantinople, qui est à plus de dix mille lieuës au-delà.

ROMARIN.

Et la terre n'a que neuf mille lieuës de tour.

PASQUIN.

Oüi, oüi, des lieuës d'Allemagne : j'entens, moi, des lieuës de la Chine, qui n'ont que trente-six toises.

LE BARON.

Eh bien! Monsieur Diamantin, vous prétendez donc professer à Paris la Médecine ?

PASQUIN *feignant d'être fort en colere.*

La Médecine, Monsieur! la Médecine! La premiere chose que j'ai à vous dire, c'est que je ne suis point Médecin.

LE BARON.

Bon.

PASQUIN.

Que je ne l'ai jamais été.

LE BARON.

Tant mieux.

PASQUIN.

Et que je ne le serai de ma vie.

LE BARON.

Fort bien. Vous a-t-on dit....

PASQUIN.

La Médecine! à moi qui viens de la Chine; on me prend pour un Medecin? Serviteur.

ARISTE.

Eh! Monsieur, Monsieur.

PASQUIN.

La Médecine!

ROMARIN.

Cet homme-là fera du bruit à Paris.

ARISTE.

Mon frere n'a pas eu dessein de vous fâcher.

LE BARON.

Non, ma foi.

ARISTE.

Par professer la Médecine, il entendoit guérir les malades.

LE BARON.

Il est vrai, & je vous demande pardon, si je vous ai appellé Médecin.

PASQUIN.

Cela étant ainſi... je m'appaiſe. Ça, voyons, qu'y a-t il à faire?

ARISTE.

Je vais donner ordre qu'on ne laiſſe entrer perſonne.

SCENE VII.

MARTON, LE BARON, ROMARIN, PASQUIN.

LE BARON *à Marton qui entre.*

QUe viens-tu faire ici, toi?

MARTON.

Je viens voir ce grand homme qu'on vous a amené.

LE BARON.

Monſieur, c'eſt une fille du logis, nous pouvons continuer devant elle. Vous a-t-on dit le mal que j'ai?

PASQUIN.

Non; mais j'ai connu ce que c'eſt dès que je vous ai vû.

LE BARON.

On dit pourtant qu'à me voir, on ne me donneroit jamais le mal que j'ai.

PASQUIN.

Ce ſont des ignorans. Tenez, Monſieur, ces regards intercadens, cette phiſionomie calendulaire, & ſur-tout cette face.... rubiconde, marquent que vous avez la jauniſſe.

MARTON.

L'y voilà.

LE BARON.

Mais, Monſieur, tout le monde me dit que je ſuis rouge, & que la jauniſſe eſt jaune; vous me feriez plaiſir de m'expliquer un peu cela.

PASQUIN.

Oüidà, très-volontiers.

ROMARIN *à part.*

Ah! voyons un peu comment il s'en tirera.

PASQUIN.

Nos anciens n'ont connu que deux sortes de bile; la jaune, & la grise.

ROMARIN *au Baron.*

La grise! l'ignorant! Eh! dites la noire, Monsieur, la noire.

PASQUIN.

Eh! oüi, oüi, la noire, si vous voulez. *au Baron.* C'est, Monsieur, qu'en Chinois gris veut dire noir.

LE BARON.

Fort bien.

PASQUIN.

Or, un fameux Tartare, que j'ai connu au Japon, a découvert depuis peu avec le... microlcome....

ROMARIN *au Baron.*

L'ignorant! vous voulez dire le microscope.

PASQUIN.

Eh! oüi, je veux dire le mi... misero... miro...: *au Baron* L'accent Chinois, Monsieur, que j'ai conservé, fait que j'ai de la peine à prononcer certains mots. Ce fameux Tartare donc, avec le.. avec .. ce que Monsieur dit, découvrit qu'il y avoit une troisiéme sorte de bile, qui est la bile rouge.

MARTON.

La belle découverte!

PASQUIN

Et nous appellons en Chinois cette bile-là, Marmarigés.

MARTON.

Voilà un vilain mal.

PASQUIN.

Oüi, Marmarigés, *id est*, Roujabilis; c'est-à-dire, rouge bile, ou, si vous voulez, bile rouge.

LE BARON.

Je comprens cela, rouge bile, ou bile rouge.

PASQUIN.

Oüi. Monſieur a de la pénétration. Cependant comme la bile jaune eſt la plus connuë, nous appellons jaunifſe tous les épanchemens de bile, noire, jaune, ou rouge.

MARTON.

Cet homme-là connoît votre mal à miracle.

LE BARON.

Il en parle très-ſçavamment.

PASQUIN.

Oh, oh. Ainſi votre maladie, à parler dans les termes de l'art, eſt une jaunifſe rouge.

LE BARON.

Je l'ai toujours crû.

ROMARIN *à part.*

Quel diable d'homme eſt-ce ci? il ne raiſonne point trop mal.

LE BARON.

Hé bien, Monſieur, me guérirez-vous?

PASQUIN.

Un Charlatan vous diroit oüi, mais, moi, qui ſuis ſincere, je vous dirai franchement que vous êtes un homme mort.

LE BARON.

Je ſuis un homme mort?

PASQUIN.

Vous le ſeriez dans vingt-quatre heures, ſi, heureuſement pour vous, je n'étois venu à Paris. J'ai ſeul le remède infaillible pour ce mal-là.

ROMARIN *au Baron.*

N'en croyez rien, c'eſt un fourbe.

LE BARON.

Il eſt pourtant de bonne foi. Monſieur, donnez-moi vîte ce remede. Dans vingt-quatre heures, peſte!

PASQUIN.

Il faut ſçavoir auparavant ſi vous êtes préparé à le prendre.

LE BARON.

Il ne faut que demander à Monſieur les remédes qu'il m'a donnés.

ROMARIN.

Je n'ai que faire de les lui dire.

PASQUIN.

Il n'en eſt pas beſoin. *Il lui tâte le pouls.* Voici qui me le dira.

LE BARON.

Vous le devinerez à cela ?

PASQUIN.

Au pays dont je viens, on connoît au mouvement du pouls la cauſe d'une maladie, tous les accidens qu'a eus le malade, & tous les remédes qu'il a pris.

MARTON.

Diantre !

LE BARON.

Et comment faites-vous ? il ſemble que vous jouyez de l'épinette.

PASQUIN *bat avec ſes doigts ſur le bras du Baron.*

C'eſt la maniere des Chinois. Ah, ah, ah, je ſens ici déja..... oüi, que l'on vous a donné de l'algarot, de l'algarot.

LE BARON.

Il eſt vrai.

PASQUIN.

C'eſt fort bien fait. Ah, ah, ah, je, je touche ici l'or potable, l'or potable.

LE BARON.

Cela eſt encore vrai Quel homme !

PASQUIN.

Cela étoit néceſſaire. Ah, ah, ah, je ſens ici paſſer par mes doigts laitums, antimoines, ſels volatils, mercures reſtaurans, élixirs, eſprits du Soleil, ſirops de longue vie, &c.

LE BARON.

Oh ! le grand homme ! Oüi, Monſieur, j'ai pris de tout cela.

PASQUIN.

Parfaitement bien. Vous voilà préparé à miracle, & Monſieur eſt un très-habile homme.

MARTON.

L'habile fourbe que voici !

PASQUIN.

Allons, dans moins de vingt-quatre heures vous n'aurez pas une goutte de bile rouge dans le corps, en faisant ce que je vais ordonner.

ROMARIN *au Baron.*

Prenez garde à ce que vous ferez.

PASQUIN *a part.*

La peste de l'homme! . . . *au Baron.* Monsieur, vous sçavez que chacun de nous a des secrets, & qu'il n'est pas à propos que Monsieur sçache. . . .

ROMARIN *a part, en s'en allant.*

Eh! je n'en ai que faire. Il faut que je fasse suivre ce drôle-là par mon laquais lorsqu'il sortira d'ici, pour découvrir qui il est

MARTON *bas.*

Garre la cassette.

SCENE VIII.

LE BARON, PASQUIN, MARTON.

PASQUIN.

Ah! çà, Monsieur, avant que j'ordonne, çà, voyons, comment faisons nous?

LE BARON.

Quoi, Monsieur?

PASQUIN.

Ne comprenez-vous pas?

LE BARON.

Non.

PASQUIN.

Je vais donc m'expliquer. Etes-vous riche?

LE BARON.

Oh! oh! est-ce qu'il est nécessaire que vous sçachiez cela?

PASQUIN.

Oüi, très-néceſſaire.

MARTON.

J'entens, Monſieur, ce qu'il veut dire. Ces Meſſieurs commencent toujours par faire leur marché, après arrive ce qui peut.

PASQUIN.

Oüi, ce ſont là nos ſtatuts. Ça, combien avez-vous de rente ?

MARTON.

Je vais parler pour vous. Monſieur peut avoir à peu-près vingt mille livres de rente.

LE BARON.

Eh! pas tout-à-fait.

PASQUIN.

C'eſt-à-dire quinze, ou environ ? Eh bien, ſur ce pied là il faut conſigner.... Monſieur, je donne mes remédes aux pauvres, & je les vends aux riches... Il faut conſigner.... Au reſte, je ne veux rien toucher que vous ne ſoyez guéri.

MARTON.

Cela eſt encore dans l'ordre. Avec ces Meſſieurs l'argent quelquefois peut être en ſûreté, on ne riſque toujours que la vie.

PASQUIN.

Il faut donc conſigner... oüi, il me faut cela, cent louis ſeulement.

LE BARON.

Cent louis.

PASQUIN.

Et, Monſieur, au prix des autres, je ſuis un gâte-métier.

MARTON.

Il eſt vrai que nous en avons quelques-uns à Paris, qui écorchent diablement les gens qu'ils envoyent en l'autre monde.

LE BARON.

Allons, qu'à cela ne tienne; voilà une bague, que je conſigne entre les mains de Marton pour les cent louis, que je payerai lorſque je ſerai guéri.

SCENE IX.

ERASTE, MARIANE, LE BARON, PASQUIN, MARTON.

PASQUIN.

AH! voici des gens qui sont bien pressés.

ERASTE.

Nous venons sçavoir, Monsieur, si vous êtes content de celui que j'ai eu le bonheur de vous adresser.

LE BARON.

Ah! Monsieur! ah! ma fille! c'est le plus grand homme... il vient de la Chine.

MARIANE.

De la Chine!

MARTON.

Oüi, Madame, où l'on a découvert depuis peu la bile rouge.

LE BARON.

Tandis que le Baron dit ce qui suit, Mariane & Eraste parlent bas ensemble, & n'entendent point ce qu'il dit.

Monsieur Diamantin, voilà ma fille que j'ai promise à Monsieur, & quand je me porterai bien, ils doivent épouser.

MARIANE.

Monsieur, guérissez vîte mon pere.

PASQUIN.

C'est ce que je vais faire. Oh! çà, voici mon ordonnance. *aux Amans.* Eloignez-vous un peu, vous autres: la moindre distraction que j'aurois lui pourroit coûter la vie.

LE BARON.

Tenez-vous bien loin.

PASQUIN.

Fort bien. Premierement, je vous défens, sur peine de mort, de manger ni de boire.

LE BARON.

Je m'en garderai bien.

PASQUIN.

Le remède que je vais ordonner, vous nourrira suffisamment.

LE BARON.

Ne m'ordonnez rien, s'il se peut, de mauvais goût.

PASQUIN.

Non, non, ceci ne sera pas mauvais, & cette fille-là le fera faire chez vous. Approche-toi.

MARTON.

Ça, que faut-il faire?

PASQUIN *gravement:*

Accipe.... Tu n'entens pas le Latin?

MARTON.

Non.

PASQUIN.

Il faut donc s'humaniser. Il faut prendre.... Monsieur, à la Chine on traite les malades tout autrement qu'à Paris.

LE BARON.

Je le crois bien.

PASQUIN.

Il faut prendre.... trente-sept onces de mouton de Beauvais.

LE BARON.

Du mouton?

PASQUIN.

Oüi, du mouton. Le mouton est un animal pacifique, qui calme les agitations de la bile.

MARTON

Allons, trente-sept onces de mouton de Beauvais. Après?

PASQUIN.

Autant de bœuf de Normandie.

LE BARON.

Du bœuf?

PASQUIN.

Oüi, du bœuf. Le bœuf est un animal vigoureux, qui donne des forces pour l'expulsion.

MARTON.

C'eſt juſtement ce qu'il vous faut. Autant de bœuf de Normandie. Enſuite?

PASQUIN.

Un gros chapon du Mans.

LE BARON.

Un chapon?

PASQUIN.

Oüi, un chapon. Le chapon a en ſoi un ſuc merveilleux pour les rougibilaires.

MARTON.

Un chapon du Mans. Eſt-ce tout?

PASQUIN.

On fera infuſer.... c'eſt-à-dire, bouillir le tout enſemble pendant trois heures, dans trois pintes d'eau de riviere, après y avoir jetté trois dragmes de ſel marin.

MARTON.

De ſel marin.

PASQUIN.

Et après avoir fait des tranches de pain de Gonneſſe, on répandra cette drogue en cercle ant..... *en faiſant la poſture d'un homme qui trempe la ſoupe.*

LE BARON

Eh! ventrebleu, vous m'ordonnez là un potage.

PASQUIN.

Il eſt vrai; mais quel potage! Il y a dans ce potage plus de myſtere que vous ne penſez. D'ailleurs, une poudre inviſible que j'y mêlerai fera l'effet que je ſouhaite.

MARTON.

Il faut avouer que les Chinois ont inventé de belles choſes.

LE BARON.

Eh bien! ſoit: que ne fait on pas pour guérir?

PASQUIN.

Avec cette drogue-là, dont vous prendrez la quantité que je vous preſcrirai, vous avalerez une potion cordiale, que je vous....

LE BARON.

Je crains extrêmement les potions.

PASQUIN.

Celle-là ne sera pas bien difficile à prendre. C'est un elixir de certaines choses precieuses, infusées dans le meilleur vin qu'on peut trouver, & qui ne changent ni le goût, ni la couleur du vin. Les Chinois, Monsieur, ont ceci de particulier, qu'ils donnent à leurs remédes le goût des alimens, pour les rendre plus *avalables*.

MARTON.

Je ne m'étonne pas s'il nous vient de ce pays-là de si belles étoffes.

LE BARON.

En effet. Allons, il faut se laisser conduire.

PASQUIN.

Quand ce que je viens d'ordonner sera prêt, vous me ferez avertir; & pour vous montrer que je suis sûr de mon remède, j'en ferai l'épreuve devant vous, aussi-bien que de la potion, que j'apporterai moi-même. Je suis un peu menacé de votre mal, & par précaution je ne serai pas fâché d'en prendre quelque peu.

LE BARON.

On ne peut pas être de meilleure foi.

PASQUIN.

Allez vous divertir, jusqu'à ce que cela soit fait; & ce soir, quand vous vous mettrez au lit, ne manquez pas de vous coucher sur le côté gauche.... ou sur le droit, comme il vous plaira. Allez.

SCENE X.

ERASTE, MARIANE, PASQUIN, MARTON.

MARIANE.

VOus avez beau dire, Eraſte, ces tendres ſentimens ne ſeront pas de durée.

ERASTE.

Ah! Mariane, je vous le proteſte encore, rien au monde ne diminuera l'ardeur dont je brûle, & je vous jure que ni l'abſence, ni le tems, ni le mariage. . . .

MARTON.

Monſieur, pour le mariage ne jurez point, je ne connois perſonne qui ne ſe ſoit parjuré.

ERASTE.

Non, Marton, mon amour. . . .

MARTON.

Eh! votre amour nous tiendroit ici le reſte de la ſoirée, & il eſt queſtion d'aller vîte faire faire la ſoupe.

PASQUIN.

Eh bien! qu'en dites vous?

ERASTE.

Je crains que ce que tu fais ne tire en longueur, & il faut lui faire donner vîte ſon conſentement.

PASQUIN

Monſieur, il faut commencer par le bien alimenter; après laiſſez agir la potion cordiale: vous n'en ſçavez pas encore toute la vertu. Je ne crains que ces maudits Empiriques.

MARTON.

Ne t'en mets pas en peine, je ſçai le moyen de t'en débarraſſer.

MARIANE.

Je vais suivre mon pere, pour l'entretenir dans la bonne disposition où il est.

Elle sort.

MARTON.

Moi, je vais faire exécuter ton ordonnance à notre cuisinier.

PASQUIN.

Allons, nous, Monsieur, chez d'Arboulin, nous faire donner six bouteilles de ma potion cordiale.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, ROMARIN.

LE BARON *en robe de chambre & en bonnet de nuit.*

CUi, tandis qu'hier au soir vous étiez sorti pour aller chercher la cassette dont vous êtes encore en peine, Monsieur Diamantin, que j'attens ici, me donna le remede qu'on m'avoit préparé : il m'en fit bourrer, mais bourrer comme il faut, & il me faisoit aussi avaler de tems en tems de grands verres de sa potion cordiale.

ROMARIN.

Si vous n'y prenez garde, cet homme-là vous empoisonnera.

LE BARON.

Oh! pour cela non, ou bien il s'empoisonneroit lui-même; car de tout ce qu'il me donne, il en prend beaucoup plus que moi.

ROMARIN.

Et ne vous dit-il point de quoi est composé ce qu'il vous donne?

LE BARON.

Il n'en fait pas un secret, hors la poudre invisible qu'il y jette.

ROMARIN.

Bon, la poudre! mais sçavez-vous le reste? Je ne m'en informe que pour votre intérêt.

LE BARON.

Je ne sçai pas si je m'en pourrai bien souvenir; mais voici à peu près ce que c'est, & de quelle maniere on le

compose. Il faut prendre. . . . Les Chinois donnent à leurs alimens le goût des remedes, pour les rendre plus *acalables*.

ROMARIN.

Ce sont pures visions. Voyons ce beau remède.

LE BARON.

Il faut prendre . . . oüi . . . j'y suis, trois dragmes de pain de Gonnesse, en tranches, & le faire infuser . . . c'est-à dire, bouillir, dans trente sept onces de sel marin; oüi, de sel marin . . . & répandre ensuite de l'eau de riviere pendant trois heures . . . en circulant autour d'un chapon de Normandie, du mouton du Mans, & du bœuf de Beauvais. Je ne vous dis pas peut-être les choses dans l'ordre, mais il y entre de tout cela.

ROMARIN.

Cependant, trente-sept onces de sel marin empoisonneroient un diable.

LE BARON.

Il faut donc que la poudre le corrige; car ce remède étoit d'un goût merveilleux. L'excellente chose encore que la potion cordiale! oüi, j'aurois juré que c'étoit du vin de Champagne, & du meilleur.

ROMARIN.

C'en étoit peut être?

LE BARON.

Oh! non, non, il y avoit sur la fiole une grande inscription que j'ai lüe

ROMARIN.

Cet homme là s'amuse à des sottises.

LE BARON.

Il vous estime beaucoup. . . . Au reste, on m'a dit que Monsieur de Paquinoy doit revenir ce matin. Il faut s'en défaire honnêtement: c'est un homme qui a de beaux secrets, & je pourrois en avoir besoin quelque jour. Vous ne le connoissez pas?

ROMARIN

Non. Monsieur de Paquinoy?. . : ce nom-là m'est entierement inconnu.

LE BARON.

Il a dit la même chose de vous, & qu'il n'avoit jamais oüi parler de Monsieur de Romarin.

ROMARIN.

C'est donc quelque nouveau venu, comme votre Chinois.

SCENE II.

PAQUINOY, LE BARON, ROMARIN.

LE BARON.

AH! je parlois de vous à Monsieur.

PAQUINOY. *Il regarde avec frayeur la porte par où Fribourg est venu.*

Je suis homme de parole, comme vous voyez. *il tousse.* Hé, hé, he.

LE BARON.

Vous regardez fort cette porte-là. Comme vous êtes enrhumé, vous craignez peut-être le vent coulis; je vais la fermer.

Tandis qu'il va fermer la porte, il leur donne le tems de faire leur à parté.

PAQUINOY.

Le vent coulis n'est pas ce que je crains; mais c'est bien fait de la fermer, il ne vient rien de bon de ce côté-là.

ROMARIN *à part.*

J'ai vû cet homme-là quelque part: il s'appelloit autrement.... Serviteur, Monsieur.

PAQUINOY.

Serviteur. *il tousse.* Hé, hé, hé.... Cet homme-ci ne m'est pas inconnu: il avoit un autre nom. *il tousse.* Hé, hé, hé.

ROMARIN *à part.*

C'est lui-même Le drôle ne me reconnoît pas; il faut que je le découvre.

PAQUINOY.

PAQUINOY.

C'eſt lui aſſurément. Il ne ſe ſouvient pas de m'avoir vû ; il faut que je le faſſe connoître.

SCENE III.

PASQUIN, LE BARON, PAQUINOY, ROMARIN.

PASQUIN *au fond du Théâtre, où il a trouvé le Baron qui alloit fermer la porte.*

BOn jour, Monſieur. L'on va vous apporter tout-à-l'heure deux fioles de votre potion. . . . Mais qu'eſt-ce que je vois ? on conſulte ſans me faire appeller ?

LE BARON.

Non, Monſieur : dès que la potion viendra, je l'irai prendre.

PASQUIN.

Deux hommes de la profeſſion céans d'intelligence contre moi ?

LE BARON.

Eh ! non, non, ces deux Meſſieurs ne ſe connoiſſent ſeulement pas.

ROMARIN.

Il eſt vrai que je ne connois pas Monſieur ſous le nom de Paquinoy ; mais je le connois fort bien ſous celui du Sieur Iſlander ; c'étoit au moins celui qu'il portoit, lorſqu'il prit la peine d'envoyer en l'autre monde une Dame de qualité de ce voiſinage.

PAQUINOY.

Et croyez-vous que ſous le nom de Romarin je ne reconnoiſſe pas le Sieur de la Fumée ? C'étoit là votre nom, lorſque vous empoiſonnates. . . .

LE BARON.

Eh ! Meſſieurs..... Monſieur, pour l'honneur de la profeſſion.....

PASQUIN *à part-lui.*

Il eſt vrai qu'ils ſeroient trop long-tems à ſe quereller. Eh ! doucement, Meſſieurs, doucement, de quoi diable vous piquez-vous ? Vous avez changé de nom l'un & l'autre : Eh bien, ne ſçavez-vous pas qu'il eſt ordinaire aux plus grands hommes de notre profeſſion d'en uſer ainſi ? Moi même, je vous avouerai qu'il n'y a pas long-tems qu'on m'appelloit le Sieur Pasquin ; mais comme ce nom ne me parut pas convenable au métier que je fais, je ne fis pas ſcrupule d'en prendre un autre, & de me faire appeller le Sieur Diamantin. Eſt ce qu'il n'eſt pas permis, quand on ne ſe trouve pas bien d'un nom, d'en prendre un autre qui vous accommode ?

PAQUINOY.

Oui ; mais il m'accuſe d'avoir tué....

ROMARIN.

Et lui d'avoir empoiſonné....

PASQUIN.

Eh bien, tué, empoiſonné, qu'eſt-ce que tout cela ? Ne faut-il pas, pour nous rendre habiles, que nous faſſions des expériences ? Malheur ſur qui elles tombent. A preſent, ſans vanité, je guéris tous mes malades ; mais j'ai fait tout comme vous. Bon, empoiſonné, tué, égorgé, ne ſont-ce pas là les droits de notre apprentiſſage ?

PAQUINOY.

Oui ; mais ſçachez que ce ne fut pas moi qui tua cette Dame du voiſinage.

ROMARIN.

Vous lui donnates pourtant votre remède ?

PAQUINOY.

Il eſt vrai ; mais dans le tems qu'il commençoit d'opérer, elle eut peur, & envoya querir un Médecin.

PASQUIN.

Malè.

PAQUINOY.

Assurément *malè*. Croiriez-vous, Monsieur, que ce désastreux Médecin n'eut pas plûtôt mis pied à terre à la porte de la ruë, que ma malade creva ?

PASQUIN.

Ah ! le bourreau !

LE BARON.

C'est tuer les gens de bien loin.

PASQUIN.

Oh ! çà, Messieurs, vous voilà d'accord, prenez la peine de....

SCENE IV.

MARTON, ROMARIN, PAQUINOY, PASQUIN, LE BARON, LE LAQUAIS *portant deux grandes fioles.*

MARTON *à Romarin.*

Monsieur, votre laquais est là, qui a quelque chose à vous dire de pressé.

ROMARIN *à part, en s'en allant.*

Il vient me donner assurément des nouvelles, *montrant Paquin*, de ce fourbe là.

SCENE V.

MARTON, LE BARON, PASQUIN, PAQUINOY, UN LAQUAIS.

MARTON *à Pasquin, lui montrant ce que porte le Laquais.*

VOilà, Monsieur, ce que votre Distillateur ordinaire nous a dit de vous apporter.

PASQUIN.

Ah! fort bien. Allez vîte avaler cela, en grignotant cette opiate, *il tire de sa poche un grand biscuit*, à laquelle j'ai donné le goût d'un biscuit.

MARTON *à Paquinoy.*

Monsieur, notre Fribourg vous baise les mains.

PAQUINOY.

Bon.... *il arrête le laquais.* Permettez, Monsieur, que je lise cette inscription. .... Oüais! *il lit. Potion cordiale, Rubambri-Diamantine.* Voilà un nom bien extraordinaire.

PASQUIN *lui étant la fiole.*

Oh! oh! Voyez cela, c'est un élixir de rubis, d'ambre jaune, & de diamans potables.

MARTON.

Cette drogue doit être bien chere.

PASQUIN.

Oüi, sans cela on en avaleroit terriblement à Paris. Mais allez vîte boire, il ne faut pas la laisser éventer.

LE BARON *à Paquinoy.*

Serviteur, Monsieur, jusqu'au revoir.

PAQUINOY.

Oüais! me faire appeller, & me planter là? Je ne sortirai point.

MARTON *en s'en allant, dit à part.*

Je sçai bien le moyen de te faire détaler; attens, attens.

SCENE VI.

PAQUINOY, PASQUIN.

PAQUINOY *à part-soi.*

Tachons de gagner cet homme-ci. Monsieur, je sçai que vous êtes un homme extraordinaire....

PASQUIN.

Il est vrai; mais je vous prie de....

PAQUINOY.

Je vois que le malade de céans a pour vous une entiere confiance....

PASQUIN.

Il a raison; mais comme j'ai commencé à le traiter, trouvez bon que....

PAQUINOY.

Si vous voulez m'associer dans cette pratique, *il tousse.* Hé, hé, hé.

PASQUIN.

Pour cette fois-ci laissez-moi le guérir, & une autre fois je vous le livrerai.

PAQUINOY.

Je vous ferai part d'un secret. Hé, hé, hé, hé.

PASQUIN *en sortant.*

Quel diable d'homme! Si Marton n'y vient donner ordre....

PAQUINOY.

Oüi, d'un secret qui est souverain, hé, hé, hé, pour la poitrine, hé, hé, hé; & infaillible, hé, hé, hé, hé, pour la toux. Hé, hé, hé, hé.

SCENE VII.

MARTON, PAQUINOY.

MARTON.

AH! Monsieur!

PAQUINOY.

Qu'est-ce donc?

MARTON.

Sauvez-vous....

PAQUINOY.

Et pourquoi?

MARTON.

Et sauvez-vous, vous dis-je.

PAQUINOY.

Qu'ai-je à craindre?

MARTON.

On avoit mis en prison notre Suisse, pour avoir commis, dit-on, quelque irrévérence envers vous.

PAQUINOY.

Eh bien?

MARTON.

Ce diable-là vous a entendu tousser ici, & il a enfoncé la porte.

PAQUINOY.

La porte?

MARTON.

Oüi, Monsieur; il a pris son sabre, & il dit comme cela: *Il faut que je li coupe son tête.*

On fait du bruit.

PAQUINOY.

Quel bruit entens-je?

MARTON.

Eh! c'est Fribourg qui vient.

FRIBOURG, *sans être vû.*

Mon camerate, prendre, toi, ſti bâton ; prendre, moi, ſti ſabre.

Paquinoy s'enfuit.

SCENE VIII.

PASQUIN, MARTON, ROMARIN.

MARTON *rit.*

AH, ah, ah, ah.

PASQUIN.

Le voilà parti. Ah ! voici l'autre.

MARTON.

Je l'aurai bien-tôt congédié.

ROMARIN *à part, au fond du Théâtre.*

Je l'avois bien dit que mon laquais me portoit des nouvelles de ce drôle-là. . . . Ah, ah, Monſieur le fourbe.

PASQUIN.

Plaît-il ?

ROMARIN.

Vous venez de la Chine, dites-vous ?

PASQUIN.

Comment ?

ROMARIN.

Valet revêtu ! je vais tout découvrir à Monſieur le Baron.

MARTON.

Il eſt enfermé.

ROMARIN *en s'en allant.*

N'importe, je veux qu'il ſçache. . . .

MARTON.

Monſieur, Monſieur, un mot. Vous a-t-on rendu fidélement ce que l'on garantit hier du feu dans votre chambre ?

ROMARIN *revenant, & changeant de voix.*

Je penſe qu'oüi. Comment ?

MARTON.

Eh ! rien, Monſieur. Allez trouver Monſieur le Baron, je vous le dirai tantôt.

ROMARIN.

Non, non, dis ſeulement. Je ſuis en peine de certaine choſe.

MARTON.

C'eſt, Monſieur, que lorſqu'on jettoit vos meubles par les fenêtres....

ROMARIN.

Eh bien ?

MARTON.

Le Commiſſaire du quartier, qui avoit accouru au feu, ſe ſaiſit....

ROMARIN *allarmé.*

De quoi ?

MARTON.

D'une bagatelle. Allez ſeulement, vous le ſçaurez toujours.

ROMARIN.

Non, je le veux ſçavoir. De quoi ſe ſaiſit-il ?

MARTON.

Eh ! d'une méchante caſſette ſeulement.

ROMARIN.

D'une caſſette !

MARTON.

Oüi, Monſieur. Il y avoit dedans, à ce qu'on dit, quelques piéces d'argent.... ou façon ; avec de petits inſtrumens aſſez gentils.

ROMARIN.

Le Commiſſaire s'en ſaiſit ?

MARTON.

Oh ! vous ne perdrez rien : c'eſt un homme fort exact, il en a chargé ſon procès-verbal ; & il eſt là en bonne compagnie, pour vous rendre le tout en préſence de gens.

ROMARIN *s'enfuyant.*

Il eſt là ? Diantre !

MARTON.

Je te répons de celui-là.

PASQUIN.

La peſte, le joli petit metier ! Voilà à quoi aboutit ordinairement la ſoufflerie.

SCENE IX.

ERASTE, ARISTE, MARIANE, PASQUIN, MARTON.

ERASTE.

QU'a donc Monſieur de Paquinoy, qui court comme un fou ?

MARTON.

Il fuit la colere de Fribourg, Monſieur.

MARIANE.

Et Monſieur de Romarin, qui ſe ſauve par la porte de derriere ?

MARTON.

Il fuit la croix du tiroir, Madame ; & je viens de faire céans fin d'Empiriques.

ARISTE.

Eh bien ! Paſquin, comment ſe porte mon frere ?

PASQUIN.

Ma foi, Monſieur, je crois qu'à l'heure qu'il eſt... oh ! il commence à ſe bien porter.

MARIANE.

Seroit-il poſſible ?

PASQUIN.

Oh! oüi, Madame. A préſent Monſieur votre pere doit avoir vuidé, ou peu s'en faut, la ſeconde fiole de ſa potion cordiale: la doſe étoit honnête, & j'en attens un bon ſuccès.

MARTON.

Oh! çà, faiſons donc ce que nous avons concerté tantôt enſemble. C'eſt un homme à qui on fait accroire tout ce que l'on veut: d'ailleurs, les vapeurs du vin, & la confiance qu'il a priſe en toi, nous le feront emporter d'emblée.

ARISTE.

A tout hazard, j'ai fait tout préparer pour les nôces.

PASQUIN.

Je vous ai dit, Monſieur, qu'il me faut avoir ſur moi cent louis.

ERASTE.

Je te les ai apportés, les voilà; ſi tu réuſſis, je te les donne.

PASQUIN *les mettant dans ſa poche.*

Il n'y a pas de plus ſûre caution... Je l'entens. Tenez-vous là cachés quelque part, pour revenir, & nous laiſſez commencer, Marton & moi.

SCENE X.

LE BARON, PASQUIN, MARTON.

LE BARON *un peu gai.*

AH! parbleu, Monſieur Diamantin! Monſieur Diamantin!

PASQUIN.

Eh bien, Monſieur?

LE BARON.

J'ai bien arroſé la bile rouge.

MARTON.

Ah! Monſieur, vous voilà parfaitement bien... Tenez, voilà votre bague, que Monſieur m'a dit de vous rendre.

LE BARON.

Ma bague? & je ne lui ai pas encore donné les cent louis.

PASQUIN.

Pardonnez-moi, Monſieur, vous me les avez donnés.

LE BARON.

Comment? je vous ai donné, moi, les cent louis promis?

PASQUIN.

Oüi, Monſieur.

LE BARON.

Oh, oh, diable m'emporte ſi je m'en ſouviens.

PASQUIN.

Je ſuis homme d'honneur, Monſieur, je ſuis payé.

MARTON.

Pourquoi vous le diroit-il? reprenez votre bague.

Il la reprend.

LE BARON.

En effet.... Parbleu, pourtant, plus j'y rêve, & moins....

PASQUIN.

Cela ne me ſurprend pas, Monſieur.

LE BARON.

Comment?

PASQUIN.

C'eſt un effet de la potion que vous avez priſe.

MARTON.

De la potion?

Le Baron rêve.

PASQUIN.

Oüi, Marton. Il y a dans cette potion-là une certaine drogue, qui fait que l'on oublie entierement tout ce que l'on a fait; on ne s'en ſouvient que quelque tems après.

MARTON.

C'eſt une choſe admirable, que les ouvrages de la Chine.

LE BARON.

Oüais! il me ſemble pourtant.... Mais, mais, mais, palaſanbleu, puiſqu'il le dit, il faut bien que cela ſoit. Voilà une plaiſante potion!

MARTON.

Oüi, Monſieur, qui fait que l'on paye ſes dettes ſans s'en appercevoir.

LE BARON.

Je ſçai pourtant le compte de mon argent: où ai-je pris celui que je vous ai donné?

PASQUIN.

Si vous voulez, Monſieur, vous ne m'aurez pas payé: que m'importe? redonnez la bague.

LE BARON.

Non, non, non, je ne dis pas cela: mais d'où l'ai-je pris cet argent?

PASQUIN.

Un homme ne vous eſt-il pas venu payer certaine dette que vous ne ſçaviez pas? Il y avoit cent louis, vous me les avez donnés; les voilà encore.

LE BARON.

Oh! la drôle de potion!

MARTON.

Tout proſpére chez vous, depuis que vous avez chaſſé Monſieur de Romarin.

LE BARON.

J'ai chaſſé, moi, Monſieur de Romarin?

MARTON.

Vraiment, oüi; demandez s'il eſt au logis. Le Commiſſaire ne vous eſt-il pas venu faire des plaintes de lui? ne vous en ſouvient-il pas?

LE BARON, *après avoir rêvé.*

Non, parbleu.

MARTON.

Bon! & ſi on ne l'avoit fait ſauver, il étoit pendu. Vous avez mis là les piéces fauſſes qu'on lui a

trouvées. Tenez, les voilà encore.

Elle lui met, & retire de sa poche ce qu'elle dit.

LE BARON.

En effet.... Oüais!... il faut donc, Monsieur, que ce soit la potion.

PASQUIN.

C'est cela même. Vous vous souviendrez demain de tout cela.

LE BARON.

Voilà, encore un coup, une drôle de potion!.... Marton, ne lui aurois-je pas aussi donné, sans m'en appercevoir, de l'argent que quelqu'un m'eût apporté?

MARTON.

Oh! non, Monsieur.

LE BARON.

Pa, pa, passe pour le reste.

SCENE DERNIERE.

ARISTE, MARIANE, ERASTE, LE BARON, PASQUIN, MARTON.

ARISTE.

MOn frere, je viens vous dire que, suivant l'ordre que vous m'avez donné....

LE BARON.

Quel ordre?

ARISTE *faisant le surpris.*

Ah! ah!

LE BARON.

Oüi, quel ordre. Monsieur vous dira que je ne puis pas à présent m'en souvenir. Quel ordre, dites?

ARISTE.

Eh! de faire tout préparer.

LE BARON.

Quoi, préparer?

ARISTE.

Que veut dire ceci?

LE BARON.

On vous le dira. Quoi, préparer?

ARISTE.

Eh! ce qu'il faut pour leurs nôces!

LE BARON.

La peste! *à Pasquin.* Voici encore de la potion.

PASQUIN.

Juſtement.

MARTON.

Eſt-ce que vous auriez auſſi oublié, Monſieur, que vous m'avez envoyé, moi, querir le Notaire?

LE BARON.

Ah! ah! le Notaire?

MARTON.

Vraiment, oüi, Monſieur, le Notaire. Il a dreſſé leur contrat, vous l'avez dicté vous-même; ne vous en ſouvient-il plus?

LE BARON *après avoir rêvé, ſe tourne vers Pasquin.*

La potion.

PASQUIN.

Oüi, Monſieur.

LE BARON.

Eh!... l'ai-je ſigné?

MARTON.

Vous avez dit, Monſieur, qu'il falloit le faire en préſence des parens.

LE BARON.

Cela eſt dans l'ordre. Et les parens, m'ont-ils vû?

MARTON.

Bon! ils vous ont complimenté.

LE BARON.

Oüais! voilà qui eſt admirable! Et que leur ai-je répondu?

MARTON.

Que vous étiez guéri, & que vous étiez charmé de ce mariage.

LE BARON.

Moi?

PASQUIN.

Oüi, oüi; j'y étois present, Monsieur, & même vous avez fait sur cela un fort beau discours, que tout le monde a admiré.

LE BARON.

Parbleu, cela est trop plaisant! Et vous ai-je invité à leurs nôces?

PASQUIN.

Vous m'avez fait, Monsieur, cet honneur-là.

LE BARON.

J'en suis vraiment ravi. Allons donc finir cette affaire-là tous ensemble; & souvenez-vous de me faire prendre de cette potion-là, quand il faudra payer la dot.

Fin du dernier Acte.

PATELIN,

COMÉDIE,

COMPOSÉE

EN TROIS ACTES,

AVEC

UN PROLOGUE,

ET TROIS INTERMEDES,

MESLÉS DE DÉCLAMATIONS,

DE CHANTS, ET DE DANSES;

Et repréſentée pour la premiere fois ſans Prologue & ſans Intermédes, le 4 Juin 1706.

PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

J'Ai tiré le ſujet de cette Comédie d'une ancienne Piéce Comique, intitulée : Les *Tromperies, Fineſſes, & Subtilités de Me. Pierre Patelin, Avocat à Paris*, imprimée à Roüen, chez Jacques Cailloüé en 1656, ſur la copie de l'an 1560.

Voici ce que dit de cette Piéce M. Paſquier dans ſes Recherches de la France, chap. 55, liv. 7. " Ne vous ſouvient-il point de la réponſe que fit Virgile à ceux qui lui improperoient l'étude qu'il employoit en la lecture d'Ennius, quand il leur dit, qu'en ce faiſant, il avoit appris à tirer l'or d'un fumier? Le ſemblable m'eſt arrivé n'a gueres aux champs, où étant deſtitué de compagnie, j'ai trouvé, ſans y penſer, la farce de Me. Pierre Patelin, que je lus & relus avec tel contentement, que j'oppoſe maintenant cet échantillon à toutes les Comédies Grecques, Latines, & Italiennes. " Puis après avoir donné le ſujet de cette Piéce, & en avoir rapporté quelques-uns des meilleurs endroits, il continuë ainſi : " Ne penſez pas que, par une opinion particuliere, je ſoye le ſeul auquel air

„ plû ce petit Ouvrage ; car au contraire, nos „ ancêtres trouvérent ce Maître Pierre Pate- „ lin avoir si bien représenté le personnage, „ pour lequel il étoit introduit, qu'ils mirent „ en usage ce mot *Patelin*, pour signifier ce- „ lui, qui par beaux semblants enjauloit ; & „ de lui, firent un *Patelineur* & *Patelinage* „ pour même sujet. Et quand il advient qu'en „ commun devis, quelqu'un extravage de son „ premier propos, celui qui le veut remettre „ sur ses premieres brisées, lui dit : *Revenez „ à vos moutons*, & autres proverbes que nous „ avons puisés de la fontaine de Patelin.

„ Davantage, (dit-il dans le même chap.) „ je recueille quelques ancienne'tés, qui ne doi- „ vent pas être négligées ; car quand vous „ voyez le Drapier vendre ses six aulnes de „ drap neuf francs, & qu'à l'instant même, il „ dit que ce sont six ecus, il faut nécessai- „ rement conclure, qu'en ce tems-là, l'écu „ ne valoit que trente sols. Mais comme accor- „ derons-nous les passages ? en ce que, en tous „ les endroits où il est parlé du prix de chaque „ aulne, il n'est parlé que de vingt-quatre sols ; „ qui n'est pas somme suffisante pour faire re- „ venir les six aulnes à neuf francs, ains à sept „ livres quatre sols seulement. C'est encore une „ autre ancienneté digne d'être considérée, qui „ nous enseigne qu'en la Ville de Paris, où „ cette farce fut faite, & par avanture repré- „ sentée sur l'échaffaut, quand on parloit du

„ sol simplement, on l'entendoit *parisi*, quinze „ deniers tournois, (car ainsi étoit-il de notre „ Ville de Paris) & à tant que les vingt- „ quatre sols faisoient les trente sols tour- „ nois. „

L'estime que M. Pasquier fait de cette Comédie, est ce qui me l'a fait faire, ou pour mieux dire, ce qui me l'a fait travailler, & mettre dans le langage d'aujourd'hui. Je ne suis pas cependant tout-à-fait de l'avis de M. Pasquier; mais il est vrai que cette Pièce est un fumier, dont on peut tirer de l'or: je ne sçai pas si je l'ai fait, mais je sçai bien que je me suis extrémement diverti en y travaillant. J'en ai conservé, autant que j'ai pû, les jeux de Théâtre que j'y ai trouvés, en les intéressant dans une seule action qu'il m'a fallu inventer, afin de garder à peu près les régles qu'on observe aujourd'hui, & qu'on ne connoissoit guéres en France, au tems où cette Pièce fut faite, ce qui m'a obligé d'y ajouter les Personnages de Valére, d'Henriette, & de Colette, & d'en changer entierement l'économie & le dénouëment.

Cette Comédie avoit été faite en l'année 1700, pour être représentée devant le Roi, par les principaux Seigneurs de la Cour, dans l'appartement de Madame de Maintenon; mais la guerre qui survint à l'occasion de la mort du Roi d'Espagne, en empêcha l'exécution, & six ans après elle fut joüée sur le Théâtre

François, ſans Prologue, & ſans Intermédes, par les ſoins de M. Palaprat, comme les autres Piéces de Théâtre que j'avois compoſées en differens tems *

* *Voyez l'Avertiſſement qui eſt à la tête du premier Volume.*

REMARQUES HISTORIQUES.

PAR les Remarques de M. Paſquier, que M. de Brueys a inférées dans ſa Preface, on peut conclure que la Farce originale de Pierre Patelin Avocat, a été faite à Paris vers l'an 1470, puiſque le Blanc, dans ſon Traité des Monnoyes, obſerve que les écus d'or vieux, ou à la Couronne, hauſſérent de prix en 1473, & furent mis à trente ſols.

Cette Farce fut imprimée pour la premiere fois à Paris, chez Simon Voſtre, in-8° ſans date. Peu de tems après, il en parut une traduction Latine, faite par *Rencelin*, ſous le nom d'*Alexander Convivenus*. Comme cette édition étoit pleine de fautes, le neveu du Traducteur en publia une ſeconde Gothique, en petit in-12. ſur velin, imprimée chez Guillaume Euſache, avec Privilége de Louis XII. daté du 6 Septembre 1512. Simon Colinet la reimprima in 8°. en 1543. (Voyez les notes de Duchat ſur Rabelais, liv. 1, ch. 20.) & en 1723, Urbain Couſtelier en donna une édition exacte & faite avec ſoin, à laquelle il joignit le Teſtament de Patelin. Jacques Guerin promet inceſſamment une nouvelle édition de cette Piece ancienne, avec des changemens & des augmentations conſidérables.

Les différentes éditions ou traductions qu'on a faites du Patelin, peuvent faire préſumer avec raiſon qu'il a eu un grand ſuccès dans ſon origine, & qu'il a conſervé long-tems l'eſtime qu'il s'étoit acquiſe. En effet, on trouve dans cette Comédie le ſimple, le naturel, & le comique, né du fond de l'action, ou de la ſituation, & non du mot; il ne paroît pas que l'original ait dégénéré

dans la copie de M. de Brueys; ſi cependant l'on peut appeller copie un Ouvrage, dont le fond, à la vérité, n'appartient pas à ſon Auteur; mais que neanmoins cet Auteur a ſçu travailler avec tant d'art, ſoit dans la conduite, ſoit dans les détails, qu'il lui a donné l'air d'originalité, & la grace de la nouveauté. M. de Brueys n'a conſervé de l'ancien Patelin, que les principales Scenes de l'Avocat, & de Guillaume, parce que ce ſont des Scenes priſes dans la nature, & qui ne peuvent jamais rien perdre de leur mérite. Quant au fond, comme la nature ne change point, ſes vrais mouvemens ne ceſſent point d'être les mêmes; & quelques anciens qu'ils ſoient, ils ſont toujours bons à preſenter aux hommes; ainſi ce n'eſt plus pour celui qui ſe charge de les remettre au jour, qu'une affaire de ſtile, mais qui cependant ne diminuë rien du génie qu'il faut avoir pour réuſſir dans ce genre d'Ouvrage.

Perſonne, je crois, ne fera le reproche à Moliere d'avoir emprunté de Plaute le ſujet d'Amphitrion, celui du Feſtin de Pierre de Calderon, & d'avoir pris dans les anciennes Farces Italiennes une partie de ſes Sujets & de ſes Scenes comiques; dès que l'on conviendra qu'il eſt devenu original dans la façon dont il a traité ce qu'il a emprunté d'autrui, on ne pourra lui refuſer la juſtice & les louanges qu'il mérite. Qu'importe, apres tout, que ce qu'on nous préſente ſur le Théâtre ſoit original ou non, pourvû qu'il en ait le caractere? & ne vaudroit-il pas mieux reprendre de bons Sujets oubliés depuis un ou deux ſiécles, que d'en imaginer de nouveaux, en courant le riſque de la réuſſite? Il eſt vrai que ces anciens Sujets ne demandent ni ſaillies d'eſprit, ni bons mots, ni équivoques; mais y auroit-il grand mal de ramener ſur le Theâtre la franchiſe & le naturel de Guillaume, de Chriſaldes, & le beau ſimple d'Harpagon, d'Arnolphe & de Sganarelle? On objectera peut-être que le fond de ces anciennes Piéces n'eſt pas noble, & ſouvent même dans le bas; mais il eſt aiſé de répondre à cela, que ſi ce même fond produit des ſituations vraies, naturelles, & comiques, il n'eſt pas

difficile de l'ânoblir, & de le rendre convenable aux mœurs du tems où l'on écrit. D'ailleurs, une action Théâtrale ne doit-elle se passer qu'entre des petits Maîtres, des Financiers, ou des Coquettes du grand monde? & ne peut-on, à l'exemple de Moliere, mettre sur la Scene les Bourgeois, & les gens du tiers Etat? Ils ont leurs ridicules; mais avec cette différence, que les ridicules des Bourgeois sont vrais, & dans la nature; & que ceux des petits Maîtres ne sont, en quelque façon, que des contorsions ou des afféteries. Le succès qu'a eu le Tartuffe moderne, & le plaisir qu'il fait encore aujourd'hui dans ses représentations, est une preuve que l'action bourgeoise seroit susceptible sur le Théâtre, d'autant, ou peut-être de plus de comique que l'action noble; si depuis trente ans les mœurs n'avoient pas changé, & si le Bourgeois, qui rougit aujourd'hui de l'être, n'avoit adopté les façons de penser & d'agir des gens de qualité, & n'avoit mis le naturel & la simplicité des mœurs de nos peres, au rang de leurs pourpoints & de leurs ringraves.

NOMS DES ACTEURS

Du Prologue de la Comédie de Patelin.

THALIE.

MERCURE.

APOLLON.

VULCAIN.

MINOS.

PLUTON.

PREMIERE GRACE.

DEUXIE'ME GRACE.

TROISIE'ME GRACE.

CHŒUR DES DIEUX.

PROLOGUE
DE LA COMÉDIE
DE
PATELIN.

Le Théâtre repréſente l'Olimpe : Mercure, le Meſſager de Jupiter, aſſemble tous les Dieux.

MERCURE.

DIVINITE'S de la Terre & des Cieux,
Que de toutes parts on s'avance ?
Accourez tous : le Souverain des Dieux
Nous honore de ſa préſence ;
Hâtez-vous, hâtez-vous de paroître à ſes yeux ?

CHOEUR DES DIEUX.

Hâtons-nous, hâtons-nous de paroître à ſes yeux.

UN DES DIEUX.

Dans ce jour de réjouiſſance,
De ſon auguſte preſence
Il daigne honorer ces lieux ;
Que l'on chante, que l'on danſe.

CHOEUR DES DIEUX.

Que l'on chante, que l'on danſe ;
Hâtons-nous, hâtons-nous de paroître à ſes yeux.

UN DES DIEUX.

C'eſt ici, qu'éloigné des travaux glorieux,
Qui laſſent quelquefois la ſuprême Puiſſance,
Il ſe plaît à goûter le charme précieux
Des tranquilles plaiſirs que donne l'Innocence.

CHOEUR DES DIEUX.

Que l'on chante, que l'on danſe;
Hâtons-nous, hâtons-nous de paroître à ſes yeux.

Ici les Dieux & les Déeſſes témoignent par leurs danſes la joie de paroître aux yeux de Jupiter.

MERCURE. (*Récit de chant.*)

Laiſſons aux Filles de Mémoire
Le ſoin d'éterniſer la gloire;
Et puiſqu'il nous paroît daigner y conſentir,
Avec le ſecours de Thalie,
Par quelque heureuſe ſaillie,
Tâchons de le divertir.

THALIE. (*Récit ſans chanter.*)

Lorſqu'il prenoit plaiſir à mes jeux innocens,
La Scene, pour lui plaire, enfantoit des miracles;
Depuis que de ſa vûë il prive mes Spectacles,
Ils ſont devenus languiſſans:
Pour lui j'avois pris ſoin de former un Moliere;
Mais il n'eſt plus, c'eſt vous en dire aſſez.
Tâchons donc de trouver dans les ſiécles paſſés,
Pour les jeux d'aujourd'hui quelque heureuſe matiere.
Dans la galante Cour d'un Monarque François,
Jadis certain Auteur fit un comique ouvrage,
D'où nous vient le Patelinage;
C'eſt le ſujet dont je fais choix.

UN DES DIEUX. (*Récit de chant.*)

Du fameux Patelin renouvellons l'hiſtoire;
La France lui donna le jour;
Montrons, montrons aujourd'hui par quel tour
Juſqu'à nous de ce fourbe a paſſé la mémoire.

CHOEUR DES DIEUX.

Montrons, montrons aujourd'hui par quel tour

Jusqu'à nous de ce fourbe a passé la mémoire.

THALIE. (*Cette Scene se déclame sans chanter.*)

Vous tous, que Jupiter comble de ses bienfaits,
Et qui ne cherchez qu'à lui plaire;
Allez vous travestir, prenez l'air & les traits
De ceux dont vous devez prendre le caractere:
(*à Mercure.*) Vous, faites Patelin.

MERCURE.

Moi, Muse? nous verrons!

THALIE.

Oüi, je vois que c'est votre affaire,
Vous êtes le Dieu des larrons,
Vous ne sortirez pas de votre caractere;
(*à Apollon.*) Vous, Apollon, vous ferez Agnelet.

APOLLON.

Un Berger, moi?

THALIE.

Point de défaite;
Ne l'avez-vous pas déja fait
En gardant les troupeaux d'Admette?
Sur qui puis-je jetter les yeux,
Pour d'un Marchand dupé représenter le rôle?
Ah! c'est à vous, Vulcain, qu'il conviendra le mieux.

VULCAIN.

Un Dieu Marchand?

THALIE.

Eh! oüi, sur ma parole
Il vous convient, en vérité!
J'ai besoin d'une dupe, & vous l'avez été.
Il me faudroit un Juge de Village:
A vous le dé, grave Minos.

MINOS.

Mais, Muse, vous n'êtes pas sage,
Et vous osez mal à propos
Du Juge des Enfers faire un Juge de Bale.
Voulez-vous que je me ravale
A juger un procès qui n'est que fiction,
Et d'un Poëte oisif l'imagination?

THALIE.

D'un Poëte ? Minos, eſt-ce vous faire injure ?
Ne leur devez-vous pas cela ?
Et de qui tenez-vous, que de ces Meſſieurs-là,
L'infernale Magiſtrature ?
Il me reſte à donner un rôle ſeulement....
Pluton veut-il faire l'amant ?

PLUTON.

Ah ! diſpenſez-m'en, je vous prie,
J'en crains encore le danger ;
Pour l'avoir fait une fois dans ma vie,
Une mere faillit à me dévitager.

THALIE.

Quoi, ce n'eſt que cela ? prenez, prenez ce rôle,
Il n'eſt plus de mere ſi folle.

MERCURE.

Thalie enfin le veut ; finiſſons ces débats :
Pour plaire à Jupiter que ne feroit on pas ?
Sa bonté nous y ſollicite.
Nous avons vû plus d'une fois,
Que de nos différens emplois
Si quelqu'un foiblement s'acquitte,
Celui dont nous ſuivons les Loix,
Se contente du zéle au défaut du mérite ;
Mais de vos jeux, Muſe, que dira-t-on ?
Eh ! quoi, pas une ſeule Actrice ?

THALIE.

Vous aurez pour femme Euridice,
Je ſçai qu'elle a ſuivi Pluton :
Pour femme de Théâtre, au moins, autrement non ;
Car prenez garde à ſon époux fidelle.
Il ne manquera pas, par ſes chants merveilleux,
De la venir réclamer en ces lieux,
Il ne ſçauroit vivre ſans elle :
J'ai deux rôles encor, celui de Henriette
Sera pour la belle Cypris,
Et pour repréſenter Colette,
Je vais ravir une Nymphe folette,
Pour qui le Dieu Pan eſt épris.

De ce Dieu, cependant, je crains la jalousie ;
Les Faunes, les Sylvains venans à son secours,
Pourroient bien de nos jeux interrompre le cours :
En tout cas de leurs chants la douce mélodie,
Leurs danses, leurs concerts, pour servir ses amours,
Feront un Intermède à notre Comédie.
Voilà tous mes rôles donnés,
Et j'en ai fait, je pense, assez bien le partage.
Ce n'est pas encor tout. . . Ces murs sont trop ornés,
Pour le lieu de la Scene il me faut un Village :
Mute, ignorante en l'art des bâtimens,
Changez cette superbe & riche architecture,
En une champetre structure,
Pour assortir mes divertissemens ;
Et vous, Hébé, Deesse du bel âge,
Aux Graces qui suivent vos pas
Faites embellir cet ouvrage,
Il ne manquera point d'appas.
Moi, je vais cependant, pour la Piéce attenduë,
Faire preparer mes Acteurs.
Quoi ! vous craignez les spectateurs,
Et n'osez, travestis, vous montrer à leur vûë ?
Quand il faut divertir le plus puissant des Dieux,
On peut paroître sur la Scene ;
Quelque figure qu'on y prenne,
Tout personnage est glorieux.

Les Dieux & les Déesses qui doivent se travestir, se rendent à cette raison, & suivent Thalie. Cependant l'Olimpe se change en un Village, tandis que la Déesse Hébé danse & invite les Graces qui l'accompagnent à parer la Scene : ce qu'elles font en plaçant des vases de fleurs en différens endroits, en dansant & en chantant.

UNE GRACE.

A cette Scene rustique

Donnons tous nos ornemens;
L'éclat le plus magnifique
Ne vaut pas nos agrémens.

(*On danſe.*)

UNE AUTRE GRACE.

Toujours, quoi qu'on veuille faire,
C'eſt à nous qu'on a recours;
Sans nous on ne ſçauroit plaire,
Avec nous on plaît toujours.

(*On danſe.*)

UNE AUTRE GRACE.

Venez, charmante Thalie,
Vos Acteurs peuvent ſortir:
Votre Scene eſt embellie;
Venez, venez nous divertir.

Les Graces répétent en Chœur les deux derniers Vers.

Fin du Prologue.

ACTEURS.

PATELIN, Avocat.

Madame PATELIN, Femme de l'Avocat.

HENRIETTE, Fille de Patelin.

GUILLAUME, Drapier.

VALERE, Fils de Guillaume, & Amant d'Henriette.

COLETTE, Servante de Patelin, & fiancée à Agnelet.

AGNELET, Berger de Guillaume, Amant de Colette.

BARTOLIN, Juge du Village.

UN PAYSAN.

DEUX RECORDS.

La Scene eſt dans un Village près de Paris.

L'AVOCAT PATELIN,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. PATELIN *seul.*

CELA eſt réſolu, il faut aujourd'hui même, quoique je n'aye pas le ſol, que je me donne un habit neuf. Ma foi, on a bien raiſon de le dire, il vaudroit autant être ladre, que d'être pauvre. Qui diantre, à me voir ainſi habillé, me prendroit pour un Avocat? Ne diroit-on pas plûtôt que je ſerois un Magiſter de ce Bourg? Depuis quinze jours j'ai quitté le Village où je demeurois, pour venir m'é-

tasir en ce lieu-ci, croyant d'y faire mieux mes affaires, elles vont de mal en pis. J'ai de ce côté-là pour voisin mon compere le Juge du lieu, pas un pauvre petit procès : de cet autre côté un riche Marchand Drapier ; pas de quoi m'acheter un méchant habit. Ah ! pauvre Patelin! pauvre Patelin! Comment feras-tu pour contenter ta femme, qui veut absolument que tu maries ta fille? Qui diantre voudra d'elle, en te voyant ainsi deguenille? Il faut bien par force avoir recours à l'induſtrie. . . . Oüi, tâchons adroitement à nous procurer à crédit un bon habit de drap, dans la boutique de Monsieur Guillaume notre voisin. Si je puis une fois me donner l'exterieur d'un homme riche, tel qui refuse ma fille. . . .

SCENE II.

Mr. PATELIN, Me. PATELIN, COLETTE.

Mr. PATELIN.

MAis voilà ma femme & sa servante, qui causent ensemble sur ma friperie ; écoutons sans nous montrer.

Me. PATELIN.

Oh, çà, Colette, je n'ai point voulu te parler au logis, de peur que mon gueux de mari ne nous écoutât.

Mr. PATELIN.

L'y voilà.

Me. PATELIN.

Je veux que tu me dises, où ma fille peut avoir de quoi aller aussi proprement qu'elle va.

COLETTE.

Eh! c'eſt, Madame, que Monsieur votre époux lui donne. . . .

Me. PATELIN.

Mon époux! il n'a pas de quoi se vêtir lui-même.

Mr. PATELIN.

Il eſt vrai.

Me. PATELIN.

Je te chasserai, & tu ne te marieras point avec Agnelet ton fiancé, si tu ne me dis la chose comme elle est.

COLETTE.

Peste ! Madame, il faut vous la dire : Valere le fils unique de Monsieur Guillaume, ce riche Marchand Drapier, qui demeure là, est amoureux de Mademoiselle Henriette, & il lui fait des présens de tems en tems.

Mr. PATELIN.

Ma fille puise donc dans la boutique où j'ai dessein d'aller.

Me. PATELIN.

Mais, où prend Valere de quoi faire ces présens ? son pere est un riche brutal qui ne lui donne rien.

COLETTE.

Oh ! Madame, quand les peres ne donnent rien aux enfans, les enfans les volent, cela est dans l'ordre ; & Valere fait comme les autres, c'est la régle.

Me. PATELIN.

Mais, que ne fait-il demander ma fille en mariage ?

COLETTE.

Il l'auroit fait aussi ; mais il craint que son pere n'y veuille pas consentir, à cause, ne vous déplaise, que notre Monsieur va toujours mal vêtu ; cela fait mal juger de ses affaires.

Mr. PATELIN.

C'est à quoi je vais donner ordre.

Me. PATELIN.

J'entens quelqu'un, retire-toi Ah ! te voilà !

Mr. PATELIN.

Oüi.

Me. PATELIN.

Comme te voilà vêtu !

Mr. PATELIN.

C'est que ... je ... je ne suis pas glorieux.

Me. PATELIN.

C'est que tu es un gueux, & je viens d'apprendre que ta gueuserie rebute tous les partis qui se présentent pour notre fille.

Mr. PATELIN.

Vous avez raison ; le monde juge des gens par les habits ; j'avouë que ceux que je porte font tort à Henriette, & j'ai fait dessein de me mettre aujourd'hui un peu proprement.

Me. PATELIN.

Toi, proprement ! & avec quoi ?

Mr. PATELIN.

Ne t'en mets pas en peine. Adieu.

Me. PATELIN.

Et où allez-vous, s'il vous plaît ?

Mr. PATELIN.

Je vais m'acheter un habit de drap.

Me PATELIN.

Sans avoir un sol, acheter un habit ?

Mr. PATELIN.

Oüi, de quelle couleur me conseilles-tu de le prendre : gris de fer, ou gris de more.

Me. PATELIN.

Hé ! prens-le comme tu pourras, si tu trouves quelqu'un assez sot pour te le donner ; je vais parler à Henriette, je viens d'apprendre de certaines choses qui ne me plaisent gueres.

Mr. PATELIN.

Si l'on me demande, je serai ici à la boutique de notre voisin.

SCENE III.

Mr. PATELIN *seul.*

Elle n'est pas encore fermée.... Je songe que je ne ferai pas mal d'aller mettre ma robe : outre qu'elle cachera mes guenilles, une robe donnera plus de poids à ce que je dois dire à Monsieur Guillaume pour venir à bout de mon dessein.... Le voilà avec son fils, allons nous mettre *in hâste*, & revenons promptement.

SCENE IV.

Mr. GUILLAUME, VALERE.

Mr. GUILLAUME.

ON commence à ne voir gueres clair dans la boutique : expoſons ceci un peu plus à la vûë des paſſans.... Oh ! çà, Valere, je t'avois dit de me chercher un Berger pour garder le troupeau, dont la laine ſert à faire mes draps

VALERE.

Eſt-ce, mon pere, que vous n'êtes pas content d'Agnelet ?

Mr. GUILLAUME.

Non, car il me vole ; & je te ſoupçonne d'y avoir part.

VALERE.

Moi ?

Mr. GUILLAUME.

Oüi, toi. J'ai ſçû que tu es amoureux de je ne ſçai quelle fille d'ici près, & que tu lui fais des préſens ; & je ſçai que cet Agnelet a fiancé une certaine Colette qui la ſert : tout cela fait que je te ſoupçonne.

VALERE *à part*

Qui diantre nous a découverts ? ... *haut*. Je vous aſſure, mon pere, qu'Agnelet nous ſert très-fidelement.

Mr. GUILLAUME.

Oüi, toi ; mais non pas moi : car depuis un mois qu'il a quitté le Fermier avec qui il demeuroit, pour entrer en mon ſervice, il me manque ſix-vingt moutons, & il n'eſt pas poſſible qu'en ſi peu de tems il en ſoit mort, comme il le dit, un ſi grand nombre de la clavelée.

VALERE.

Les maladies ſont quelquefois de grands ravages.

Mr. GUILLAUME.

Oüi, avec des Médecins; mais les moutons n'en ont pas. D'ailleurs, cet Agnelet fait le nigaut; mais c'eſt un niais, & le plus ruſé coquin.... Enfin je l'ai pris ſur le fait, tuant de nuit un mouton. Je l'ai battu, & je l'ai fait ajourner devant Monſieur le Juge: cependant avant que de pouſſer plus loin l'affaire, j'ai voulu ſçavoir ſi tu n'avois point quelque part au vol qu'il m'a fait.

VALERE.

Ah! mon pere, j'ai trop de reſpect pour vos moutons.

Mr. GUILLAUME.

Je vais donc le pourſuivre en Juſtice; mais je veux examiner un peu mieux la choſe. Donne-moi mon livre de compte: approche cette chaiſe; c'eſt aſſez; laiſſe-moi Si un Sergent que j'ai envoyé querir, me demande, fais-moi appeller. Je reſterai encore un peu ici, en cas que quelque acheteur ſe préſente.

VALERE *à part.*

Allons dire à Agnelet qu'il vienne trouver mon pere, pour s'accommoder avec lui.

SCENE V.

Mr. PATELIN, Mr. GUILLAUME.

Mr. PATELIN.

BOn. Le voilà ſeul: approchons.

Mr GUILLAUME.

Compte du troupeau, &c. Six cens bêtes, &c.

Mr. PATELIN *à part.*

Voilà une piéce de drap qui ſeroit bien mon affaire! Serviteur, Monſieur.

Mr. GUILLAUME.

Eſt-ce le Sergent que j'ai envoyé querir? qu'il attende.

Mr PATELIN.

Non, Monsieur, si suis....

Mr. GUILLAUME.

Une robe? le Procureur dont... Serviteur.

Mr. PATELIN.

Non, Monsieur, j'ai l'honneur d'être Avocat.

Mr. GUILLAUME.

Je n'ai pas besoin d'Avocat: je suis votre serviteur.

Mr. PATELIN.

Mon nom, Monsieur, ne vous est, sans doute, pas inconnu: je suis Patelin, l'Avocat.

Mr. GUILLAUME.

Je ne vous connois point, Monsieur.

Mr. PATELIN *à part.*

Il faut se faire connoître... *haut.* J'ai trouvé, Monsieur, dans les mémoires de feu mon pere, une dette qui n'a pas été payée, &....

Mr. GUILLAUME.

Ce ne sont pas mes affaires; je ne dois rien.

Mr. PATELIN.

Non, Monsieur; c'est au contraire feu mon pere qui devoit au vôtre trois cens écus; & comme je suis homme d'honneur, je viens vous payer....

Mr. GUILLAUME.

Me payer? attendez, Monsieur, s'il vous plaît, je me remets un peu votre nom. Oüi, je connois depuis long-tems votre famille. Vous demeuriez au Village ici près: nous nous sommes connus autrefois. Je vous demande excuse; je suis votre très-humble & très-obéissant serviteur. Asseyez-vous là, je vous prie, asseyez-vous là.

Mr. PATELIN.

Monsieur....

Mr. GUILLAUME.

Monsieur.

Mr. PATELIN.

Si tous ceux qui me doivent, étoient aussi exacts que moi à payer leurs dettes, je serois beaucoup plus riche que je ne suis; mais je ne sçai point retenir le bien d'autrui.

Mr. GUILLAUME.

C'eſt pourtant ce qu'aujonrd'hui beaucoup de gens ſçavent fort bien faire.

Mr. PATELIN.

Je tiens que la premiere qualité d'un honnête homme eſt de bien payer ſes dettes, & je viens ſçavoir quand vous ſerez de commodité de recevoir vos trois cens écus.

Mr. GUILLAUME.

Tout-à-l'heure.

Mr. PATELIN.

J'ai chez moi votre argent tout prêt, & bien compté; mais il faut vous donner le tems de faire dreſſer une quittance pardevant Notaire. Ce ſont des charges d'une ſucceſſion qui regarde ma fille Henriette, & j'en dois rendre un compte en forme.

Mr. GUILLAUME.

Cela eſt juſte. Hé bien, demain matin, à cinq heures.

Mr. PATELIN.

A cinq heures, ſoit. J'ai peut-être mal pris mon tems, Monſieur Guillaume, je crains de vous détourner.

Mr. GUILLAUME.

Point du tout, je ne ſuis que trop de loiſir: on ne vend rien.

Mr. PATELIN.

Vous faites pourtant plus d'affaires vous ſeul, que tous les négocians de ce lieu.

Mr. GUILLAUME.

C'eſt que je travaille beaucoup.

Mr. PATELIN

C'eſt que vous êtes, ma foi, le plus habile homme de tout ce pays.... Voilà un aſſez beau drap.

Mr. GUILLAUME.

Fort beau!

Mr. PATELIN.

Vous faites votre commerce avec une intelligence...

Mr. GUILLAUME.

Oh! Monſieur!

Mr. PATELIN.

Avec une habileté merveilleuse!

Mr. GUILLAUME.

Oh! oh! Monsieur!

Mr. PATELIN.

Des manieres nobles & franches, qui gagnent le cœur de tout le monde.

Mr. GUILLAUME.

Oh! point, Monsieur!

Mr. PATELIN.

Parbleu, la couleur de ce drap fait plaisir à la vûë.

Mr. GUILLAUME.

Je le crois: c'est couleur de maron

Mr. PATELIN.

De maron, que cela est beau! Gage, Monsieur Guillaume, que vous avez imaginé cette couleur là?

Mr. GUILLAUME.

Oüi, oüi, avec mon Teinturier.

Mr. PATELIN.

Je l'ai toujours dit, il y a plus d'esprit dans cette tête-là, que dans toutes celles du Village

Mr. GUILLAUME.

Ah, ah, ah.

Mr. PATELIN.

Cette laine me paroît assez bien conditionnée.

Mr GUILLAUME.

C'est pure laine d'Angleterre.

Mr. PATELIN.

Je l'ai crû. . . . A propos d'Angleterre, il me semble, Monsieur Guillaume, que nous avons autrefois été à l'école ensemble.

Mr. GUILLAUME.

Chez Monsieur Nicodeme?

Mr. PATELIN.

Justement. Vous étiez beau comme l'amour.

Mr. GUILLAUME.

Je l'ai oüi dire à ma mere.

Mr. PATELIN.

Et vous appreniez tout ce qu'on vouloit.

Mr. GUILLAUME.

A dix-huit ans je ſçavois lire & écrire.

Mr. PATELIN.

Quel dommage que vous ne vous ſoyez appliqué aux grandes choſes : ſçavez-vous bien, Monſieur Guillaume, que vous auriez gouverné un Etat ?

Mr. GUILLAUME.

Comme un autre. . .

Mr. PATELIN.

Tenez, j'avois juſtement dans l'eſprit une couleur de drap, comme celle-là. Il me ſouvient que ma femme veut que je me faſſe un habit : je ſonge que demain matin à cinq heures, en portant vos trois cens écus, je prendrai peut-être de ce drap.

Mr GUILLAUME.

Je vous le garderai.

Mr. PATELIN *à part.*

Le garderai, ce n'eſt pas là mon compte. *haut.* Pour racheter une rente, j'avois mis à part ce matin douze cens livres, où je ne voulois pas toucher ; mais je vois bien, Monſieur Guillaume, que vous en aurez une partie.

Mr. GUILLAUME.

Ne laiſſez pas de racheter votre rente, vous aurez toujours de mon drap.

Mr. PATELIN.

Je le ſçai bien ; mais je n'aime point à prendre à crédit . . . Que je prens de plaiſir à vous voir frais & gaillard ! Quel air de ſanté & de longue vie !

Mr. GUILLAUME.

Je me porte bien.

Mr. PATELIN.

Combien croyez-vous qu'il me faudra de ce drap ; afin qu'avec vos trois cens écus j'apporte auſſi de quoi le payer.

Mr. GUILLAUME.

Il vous en faudra..... Vous voulez, ſans doute, l'habit complet ?

Mr PATELIN.

Oüi, très-complet, juſte-au-corps, culotte & veſte, doublés de même, & le tout bien long & bien large.

Mr. GUILLAUME.

Pour tout cela, il vous en faudra.... Oüi.... six aulnes.... voulez-vous que je les coupe en attendant?

Mr. PATELIN.

En attendant.... Non, Monsieur, non, l'argent à la main, s'il vous plaît, l'argent à la main: c'est ma methode.

Mr. GUILLAUME.

Elle est fort bonne. *à part.* Voici un homme très-exact.

Mr. PATELIN.

Vous souvient-il, Monsieur Guillaume, d'un jour que nous soupames ensemble à l'ecu de France?

Mr. GUILLAUME.

Le jour qu'on fit la fete du Village.

Mr. PATELIN.

Justement; nous raisonnames à la fin du repas sur les affaires du tems; que je vous oüis dire de belles choses!

Mr. GUILLAUME.

Vous vous en souvenez

Mr. PATELIN.

Si je m'en souviens! Vous predites dès lors tout ce que nous avons vû depuis dans Noſtradamus.

Mr. GUILLAUME.

Je vois les choses de loin.

Mr. PATELIN.

Combien, Monsieur Guillaume, me ferez-vous payer l'aulne de ce drap?

Mr. GUILLAUME *voyant la marque.*

Voyons; un autre en payeroit, ma foi, six écus; mais allons... je vous le bailerai à cinq écus.

Mr. PATELIN *à part.*

Le Juif.... *haut.* Cela est trop honnête, six fois cinq écus, ce sera justement....

Mr GUILLAUME.

Trente écus.

Mr. PATELIN.

Oüi, trente écus: le compte est bon.... Parbleu, pour renouveller connoissance, il faut que nous mangions demain à dîner une oye, dont un Plaideur m'a fait préſent.

Mr. GUILLAUME.

Une oye; je les aime fort.

Mr. PATELIN.

Tant mieux : touchez là; à demain à dîner, ma femme les apprête à miracle; par ma foi il me tarde qu'elle me voye sur le corps un habit de ce drap; croyez-vous qu'en le prenant demain matin, il soit fait à dîner?

Mr. GUILLAUME.

Si vous ne donnez du tems au Tailleur, il vous le gâtera.

Mr. PATELIN.

Ce seroit grand dommage!

Mr. GUILLAUME.

Faites mieux : vous avez, dites-vous, l'argent tout prêt.

Mr. PATELIN.

Sans cela je n'y songerois pas.

Mr. GUILLAUME.

Je vais vous le faire porter chez vous par un de mes garçons; il me souvient qu'il y en a là de coupé justement ce qu'il vous en faut.

Mr. PATELIN *prend le drap.*

Cela est heureux.

Mr. GUILLAUME.

Attendez. Il faut auparavant que je l'aulne en votre présence.

Mr. PATELIN.

Bon, est-ce que je ne me fie pas à vous?

Mr. GUILLAUME.

Donnez, donnez, je vais le faire porter, & vous m'envoyerez par le retour....

Mr. PATELIN.

Le retour.... Non, non, ne détournez pas vos gens, je n'ai que deux pas à faire d'ici chez nous.... Comme vous dites, le Tailleur aura plus de tems.

Mr. GUILLAUME.

Laissez-moi vous donner un garçon qui me rapportera l'argent.

Mr. PATELIN.

Hé ! point, point. Je ne suis pas glorieux ; il est presque nuit, & sous ma robe, on prendra ceci pour un sac de procès.

Mr. GUILLAUME.

Mais, Monsieur, je vais toujours vous donner un garçon pour me....

Mr. PATELIN.

Eh! point de façon, vous dis-je.... à cinq heures précises trois cens trente écus, & l'oye à dîner. Oh ! çà, il se fait tard : adieu, mon cher voisin, serviteur.... eh ! serviteur.

Mr. GUILLAUME.

Serviteur, Monsieur, serviteur. Il s'en va, parbleu, avec mon drap ; mais il n'y a pas loin d'ici à cinq heures du matin. Je dîne demain chez lui, & il me payera, il me payera.

SCENE VI.

Mr. GUILLAUME *seul.*

VOilà, parbleu, un des plus honnêtes & des plus consciencieux Avocats que j'aye vû de ma vie ; j'ai quelque regret de lui avoir vendu ce drap un peu trop cher, puisqu'il veut bien me payer trois cens écus, sur lesquels je ne comptois point ; car je ne sçai d'où diable peut venir cette dette... Mais à la bonne heure... Oh ! çà, il se fait nuit, & voilà, je perte, tout ce que je gagnerai aujourd'hui ... Hola, hola, qu'on enferme tout cela là-dedans.... Mais voici, je crois, ce coquin d'Agnelet qui m'a volé mes moutons.

SCENE VII.

Mr. GUILLAUME, AGNELET.

Mr. GUILLAUME.

AH! ah! voleur, je puis bien faire ici de bonnes affaires? ce scélérat m'emporte tout le profit.

AGNELET.

Bon vêpres, Monsieur, & bonne nuit.

Mr. GUILLAUME.

Tu oses encore te présenter devant moi.

AGNELET.

C'est, ne vous déplaise, mon bon Maître, qu'un Monsieur m'a baillé certain papier, qui parle, dit-on, de moutons, de Juge, & d'ajournerie.

Mr. GUILLAUME.

Tu fais le benêt; mais je t'assure que tu ne tuëras jamais plus mouton qu'il ne t'en souvienne.

AGNELET.

Eh! mon doux Maître, ne croyez pas les médisans!

Mr. GUILLAUME.

Les médisans, coquin! Ne t'ai-je pas trouvé de nuit tuant un mouton?

AGNELET.

Par cette ame, c'étoit pour l'empêcher de mourir.

Mr. GUILLAUME.

Le tuer, pour l'empêcher de mourir!

AGNELET.

Oüi, de la clavelée, à cause, ne vous déplaise, que quand ils mourions de ce vilain mal, il faut les jetter; & on les tuë avant qu'ils mourions.

Mr. GUILLAUME.

Qu'ils mourions, le traître! des moutons dont la laine me fait des draps d'Angleterre, que je vends cinq écus l'aulne. Ote-toi d'ici, scélérat; six-vingt moutons en un mois!

AGNELET.

AGNELET.

Ils gâtions les autres, par ma foy.

Mr. GUILLAUME.

Nous verrons cela demain devant Monsieur le Juge.

AGNELET.

Eh! mon doux Maître, contentez-vous de m'avoir assommé, comme vous voyez; & accordons ensemble, si c'est votre bon plaisir.

Mr. GUILLAUME.

Mon bon plaisir est de te faire pendre, entens-tu?

AGNELET.

Le Ciel vous donne joye!.... *à part.* Il faut donc que j'aille trouver un Avocat pour defendre mon bon droit.

SCENE VIII.

VALERE, HENRIETTE, COLETTE, AGNELET.

HENRIETTE.

Laissez-moi, Valere; mon pere & ma mere me suivent, nous allons souper chez ma tante; ils m'ont dit de m'avancer, retirez-vous.

AGNELET.

Voulez-vous, Monsieur, que j'eteigne la lumiere?

VALERE.

Non, tu me priverois du plaisir de la voir. Belle Henriette, souffrez, je vous prie....

HENRIETTE.

Non, Valere, je tremble.

VALERE.

Craignez-vous une personne qui vous adore?

HENRIETTE.

Vous êtes la personne du monde que je crains le plus, & vous sçavez pourquoi?... Ne me quittez pas, Colette.

Agnelet la tire par le bras.

COLETTE

C'eſt cet invalide qui me tire par le bras.

HENRIETTE.

Si vous m'aimez, Valere, ne ſongez à moi, je vous prie, que lorſque vous ſerez aſſuré du contentement de Monſieur votre pere.

COLETTE.

C'eſt à quoi, Agnelet & moi, nous avons fait deſſein de nous employer.

AGNELET.

J'ai déja imaginé un moyen honnête, qui réuſſira, ſi Dieu plaît, quand je ſerai hors de procès.

VALERE.

Quoi qu'il arrive, je te garantirai du tout.

HENRIETTE.

Voici mon pere, fuyons tous.

SCENE IX.

Mr. PATELIN, Me. PATELIN.

Mr PATELIN.

HE' bien, ma femme, ce drap eſt-il bien choiſi?

Me. PATELIN.

Oüi; mais avec quoi le payer? Tu l'as promis à demain matin; ce Monſieur Guillaume eſt un Arabe, qui viendra ici faire le diable à quatre.

Mr. PATELIN.

Lorſqu'il viendra, ſonge ſeulement à faire ce que je t'ai dit, & à me bien ſeconder.

Me. PATELIN.

Il faut, malgré moi, que j'aide à t'en ſortir; mais tu devrois rougir de honte de ce que tu m'as propoſé de faire, & ce n'eſt point du tout agir en honnête homme....

Mr. PATELIN.

Hé ! mon Dieu, ma femme, en honnête homme ! Il n'eſt rien de plus aiſé, quand on eſt riche, d'être honnête homme : c'eſt, quand on eſt pauvre, qu'il eſt difficile de l'être. Mais laiſſons tout cela, allons ſouper chez ta ſœur, & des que nous ſerons de retour, faiſons ce ſoir même couper cet habit, de peur d'accident.

Me. PATELIN.

Allons ; mais je crains bien que demain matin il n'arrive ici quelque déſordre.

Fin du premier Acte.

PREMIER INTERMEDE.

ORPHE'E vient d'un côté du Théâtre, avec les Ombres qui le ſuivent par-tout; il s'aſſied ſur un lit de gazon, & jouë de la lyre. Pan vient de l'autre côté, avec les Faunes qui l'accompagnent; il eſt triſte de la perte de la Nymphe qu'il aime, & qu'il cherche par-tout: il s'aſſied ſur un autre lit de gazon; & jouë de la flute. Un Faune, pour expliquer le ſujet du chagrin de Pan, chante ce qui ſuit, & ce Dieu l'accompagne.

LE Dieu Pan a perdu la Nymphe qu'il adore;
Envain, pour la chercher dans ces vaſtes Forêts,
Nous avons devancé la diligente Aurore:
Qui ne ſeroit touché de ſes triſtes regrets?
Ce qui redouble enfin l'ennui qui le dévore,
C'eſt qu'il brûloit d'amour pour ſes jeunes attraits,
Et n'étoit pas heureux encore.

Tandis qu'Orphée touche ſa lyre, une Ombre pour exprimer ſa douleur, chante les Vers ſuivans.

Orphée a reperdu ſon épouſe fidelle;
Envain, pour la chercher ſur ces gazons naiſſans,
Nous avons joint nos cris à ſa voix qui l'appelle,
Qui ne ſeroit touché de ſes triſtes accens?
Mais ce qui rend, hélas! ſa douleur plus cruelle,

C'eſt qu'il étoit lié par des nœuds innocens,
Et ſe trouvoit heureux près d'elle !

LE FAUNE.

Lorſqu'au devoir l'amour doit ſa naiſſance,
Un cœur eſt moins ſenſible à ſes charmans attraits;
C'eſt rarement dans l'innocence,
Qu'on goûte des plaiſirs parfaits.

L'OMBRE.

Lorſqu'au devoir l'amour doit ſa naiſſance,
Un cœur eſt plus ſenſible à ſes charmans attraits;
C'eſt ſeulement dans l'innocence,
Qu'on goûte des plaiſirs parfaits.

Enſemble.

Lorſqu'au devoir l'amour doit ſa naiſſance,
LE FAUNE.
Un cœur eſt moins ſenſible
L'OMBRE.
Un cœur eſt plus ſenſible
} à ſes charmans attraits;
LE FAUNE.
C'eſt rarement
L'OMBRE.
C'eſt ſeulement
} dans l'innocence
Qu'on goûte des plaiſirs parfaits.

LE FAUNE.

A quoi ſert ici de feindre?
L'Amour fait les plus doux nœuds;
C'eſt l'Amant que l'on doit plaindre,
S'il perd l'objet de ſes feux.

L'OMBRE.

A quoi ſert ici de feindre?
L'Himen fait les plus doux nœuds;
C'eſt l'Epoux que l'on doit plaindre,
S'il perd l'objet de ſes feux.

Enſemble.

A quoi ſert ici de feindre?
LE FAUNE.
L'Amour fait
L'OMBRE.
L'Himen fait
} les plus doux nœuds;

LE FAUNE.
C'eſt l'Amant
L'OMBRE.
C'eſt l'Epoux } que l'on doit plaindre,
S'il perd l'objet de ſes feux.

(*Symphonie.*)

Enſemble.

Ils ſont à plaindre également,
Tâchons d'adoucir leurs ſouffrances;
Et par nos chants, & par nos danſes,
Conſolons l'Epoux & l'Amant.

Entrée de Faunes & d'Ombres, qui par leurs danſes tâchent de conſoler Pan & Orphée. Entre les danſes Pan continuë à joüer triſtement de la flute, & Orphée de la lyre; ce qui oblige Thalie à leur avoüer ce qu'elle a fait.

THALIE.

Pan, Orphée, appaiſez votre ſombre triſteſſe;
Pour les jeux que je donne à cette auguſte Cour,
C'eſt moi qui viens de ravir en ce jour,
Votre Epouſe & votre Maîtreſſe.
J'ai fait venir Bacchus, & Comus, & l'Amour,
Pour diſſiper votre mélancholie;
Vous reconnoiſſez bien Thalie,
Je vous répons de l'objet de vos feux;
On vous les rendra toutes deux.
A la fin de ma Comédie,
Retirez-vous, faites place à mes jeux.

Fin du premier Interméde.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Mr. GUILLAUME *seul.*

IL est du devoir d'un homme bien réglé, de récapituler le matin ce qu'il s'est proposé de faire dans sa journée; voyons un peu. Premierement, je dois recevoir à cinq heures trois cens écus de Monsieur Patelin, pour une dette de feu son pere: Plus, trente écus, pour six aulnes de drap qu'il prit hier ici: Item, une oye à dîner chez lui, apprêtée de la main de sa femme: après cela comparoître à l'ajournement devant le Juge contre Agnelet, pour six vingt moutons qu'il m'a volés. Je pense que voilà tout. Mais oüais! il y a long-tems que l'heure est passée, & je ne vois point venir mon homme: allons le trouver.... Non, un homme si exact ne me manquera pas de parole... cependant il a mon drap, & je n'ai point de ses nouvelles; que faire?... Faisons semblant de lui aller rendre visite, & sçachons un peu de quoi il est question. Je crois qu'il compte mon argent.... Je sens qu'on apprête l'oye.... Frappons.

Mr. PATELIN *dans la maison.*

Ma fem... me.

Mr. GUILLAUME *au-dehors:*

C'est lui-même

Mr. PATELIN.

Ouvrez la porte... voilà l'Apotiquaire.

Mr. GUILLAUME.

L'Apotiquaire!

Mr. PATELIN.

Qui m'apporte l'éméthyque, l'éméthy...y...que.

Mr. GUILLAUME.

L'émé hyque! C'eſt quelqu'un qui eſt malade chez lui, & je puis n'avoir pas bien reconnu ſa voix à travers la porte; frapons encore plus fort.

Mr. PATELIN.

Caro...o...gne! ma...a...aſque! ouvriras-tu...u...

SCENE II.

Mr. GUILLAUME, Mr. PATELIN.

Me. PATELIN.

AH! c'eſt vous, Monſieur Guillaume?

Mr. GUILLAUME.

Oüi, c'eſt moi; vous êtes, ſans doute, Madame Patelin?

Me. PATELIN.

A vous ſervir. Pardon, Monſieur, je n'oſe parler haut.

Mr. GUILLAUME.

Oh! parlez comme il vous plaira, je viens voir Monſieur Patelin.

Me. PATELIN.

Parlez plus bas, Monſieur, s'il vous plaît.

Mr. GUILLAUME.

Eh! pourquoi bas? je viens, vous dis-je, lui rendre viſite.

Me. PATELIN.

Encore plus bas, je vous prie.

Mr. GUILLAUME.

Si bas qu'il vous plaira; mais il faut que je le voye.

Me. PATELIN.

Hélas! le pauvre homme, il eſt bien en état d'être vû.

Mr. GUILLAUME.

Comment? que lui ſeroit il arrivé depuis hier?

Me. PATELIN.

Depuis hier ? Hélas ! Monſieur Guillaume, il y a huit jours qu'il n'a bougé du lit.

Mr. GUILLAUME.

Du lit ! il vint pourtant hier chez moi.

Me. PATELIN.

Lui ! chez vous ?

Mr. GUILLAUME.

Lui, chez moi ; & il étoit même fort gaillard & fort diſpos.

Me. PATELIN.

Ah ! Monſieur, il faut, ſans doute, que cette nuit vous ayez rêvé cela.

Mr. GUILLAUME.

Ah ! parbleu, ceci n'eſt pas mauvais, rêvé ? Et mes ſix aulnes de drap qu'il emporta, l'ai-je rêvé ?

Me. PATELIN.

Six aulnes de drap !

Mr. GUILLAUME.

Oüi, ſix aulnes de drap, couleur de maron ; & l'oye que nous devons manger à dîner ? Eh ! l'ai-je rêvé ?

Me. PATELIN.

Que vous prenez mal votre tems pour rire !

Mr. GUILLAUME.

Pour rire ! ventrebleu, je ne ris point, & n'en ai nulle envie ; je vous ſoutiens qu'il emporta hier ſous ſa robe ſix aulnes de drap.

Me. PATELIN.

Hélas ! le pauvre homme, plût au Ciel qu'il fût en état de l'avoir fait ! Ah ! Monſieur Guillaume, il eut tout hier un tranſport au cerveau, qui le jetta dans la rêverie, où je crois qu'il eſt encore.

Mr. GUILLAUME.

Oh ! par la tête-bleu, vous rêvez vous-même, & je veux abſolument lui parler.

Me. PATELIN.

Oh ! pour cela, en l'état qu'il eſt, il n'eſt pas poſſible ; nous l'avons mis là ſur un fauteüil auprès de la porte, pour faire ſon lit ; ſi vous le voyiez, il vous feroit pitié.

Mr. GUILLAUME.

Bon, bon, pitié, en quelque état qu'il soit, je prétens le voir, ou....

Me PATELIN.

Ah! n'ouvrez pas cette porte, vous allez tuer mon mari; il lui prend de tems en tems des envies de courir: ah! le voilà parti, je vous l'avois bien dit: aidez-moi à le reprendre; mon pauvre mari, repose-toi là.

SCENE III.

Mr. PATELIN, Me. PATELIN, Mr. GUILLAUME.

Mr. PATELIN.

HAye, haye, la tête.

Mr. GUILLAUME.

En effet, voilà un homme en piteux état: il me semble pourtant que c'est le même d'hier, ou peu s'en faut.... Voyons de plus près.... Monsieur Patelin, je suis votre serviteur.

Mr. PATELIN.

Ah! Bon jour, Monsieur Anodin.

Mr. GUILLAUME.

Monsieur Anodin!

Me. PATELIN.

Il vous prend pour l'Apotiquaire, allez-vous-en.

Mr GUILLAUME.

Je n'en ferai rien.... Monsieur, vous vous souvenez bien, qu'hier....

Mr. PATELIN.

Oüi, je vous ai fait garder....

Mr GUILLAUME.

Bon, il s'en souvient.

Mr PATELIN.

Un grand verre plein de mon urine,

Mr. GUILLAUME.

Je n'ai que faire d'urine.

Mr. PATELIN.

Ma femme, fais-la voir à Monſieur Anodin : il verra ſi j'ai quelque embarras dans les uretaires.

Mr. GUILLAUME.

Bon, bon, uretaires ; Monſieur, je veux être payé.

Mr. PATELIN.

Si vous pouviez un peu éclaircir mes matieres ; elles ſont durcs comme du fer, & noires comme votre barbe.

Mr. GUILLAUME.

Pa, pa, pa, voilà me payer en belle monnoye.

Me. PATELIN.

Eh ! Monſieur, ſortez d'ici.

Mr. GUILLAUME.

Bagatelles : voulez-vous me compter de l'argent ? Je veux être payé.

Mr. PATELIN.

Ne me donnez plus de ces vilaines pilulles, elles ont failli à me faire rendre l'ame.

Mr. GUILLAUME.

Je voudrois qu'elles t'euſſent fait rendre mon drap.

Mr. PATELIN.

Ma femme, chaſſe, chaſſe ces papillons noirs qui volent autour de moi ; comme ils montent !

Mr. GUILLAUME.

Je n'en vois point.

Me. PATELIN.

Eh ! ne voyez-vous pas qu'il rêve ? Allez-vous-en.

Mr. GUILLAUME.

Tarare, je veux de l'argent.

Mr. PATELIN.

Les Médecins m'ont tué avec leurs drogues.

Mr. GUILLAUME.

Il ne rêve pas à préſent, il faut que je lui parle.... Monſieur Patelin ?

Mr. PATELIN.

Je plaide, Meſſieurs, pour Homere.

Mr. GUILLAUME.

Pour Homere!

Mr. PATELIN.

Contre la Nymphe Calipso.

Mr. GUILLAUME.

Calipso! Que diable eſt ceci?

Me. PATELIN.

Il rêve, vous dis-je: allez-vous-en: ſortez, je vous prie.

Mr. GUILLAUME.

A d'autres.

Mr. PATELIN.

Les Prêtres de Jupiter... les Coribantes. Il l'a pris, il l'emporte; au chat, au chat, adieu mon lard.

Mr. GUILLAUME.

Oh! çà, quand vous aurez aſſez rêvé, me payerez-vous au moins mes trente écus?

Mr. PATELIN.

Sa grotte ne retentiſſoit plus du doux chant de ſa voix.

Mr. GUILLAUME.

Oüais! aurois-je pris quelqu'autre pour lui?

Me. PATELIN.

Eh! Monſieur, laiſſez en repos ce pauvre homme.

Mr GUILLAUME.

Attendez: il aura peut être quelque intervale; il me regarde, comme s'il vouloit me parler.

Mr. PATELIN.

Ah! Monſieur Guillaume.

Mr. GUILLAUME.

Oh! il me reconnoît; hé bien?

Mr. PATELIN.

Je vous demande pardon....

Mr. GUILLAUME.

Vous voyez s'il s'en ſouvient.

Mr. PATELIN.

Si, depuis quinze jours que je ſuis dans ce Village, je ne vous ſuis pas allé voir.

Mr. GUILLAUME.

Morbleu, ce n'eſt pas là mon compte; cependant hier,

Mr. PATELIN.

Oüi, hier, pour vous aller faire mes excuſes, je vous envoyai un Procureur de mes amis....

Mr. GUILLAUME.

Ventrebleu, celui-là aura eu mon drap; un Procureur! je ne le verrai de ma vie... mais c'eſt une invention, & nul autre que vous n'a eu mon drap, à telles enſeignes....

Me. PATELIN.

Eh! Monſieur, ſi vous lui parlez d'affaires, vous l'allez tuer.

Mr. GUILLAUME.

A la bonne heure... à telles enſeignes que feu votre pere devoit au mien trois cens écus. Ventrebleu, je ne m'en irai point d'ici ſans drap ou ſans argent.

Mr. PATELIN.

La Cour remarquera, s'il lui plaît, que la Pyrrique étoit une certaine danſe ta ral, la, là, la, danſons tous, danſons tous.... Ma comere, quand je danſe.

Mr. GUILLAUME.

Oh! je n'en puis plus; mais je veux de l'argent.

Mr. PATELIN.

à part. Oh! je te ferai bien décamper.... *haut.* Ma femme, ma femme, j'entends des voleurs qui ouvrent notre porte, ne les entends-tu pas? écoutons. Paix, paix, écoutons... Oüi.... les voilà.... je les vois.... Ah! coquins, je vous chaſſerai bien d'ici: ma hallebarde, ma hallebarde: au voleur, au voleur

Mr. GUILLAUME.

Tubieu! il ne fait pas bon ici.... Morbleu, tout le monde me voie, l'un mon drap, l'autre mes moutons. Mais en attendant que je tire raiſon de celui-là, allons ſonger à faire pendre l'autre.

Me. PATELIN.

Bon, le voilà parti, je me retire; mais demeure encore là un moment, en cas qu'il revînt.

Mr. PATELIN.

Le voici, au voleur.... c'eſt Monſieur Bartolin; il m'a vû.

SCENE IV.

Mr. BARTOLIN, Mr. PATELIN.

Mr. BARTOLIN.

QUi crie au voleur ? Quel bruit fait-on à ma porte ? Quel désordre est ceci ? Ah ! ah ! c'est vous, mon compere !

Mr. PATELIN.

Oüi, c'est moi qui....

Mr. BARTOLIN.

En cet équipage.

Mr. PATELIN.

C'est que ... j'ai crû

Mr BARTOLIN.

Un Avocat sous les armes ?

Mr. PATELIN.

J'ai crû entendre des ...

Mr. BARTOLIN.

Militant causarum Patroni.

Mr. PATELIN.

C'est que, vous dis je, j'ai crû entendre des voleurs qui crochetoient ma porte.

Mr. BARTOLIN.

Crocheter une porte, *coram Judice* !

Mr PATELIN.

Je croyois, vous dis-je, qu'il y eût des voleurs.

Mr BARTOLIN.

Il en faut faire informer.

Mr. PATELIN.

Mais il n'y en avoit point.

Mr. BARTOLIN.

Faire oüir des témoins.

Mr. PATELIN.

Et contre qui ?

Mr. BARTOLIN.

Et les faire pendre.

Mr. PATELIN.

Et qui pendre ?

Mr. BARTOLIN.

Point de quartier aux voleurs.

Mr. PATELIN.

Je vous dis encore une fois qu'il n'y en avoit point, & que je me suis trompé.

Mr. BARTOLIN.

Ah! ah! cela étant ainsi, *cedant arma togæ* : allez quitter cette hallebarde, & prendre votre robe, pour venir à l'Audience, que je donnerai ici dans une heure.

Mr. PATELIN.

C'est aussi ce que je vais faire... je dois plaider pour certain Berger, dont Colette m'a parlé. Je pense que le voici; allons quitter cet equipage, & revenons promptement.

SCENE V.

COLETTE, AGNELET.

COLETTE.

TU as besoin d'un Avocat subtil & rusé, qui invente quelque fourberie pour te tirer d'affaire; & il n'y a dans tout le Village que Mr. Patelin, qui en soit capable.

AGNELET.

J'en fimes l'expérience feu mon frere & moi, il y a quelque tems; mais je ne sçai comment faire, car j'oubliai de le payer.

COLETTE.

Il ne s'en souviendra peut-être pas; au moins ne lui dis pas que tu sers Mr. Guillaume, il ne voudroit peut-être pas plaider contre lui

AGNELET.

Je ne lui parlerai que de mon Maître sans le nommer, & il croira que je sers toujours ce Fermier avec qui je demeurois quand je te fiançai.

COLETTE.

Voilà ton Avocat, adieu.

SCENE VI.

M. PATELIN, AGNELET.

Mr. PATELIN.

AH, ah, je connois ce drôle-ci: n'eſt-ce pas toi qui as fiancé ma ſervante Colette?

AGNELET.

Oüi, Monſieur, oüi.

Mr. PATELIN.

Vous étiez deux freres que je garantis des galéres; l'un de vous deux ne me paya point.

AGNELET.

C'étoit mon frere.

Mr. PATELIN.

Vous futes malades au ſortir de priſon, & l'un de vous deux mourut.

AGNELET.

Ce ne fut pas moi.

Mr. PATELIN.

Je le vois bien.

AGNELET.

Je fus pourtant plus malade que mon frere: enfin je viens vous prier de plaider pour moi, contre mon Maître.

Mr. PATELIN.

Ton Maître, eſt-ce ce Fermier d'ici près!

AGNELET.

Il ne demeure pas loin d'ici, & je vous payerai bien.

Mr. PATELIN.

Je le prétens bien ainſi. Oh! çà, raconte-moi ton affaire, ſans me rien déguiſer.

AGNELET.

Vous ſçaurez donc, que mon bon Maître me paye petitement mes gages; & que pour m'indommager, ſans lui faire tort, je fais quelque petit négoce avec un Boucher, homme de bien ...

Mr. PATELIN.

Quel négoce fais-tu ?

AGNELET.

Sauf votre grace, j'empêche les moutons de mourir de la clavelée.

Mr. PATELIN.

Il n'y a point là de mal ; & que fais-tu pour cela ?

AGNELET.

Ne vous déplaise, je les tuë quand ils ont envie de mourir.

Mr. PATELIN.

Le remède eſt ſûr ; mais ne les tues tu pas exprés, pour faire croire à ton Maître qu'ils ſont morts de ce mal, & qu'il les faut jetter à la voirie, afin de les vendre, & de garder l'argent pour toi ?

AGNELET.

C'eſt ce que dit mon doux Maître, à cauſe que l'autre nuit.... quand j'eus enfermé le troupeau.... il vit que je priſ.... un.... dirai-je tout ?

Mr. PATELIN.

Oüi, ſi tu veux que je plaide pour toi.

AGNELET.

L'autre nuit donc, il vit donc que je pris un gros mouton qui ſe portoit bien ; ma foy, ſans y penſer, ne ſçachant que faire... je lui mis tout doucement mon coûteau auprès de la gorge ; tant y a, que je ne ſçai comment cela ſe fit, mais il mourut d'abord....

Mr. PATELIN.

J'entens... quelqu'un te vit-il faire ?

AGNELET.

Mon Maître étoit caché dans la bergerie ; il me dit que j'en avois fait autant de ſix-vingt moutons, qui lui manquoient.... Or vous ſçaurez que c'eſt un homme qui dit toujours la vérité ; il me battit comme vous voyez, & je vais me faire trépaner : or je vous prie, comme vous êtes Avocat, de faire en ſorte qu'il ait tort, & que j'aye raiſon, afin qu'il ne m'en coûte rien.

Mr PATELIN.

Je comprens ton affaire ; il y a deux voyes à pren-

dre; par la premiere, il ne t'en coûtera pas un sol.

AGNELET.

Prenons celle-là, je vous prie.

Mr. PATELIN.

Soit. Tout ton bien est en argent?

AGNELET.

Ma foy, oüi.

Mr. PATELIN.

Il te le faut bien cacher.

AGNELET.

Aussi ferai-je.

Mr. PATELIN.

Ton Maître sera contraint de payer tous les dépens.

AGNELET.

Tant mieux.

Mr. PATELIN.

Et sans qu'il t'en coûte denier ni maille....

AGNELET.

C'est ce que je demande.

Mr. PATELIN.

Il sera obligé, s'il veut, de te faire pendre....

AGNELET.

Prenons l'autre, s'il vous plaît.

Mr. PATELIN.

Le voici, on va te faire venir devant le Juge.

AGNELET.

Il est vrai.

Mr. PATELIN.

Souviens-toi bien de ceci

AGNELET.

J'ai bonne souvenance.

Mr. PATELIN.

A toutes interrogations qu'on te fera, soit le Juge, soit l'Avocat de ton Maître, soit moi même, ne réponds autre chose que ce que tu entens dire tous les jours à tes bêtes à laine; tu sçauras bien parler leur langage, & faire le mouton?

AGNELET.

Cela n'est pas bien difficile.

Mr. PATELIN.

Les coups que tu as à la tete me font aviſer d'une adreſſe qui pourra te garantir ; mais je prétens enſuite être bien payé.

AGNELET.

Auſſi ferez-vous, par cette ame.

Mr. PATELIN.

Monſieur Bartolin va tout-à-l'heure donner audience ; ne manque point de revenir ici, tu m'y trouveras. Adieu.... n'oublie pas de porter de l'argent.

AGNELET.

Serviteur ... Que les gens de bien ont de peine à vivre !

Fin du ſecond Acte.

SECOND INTERMEDE.

THALIE. (*Récit sans chant.*)

VEnez, paroissez sur la Scene,
Dieux des Festins, & vous, Amour ;
Après avoir, en ce beau jour,
Et d'Orphée, & de Pan, calmé la triste peine ;
Amusez un moment cette brillante Cour,
Dans ce jour de réjouissance ;
Cependant qu'Agnelet, Guillaumme & Patelin
Se préparent pour l'Audience
Du vénérable Bartolin.

L'AMOUR & BACCHUS *chantent ensemble.*

Qu'à me suivre chacun s'empresse ;
C'est moi qui puis combler vos vœux ;
L'AMOUR. J'inspire par-tout la tendresse ;
BACCHUS. Je répands par-tout l'allégresse :
L'AMOUR. Il faut aimer } pour être heureux.
BACCHUS. Il faut boire }

COMUS.

Envain de rendre heureux vos jours
Et l'Amour & Bacchus se disputent la gloire,
Chacun sçait que, sans mon secours,
On ne sçauroit aimer ni boire.

Ensemble. Trio.

L'AMOUR. Je rends heureux }
COMUS. Je rends contens } ceux qui suivent mes pas.
BACCHUS. Je rends joyeux }

Sans moi, c'est envain qu'on s'apprête ;
Il n'est point de riante fête,

BACCHUS. Si Bacchus
L'AMOUR. Si L'Amour } n'en eſt pas.
COMUS. Si Comus

THALIE. (*Récit ſans chant.*)

Vous conteſtez envain, tout le monde conſeſſe
Que tous trois des humains vous êtes deſirés ;
Mais qu'il eſt bon que la Sageſſe
Entre dans la délicateſſe
Des plaiſirs que vous leur offrez :
S'il faut pourtant, ſans complaiſance,
Juger à qui l'on doit donner la préférence,
Je croirois que c'eſt à l'Amour.
Pour vous deux, je ne ſçai ce que chacun en penſe ;
Mais allez preparer vos mets les plus exquis ;
Nous en ferons l'expérience,
Lorſque nos jeux ſeront finis.

Fin du ſecond Interméde.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Mr. BARTOLIN, Mr PATELIN, AGNELET.

Mr. BARTOLIN.

CA sus, les Parties peuvent comparoître.

Mr. PATELIN *bas à Agnelet.*

Quand on t'interrogera, ne repons que de la maniere que je t'ai dit.

Mr. BARTOLIN.

Quel homme est-ce là?

Mr. PATELIN.

Un Berger, qui a été battu par son Maître, & qui au sortir d'ici va se faire trepaner.

Mr BARTOLIN.

Il faut attendre l'adverse Partie, son Procureur, ou son Avocat; mais que nous veut Monsieur Guillaume?

SCENE II.

Mr. BARTOLIN, Mr. GUILLAUME, Mr. PATELIN, AGNELET.

Mr. GUILLAUME.

JE viens plaider moi-même mon affaire.

Mr. PATELIN.

Ah! traître, c'eſt contre Monſieur Guillaume.

AGNELET

Oüi, c'eſt mon bon Maître.

Mr. PATELIN *à part.*

Tâchons de nous tirer d'ici.

Mr. GUILLAUME.

Oüais, quel homme eſt-ce là?

Mr. PATELIN.

Monſieur, je ne plaide que contre un Avocat.

Mr. GUILLAUME *à part.*

Je n'ai pas beſoin d'un Avocat.... il a quelque choſe de ſon air.

Mr. PATELIN.

Je me retire donc.

Mr BARTOLIN.

Demeurez, & plaidez.

Mr. PATELIN.

Mais, Monſieur?

Mr. BARTOLIN.

Demeurez, vous dis-je, je veux au moins avoir un Avocat à mon Audience: ſi vous ſortez, je vous raye de la matricule.

Mr. PATELIN.

Cachons-nous du mieux que nous pourrons.

Mr. BARTOLIN

Monſieur Guillaume, vous êtes le demandeur, parlez.

Mr GUILLAUME.

Vous ſçaurez, Monſieur, que ce maraut-là....

Mr. BARTOLIN.

Point d'injures.

Mr. GUILLAUME.

Hé bien, que ce voleur.

Mr. BARTOLIN.

Appellez-le par ſon nom, ou celui de ſa profeſſion.

Mr. GUILLAUME.

Tant y a, vous dis-je, Monſieur, que ce ſcélérat de Berger m'a volé ſix-vingt moutons,

Mr. PATELIN.

Cela n'eſt point prouvé.

Mr. BARTOLIN.

Qu'avez-vous, Avocat?

Mr. PATELIN.

Un grand mal aux dents.

Mr. BARTOLIN.

Tant pis; continuez.

Mr. GUILLAUME.

Parbleu, cet Avocat reſſemble un peu à celui de mes ſix aulnes de drap.

Mr. BARTOLIN.

Quelle preuve avez-vous de ce vol?

Mr. GUILLAUME.

Quelle preuve! Je lui vendis hier. . . . . je lui ai baillé en garde ſix aulnes . . . . ſix cens moutons, & je n'en trouve à mon troupeau que quatre cens quatre-vingt.

Mr. PATELIN.

Je nie ce fait.

Mr. GUILLAUME.

Ma foi, ſi je ne venois de voir l'autre dans la rêverie, je croirois que voilà mon homme.

Mr BARTOLIN.

Laiſſez là votre homme, & prouvez le fait.

Mr. GUILLAUME.

Je le prouve par mon drap . . . . je veux dire par mon livre de compte: que ſont devenuës les ſix aulnes . . . les ſix-vingt moutons qui manquent à mon troupeau?

Mr. PATELIN.

Ils ſont morts de la clavelée.

Mr. GUILLAUME.

Tête-bleu! je crois que c'eſt lui-même.

Mr. BARTOLIN.

On ne nie pas que ce ne ſoit lui-même: *Non eſt quæſtio de perſonâ.* On vous dit que vos moutons ſont morts de la clavelée: que répondez-vous à cela?

Mr. GUILLAUME.

Je réponds, ſauf votre reſpect, que cela eſt faux; qu'il

emporta

emporta fous . . . . qu'il les a tués pour les vendre, & qu'hier moi-même. . . . Oh! c'eſt lui . . . Cüi, je lui vendis ſix . . . ſix . . . je le trouvai ſur le fait, tuant de nuit un mouton.

Mr. PATELIN.

Pure invention, Monſieur, pour s'excuſer des coups qu'il a donnés à ce pauvre Berger, qui au ſortir d'ici, comme je vous ai dit, va ſe faire trepaner.

Mr. GUILLAUME.

Parbleu, Monſieur le Juge, il n'eſt rien de plus véritable, c'eſt lui-même: oüi, il emporta hier de chez moi ſix aulnes de drap, & ce matin au lieu de me payer trente écus.

Mr. BARTOLIN.

Que diantre font ici ſix aulnes de drap, & trente écus? Il eſt, ce me ſemble, queſtion, de moutons volés.

Mr. GUILLAUME.

Il eſt vrai, Monſieur, c'eſt une autre affaire; mais nous y viendrons après. Je ne me trompe pourtant point? Vous ſçaurez donc que je m'étois caché dans la bergerie. . . . Oh! c'eſt lui très aſſurement. . . . Je m'étois donc caché dans la bergerie, je vis venir ce drôle, il s'aſſit là. Il prit un gros mouton . . . & . . . & avec de belles paroles, il fit ſi bien, qu'il m'emporta ſix aulnes.

Mr. BARTOLIN.

Six aulnes de moutons?

Mr. GUILLAUME.

Non, de drap, lui; maugrebleu de l'homme.

Mr. BARTOLIN.

Laiſſez-là ce drap & cet homme, & revenez à vos moutons.

Mr. GUILLAUME.

J'y reviens: ce drôle donc, ayant tiré de ſa poche ſon coûteau. . . . Je veux dire mon drap. . . . Non, je dis bien, ſon coûteau. . . . il . . . il . . . il . . . il . . . le mit comme ceci ſous ſa robe, & l'emporta chez lui, & ce matin, au lieu de me payer mes trente écus, il me nie drap & argent.

Mr. PATELIN.

Ah, ah, ah.

Mr. BARTOLIN.

A vos moutons, vous dis-je, à vos moutons.

Mr. PATELIN *rit.*

Ah, ah, ah.

Mr. BARTOLIN.

Oüais, vous êtes hors de ſens, Monſieur Guillaume, rêvez-vous?

Mr. PATELIN.

Vous voyez, Monſieur, qu'il ne ſçait ce qu'il dit.

Mr. GUILLAUME.

Je le ſçai fort bien, Monſieur, il m'a volé ſix-vingt moutons, & ce matin, au lieu de me payer trente écus pour ſix aulnes de drap couleur de maron, il m'a payé de papillons noirs: la Nymphe Calipot, ta ral la, ma comere, quand je danſe. Que diable ſçai-je encore ce qu'il eſt allé chercher?

Mr. PATELIN.

Ah, ah, ah. Il eſt fou, il eſt fou.

Mr. BARTOLIN.

En effet: tenez, Mr. Guillaume, toutes les Cours du Royaume enſemble ne comprendront rien à votre affaire: vous accuſez ce Berger de vous avoir volé ſix-vingt moutons; & vous entrelardez là-dedans ſix aulnes de drap, trente écus, des papillons noirs, & mille autres balivernes. Eh! encore une fois, revenez à vos moutons, ou je vais relaxer ce Berger.... Mais j'aurai plûtôt fait de l'interroger moi-même.... Approche-toi: comment t'appelles-tu?

AGNELET.

Bée....

Mr. GUILLAUME.

Il ment, il s'appelle Agnelet.

Mr. BARTOLIN.

Agnelet ou Bée, n'importe: dis moi, eſt-il vrai que Monſieur t'avoit baillé en garde ſix-vingt moutons?

AGNELET.

Bée....

Mr. BARTOLIN.

Oüais, la crainte de la Justice te trouble peut-être : écoute, ne t'effraye point ; Monsieur Guillaume t'a-t-il trouvé de nuit tuant un mouton ?

AGNELET.

Bée ...

Mr. BARTOLIN.

Oh, oh, que veut dire ceci ?

Mr. PATELIN.

Les coups qu'il lui a donnés sur la tête lui ont troublé la cervelle.

Mr. BARTOLIN.

Vous avez grand tort, Monsieur Guillaume.

Mr. GUILLAUME.

Moi, tort ? L'un me vole mon drap, l'autre mes moutons. L'un me paye de chansons, l'autre de bée ; & encore, morbleu, j'aurai tort !

Mr. BARTOLIN.

Oüi, tort, il ne faut jamais frapper, sur-tout à la tête.

Mr GUILLAUME.

Oh ! ventrebleu, il étoit nuit, & quand je frappe, je frappe par-tout.

Mr. PATELIN.

Il avouë le fait. Monsieur, *Habemus confitentem reum.*

Mr. GUILLAUME.

Oh, va, va, *confitaveum*, tu me payeras mes six aulnes de drap, ou le diable t'emportera.

Mr. BARTOLIN.

Encore du drap ? On te mocque ici de la Justice ; hors de Cour & de procès, sans dépens.

Mr. GUILLAUME.

J'en appelle.... & pour vous, Monsieur le Fourbe, nous nous reverrons.

Mr. PATELIN *à Agnelet.*

Remercie Monsieur le Juge.

AGNELET.

Bée, bée....

Mr. BARTOLIN.

En voilà assez, va vîte te faire trépaner, pauvre malheureux !

SCENE III.

Mr. PATELIN, AGNELET.

Mr. PATELIN.

OH! çà, par mon adresse je t'ai tiré d'une affaire où il y avoit de quoi te faire pendre: c'est à toi maintenant à me bien payer, comme tu m'as promis.

AGNELET.

Bée....

Mr. PATELIN.

Oüi, tu as fort bien joué ton rôle; mais à présent il me faut de l'argent: entens-tu?

AGNELET.

Bée....

Mr PATELIN.

Eh! laisse là ton bée. Il n'est plus question de cela: il n'y a ici que toi & moi, veux-tu me tenir ce que tu m'as promis, & me bien payer?

AGNELET.

Bée....

Mr. PATELIN.

Comment, coquin, je ferois la dupe d'un mouton vêtu? Tete-bleu, tu me payeras, ou....

SCENE IV.

COLETTE, Mr. PATELIN.

COLETTE.

EH! laissez-le aller, Monsieur, il s'agit de bien autre chose.

Mr. PATELIN.

Comment donc?

COLETTE.

Les coups qu'il ait semblant d'avoir à la tête, nous ont fait avuer d'un moyen sûr, pour faire consentir Mr. Guillaume au mariage de son fils avec votre fille, ne ferez-vous pas bien payé ?

Mr. PATELIN.

Seroit-il bien possible ? mais de qui as-tu pris le deüil ?

COLETTE.

Agnelet a dit au Juge qu'il s'alloit faire trépaner ; il est mort dans l'opération, & c'est Monsieur Guillaume qui l'a tué.

Mr. PATELIN.

Ah ! je vois de quoi il est question. Ah, fort bien, j'entens.

COLETTE.

Secondez-nous bien seulement, je vais demander justice à Monsieur le Juge.

Mr. PATELIN *seul.*

En effet, ce qu'il vient de voir lui fera croire aisément qu'Agnelet est mort, & par bonheur, Monsieur Guillaume s'est accusé lui-même. Il faut avouer que ce Berger est un rusé coquin, il m'a toujours trompé moi-même, moi qui trompe quelquefois les autres ; mais je le lui pardonne, si par son adresse je puis marier richement ma fille.

SCENE V.

Mr. BARTOLIN, COLETTE, Mr. PATELIN.

Mr. BARTOLIN.

QUe me dites-vous là ? le pauvre garçon ! voilà une mort bien prompte !

Mr. PATELIN.

Tout le Village en est déja informé : comme les malheurs arrivent dans un moment !

COLETTE.

Hi, hi, hi.

Mr. PATELIN.

La pauvre fille! Méchante affaire pour Mr. Guillaume.

Mr. BARTOLIN.

Je vous rendrai justice, ne pleurez pas tant.

COLETTE.

Il étoit mon fiancé, é, é, é.

Mr. BARTOLIN.

Consolez-vous donc, il n'étoit pas encore votre mari.

COLETTE.

Je ne le pleurerois pas tant, s'il avoit été mon mari, i, i, i.

Mr. BARTOLIN.

Il sera puni, & déja sur votre plainte j'ai donné un décret de prise de corps: on doit me l'amener ici. Je vais cependant pour la forme visiter le corps mort; il est là, dites-vous, chez votre oncle le Chirurgien? je reviens dans un moment.

Mr. PATELIN.

Il va tout découvrir, s'il ne trouve pas le mort.

COLETTE.

Laissez-le aller, mon oncle est d'intelligence avec nous; & Agnelet a ajusté dans le lit une certaine tête qui le fera fuir bien vîte.

Mr. PATELIN.

Mais quelqu'un dans le Village rencontrera peut-être Agnelet.

COLETTE.

Il s'est allé cacher dans le grenier à foin d'un de nos voisins, d'où il ne sortira que quand le mariage sera tout-à fait conclu.

SCENE VI.

Mr. BARTOLIN, COLETTE, Mr. PATELIN.

Mr. BARTOLIN.

NOn, de ma vie je n'ai vû une tête d'homme comme celle-là : les coups, ou le trépan, l'ont entierement défigurée : elle n'a pas seulement la figure humaine, & je n'ai pû la voir un moment sans en détourner la vûë.

COLETTE.

Ah, ah, ah.

Mr. PATELIN.

Que je plains le pauvre Monsieur Guillaume ! c'étoit un bon homme, il y avoit plaisir d'avoir affaire avec lui.

Mr. BARTOLIN.

Je le plains aussi mais que faire ? Voilà un homme mort, & sa fiancée qui me demande Justice ?

Mr PATELIN.

Colette, que te servira de le faire pendre ? Ne vaudroit-il pas mieux pour toi : . . .

COLETTE.

Hélas ! Monsieur, je ne suis ni interessée, ni vindicative, & s'il y avoit quelque expédient honnête. . . . Vous sçavez combien j'aime ma Maîtresse votre fille, qui est filleule de Monsieur.

Mr. BARTOLIN.

Ma filleule ? hé bien, quel interêt a-t-elle à tout ceci ?

COLETTE.

Valere, Monsieur, le fils unique de Monsieur Guillaume, en est amoureux : son pere refuse d'y consentir ; vous êtes si habiles l'un & l'autre, voyez s'il n'y auroit pas là quelque expédient, afin que tout le monde fût content.

Mr. BARTOLIN.

Oüi, il faut que cette fille se déporte de sa poursuite, à condition que Monsieur Guillaume consentira à ce mariage.

COLETTE.

Que cela est bien imaginé!

Mr PATELIN.

C'est prendre les voyes de la douceur.

Mr. BARTOLIN.

Avant que de le mettre en prison, on doit me l'amener, il faut que je lui en parle moi-même; mais y consentez-vous, Monsieur Patelin?

Mr. PATELIN.

Hé.... je n'avois pas encore fait dessein de marier ma fille.... cependant.... pour sauver la vie à Monsieur Guillaume.... allons, allons, j'y donnerai les mains, & je serois fâché de faire pendre un homme.

Mr. BARTOLIN *à Colette.*

Entendez-vous qu'on me l'amene.... Vous, allez vîte faire enterrer secrettement le mort, afin qu'on ne m'accuse point de prévarication.

Mr. PATELIN.

Et moi pour la forme, je vais faire dresser un mot de contrat, que vous lui ferez signer, s'il vous plaît.

SCENE VII.

Mr. BARTOLIN, Mr. GUILLAUME.

Mr. BARTOLIN.

AH! vous voici: he bien, vous sçavez, Mr. Guillaume, pourquoi on vous a arrêté?

Mr GUILLAUME.

Oüi, ce coquin d'Agnelet dit qu'il est mort.

Mr. BARTOLIN.

Il l'est véritablement, je viens de le voir moi-même, & vous avez avoué le fait.

Mr. GUILLAUME.

Peſte ſoit de moi.

Mr. BARTOLIN.

Oh çà, j'ai une choſe à vous propoſer, il ne tient qu'à vous de ſortir d'affaires, & de vous en retourner chez vous en liberté.

Mr. GUILLAUME.

Il ne tient qu'à moi, ſerviteur donc.

Mr. BARTOLIN.

Oh attendez, il faut ſçavoir auparavant ſi vous aimez mieux marier votre fils, que d'être pendu.

Mr. GUILLAUME.

Belle propoſition! je n'aime ni l'un ni l'autre.

Mr. BARTOLIN

Je m'explique: vous avez tué Agnelet, n'eſt-il pas vrai?

Mr. GUILLAUME.

Je l'ai battu, s'il eſt mort, c'eſt ſa faute.

Mr. BARTOLIN.

C'eſt la vôtre: écoutez, Mr. Patelin a une fille belle & ſage.

Mr. GUILLAUME.

Oüi, & gueuſe comme lui.

Mr. BARTOLIN.

Votre fils en eſt amoureux.

Mr. GUILLAUME.

Et que m'importe?

Mr. BARTOLIN.

La fiancée du mort ſe déporte de ſa pourſuite, ſi vous conſentez à leur mariage.

Mr. GUILLAUME.

Je n'y conſens point.

Mr. BARTOLIN.

Qu'on le mene en priſon.

Mr. GUILLAUME.

En priſon.... Maugrebleu.... Laiſſez-moi au moins aller dire chez moi qu'on ne m'attende point.

Mr. BARTOLIN.

Ne le laiſſez pas échapper.

SCENE VIII.

Mr. PATELIN, Mr. GUILLAUME, Mr. BARTOLIN, COLETTE, VALERE, HENRIETTE.

Mr. PATELIN.

VOilà le contrat.... Monsieur, sur le malheur qui vous est arrivé, toute ma famille vient vous offrir es services.

Mr. GUILLAUME.

Que de patelineurs!

Mr. BARTOLIN.

Ailons, voici toutes les Parties: expliquez-vous vîte, oulez-vous sortir d'affaire?

Mr. GUILLAUME.

Oüi.

Mr. BARTOLIN.

Signez ce contrat.

Mr. GUILLAUME.

Je n'en veux rien faire.

Mr. BARTOLIN.

En prison, & les fers aux pieds.

Mr. GUILLAUME.

Les fers aux pieds, tubieu comme vous y allez.

Mr. BARTOLIN.

Ce n'est encore rien, je vais tout-à-l'heure vous faire onner la question.

Mr. GUILLAUME.

Donner la question!

Mr. BARTOLIN.

Oüi, la question ordinaire & extraordinaire, & après la, je ne puis éviter de vous faire pendre.

Mr. GUILLAUME.

Pendre! miséricorde.

Mr. BARTOLIN.

Signez donc: si vous différez un moment, vous êtes rdu, je ne pourrai plus vous sauver.

Mr. GUILLAUME.

Juſte Ciel ! (*il ſigne.*) que faut-il faire ?

Mr. BARTOLIN.

Je l'ai oüi dire à un fameux Médecin, les coups à la tête ſont dangereux comme le diable.... Voilà qui eſt bien, je vais jetter au feu la procédure, & je vous en félicite.

Mr. GUILLAUME.

Oüi, j'ai fait aujourd'hui de belles affaires.

Mr. PATELIN.

L'honneur de votre alliance.

Mr. GUILLAUME.

Ne vous coûte gueres.

VALERE.

Mon pere, je vous proteſte....

Mr. GUILLAUME.

Va-t'en au diable.

HENRIETTE.

Monſieur, je ſuis fâchée....

Mr. GUILLAUME.

Et moi auſſi.

COLETTE.

Que me donnerez-vous à la place de mon fiancé ?

Mr. GUILLAUME.

Les moutons qu'il m'a volés.

SCENE IX.

TOUS LES ACTEURS de la Scene précédente.

UN PAYSAN, AGNELET.

LE PAYSAN *à Agnelet.*

MArche, marche, de par le Roi.

AGNELET.

Miſéricorde.

Mr. GUILLAUME.

Ah! traître, tu n'es pas mort? Il faut que je t'étrangle, il ne m'en coûtera pas davantage.

Mr. BARTOLIN.

Attendez, d'où sort ce fantôme?

LE PAYSAN.

J'avons trouvé ce voleur dans notre grenier, par quoi je le mene en prison.

Mr. BARTOLIN.

Oüais! tu n'as plus de coups à la tête?

AGNELET.

Ma foy non.

Mr. BARTOLIN.

Qu'est-ce donc qu'on m'a fait voir dans un lit chez le Chirurgien?

AGNELET.

C'étoit une tête de viau, Monsieur.

Mr. GUILLAUME.

Allons, puisqu'il n'est pas mort, rendez-moi ce contrat, que je le déchire.

Mr. BARTOLIN.

Cela est juste.

Mr. PATELIN.

Oüi, en me payant un dédit qui contient dix mille écus.

Mr. GUILLAUME.

Dix mille écus? il faut bien par force que je laisse la chose comme elle est; mais vous me payerez les trois cens écus de votre pere.

Mr. PATELIN.

Oüi, en me portant son billet.

Mr. GUILLAUME.

Son billet?... & mes six aulnes de drap?

Mr. PATELIN.

C'est le présent des nôces.

Mr. GUILLAUME.

Des nôces?... au moins je tâterai de l'oye.

Mr. PATELIN.

Nous l'avons mangée à dîner.

Mr. GUILLAUME.

A dîner ? . . . Oh ! ce scélérat payera pour tous, & sera pendu.

VALERE.

Mon pere, il est tems de l'avouer, il n'a rien fait que par mon ordre.

Mr. GUILLAUME.

Me voilà bien payé de mon drap & de mes moutons.

Fin de la Comédie.

EPILOGUE,

TROISIE'ME INTERMEDE.

THALIE. (*Récit sans chant.*)

CEpendant que Bacchus & Comus, à l'envi,
Des biens que leur main nous dispense,
Vont disputer la préférence ;
Nous, d'un juste devoir acquittons-nous ici,
Et finissons par-là notre réjouissance ;
Jupiter a paru satisfait de nos jeux,
Témoignons-lui notre reconnoissance,
Faisons pour lui des vœux.

LE CHOEUR.

Témoignons-lui notre reconnoissance,
Faisons, faisons pour lui des vœux.

UN DES DIEUX.

Puisse-t-il voir toujours reposer son Tonnerre,
Et goûter le plaisir d'avoir, par ses exploits,
Contraint les Peuples de la Terre,
De tenir enchaîné le Démon de la Guerre,
Et de venir, pour vivre sous ses Loix,
De son auguste sang lui demander des Rois!

Le Chœur répète ces Vers : Puisse-t-il, &c.

UN DES DIEUX.

La gloire qui l'environne,
Ne peut croître désormais ;
Ce n'est que pour sa personne,
Qu'on peut faire des souhaits.

Le Chœur répète ces quatre Vers.

UN DES DIEUX.

Et sur la Terre & sur l'Onde,
Il voit tous les cœurs contens ;
Puisse-t-il jouir long-tems
Des biens qu'il a fait au monde!

Le Chœur répète ces deux derniers Vers.

FIN.

L'IMPORTANT,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES,

Repréſentée pour la premiére fois le 16 Décembre 1693.

REMARQUES HISTORIQUES

de M. de Palaprat, sur l'Important.

QUoique je ne sois pas l'Auteur de cette Comédie, j'en sçai les particularités aussi bien, & peut-être mieux que celui qui l'a faite. Son Auteur, avec qui je vivois dans une étroite amitié, indépendamment de notre société Dramatique, me faisoit le plaisir d'accepter un logement chez moi au Temple: il est aisé de voir, que logeant avec l'Auteur, si j'avois été d'une humeur chicaneuse, j'aurois pû revendiquer son Ouvrage par la maxime du Droit Civil, *si quis in alieno solo, &c. Inst. l. 2. t. 1. §. 30 31.* L'excellent Comique qui brilloit en ce tems-là, (M. Racine) & avec qui nous avions un continuel commerce, nous donna la premiere idée du caractere de l'Important.

Un jour qu'il soupoit avec nous, il nous dit, & joüa mille choses merveilleuses dans ce caractere. Il avoit imaginé pour celui-ci, un serieux comique, une sotte gravité dans un fat, une maniere de grandeur affectée dans un impertinent.

Ce caractere me plaisoit infiniment à traiter, & je voyois tous les jours beaucoup d'originaux de notre Important; mais je devois partir en très-peu de jours pour suivre mes Prin-

ces (Messieurs de Vendôme) à l'armée de Catalogne, d'où le commerce avec mon ami ne pouvoit être aussi fréquent, que lorsque je n'avois été qu'en Flandres. Je lui abandonnai donc toutes mes flatteuses espérances sur cette Piéce, & il la fit tout seul de la maniere heureuse que je viens de la faire imprimer. Je n'y eus d'autre part, que quelques idées que je pus lui donner dans plusieurs repas que nous fimes ensemble avant mon départ avec l'excellent Acteur dont je viens de parler.... Pendant que je voyageois, mon ami alloit toujours son train à composer sa Comédie; mais je reçus à peine une fois le mois de ses lettres, & des nouvelles du progrès de son Important jusqu'à sa perfection; pour moi je lui répondis toujours tout ce qui me vint dans l'esprit sur cet Ouvrage....

Il y avoit long-tems que je n'en entendois plus parler, lorsque son Auteur me consulta enfin sur la distribution de ses rôles. L'Acteur qui avoit donné la premiere idée de ce caractere, & qui devoit le jouer, étoit mort au mois d'Août précédent. Question de sçavoir à qui le donner. Je ne balancerois pas un instant si j'étois à votre place, lui répondis-je, à le donner au Comédien qui jouë les Marquis ridicules, (de Villiers) parce que tout Marquis ridicule est un fat, & que généralement l'idée que chacun se fera d'un Important, sera l'idée d'un fat. Il me crut, le rôle fut bien joüé, bien reçu, & réussit beaucoup. Je ne sçavois pas

alors qu'un Acteur (Beaubourg) en qui je connoissois de grands talens pour le Cothurne, en eût de pareils pour le Brodequin : je ne l'avois pas encore vû joüer dans le Comique ; & cette ignorance pensa coûter par la suite à mon ami, la chûte d'un de ses meilleurs Ouvrages. Voyez la Préface de Gabinie.

Bien des gens ont fait la guerre à mon ami de n'avoir pas traité l'Important suivant leurs idées ; mais je leur répondrois volontiers pour lui, que la multiplicité qu'il y a d'Importans dans le monde, rendoit ce caractere intraitable, suivant les idées particulieres de chacun, & qu'ainsi il a bien fait de mettre sur le Théâtre son Important & non le leur ; & c'est aussi pour cette raison, que j'ai pris la liberté, sans son aveu, d'intituler sa Comédie l'Important, & non l'Important de Cour ; addition non-seulement inutile, mais même préjudiciable à la Piéce, puisque l'Important qui y est representé, & qui se donne pour un Comte qualifié, n'est qu'un hobereau de Province, fat & impertinent, & qui ne connoît point la Cour.

ACTEURS.

M. LE COMTE DE CLINCAN, Important.

M. DE CORNICHON, Vieillard, Oncle du Comte.

LA MARQUISE, Mere de Mariane & de Ninon.

MARIANE, Amante de Dorante.

NINON, Sœur de Mariane.

DORANTE, Amant de Mariane.

M. DE VIEUSANCOUR, Pere de Dorante.

LA BRANCHE, Valet, Ecuyer du Comte.

MARTON, Suivante de Mariane.

UN COMMIS BANQUIER.

UN BANQUIER.

TROIS LAQUAIS.

La Scene eſt à Paris chez la Marquiſe.

L'IMPORTANT,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LA BRANCHE *regardant derriere lui, pour voir ſi on le ſuit.*

M'EST-IL ſuivroit-il ? je l'ai, ma foi, bien vû ; c'eſt l'oncle de mon Maître. Il y a dix ans que nous n'avons vû ce bon homme à Paris. J'ai bien fait peut-être de ne faire pas ſemblant de le voir, j'aurois été grondé. Je crois pourtant qu'il m'a reconnu. N'eſt-ce pas lui qui monte les dégrés après moi ? me viendroit-il relancer juſques ici ?

SCENE II.

M. DE CORNICHON, LA BRANCHE.

LA BRANCHE.

AH! parbleu, le voilà. il héſite à m'aborder. *En s'éloignant.* Sous cet habit-là, il a de la peine à reconnoître la Branche. Feignons.

M. DE CORNICHON *d'un peu loin.*

La Bran....

LA BRANCHE *d'un air fier.*

Eh?

M. DE CORNICHON.

Je cherche par-tout un de mes neveux, & il me ſemble....

LA BRANCHE.

Je ne le connois pas.

M. DE CORNICHON.

à part. *Il s'approche.*

C'eſt la voix de la Branche. Voyons de plus près. Oh! oh! je ne me trompe point. N'es-tu pas....

LA BRANCHE *déguiſant ſa voix.*

A qui parlez-vous, Monſu?

à part. M. DE CORNICHON.

Non, ce n'eſt pas ſa voix. Monſieur, je vous demande pardon: vous reſſemblez ſi fort à un certain la Branche qui ſervoit autrefois un de mes neveux, que d'abord....

LA BRANCHE.

Cela eſt fort plaiſant, ſuivre chez lui un homme de ma qualité, & le prendre pour un valet!

M. DE CORNICHON.

Monſieur, j'ai crû que mon neveu logeoit céans. Ce la Branche pour qui je vous prenois, eſt un homme fort bien fait, & j'avois une bonne nouvelle à lui donner.

Il veut ſe retirer.

LA BRANCHE.

Une bonne nouvelle! Attendez, Monsieur, que voulez-vous à ce la Branche?

M. DE CORNICHON.

C'est pour remettre entre ses mains les papiers d'une tante, qui l'a fait son heritier, & l'argent que je lui apporte.

Il veut se retirer.

LA BRANCHE.

Arrêtez, Monsieur, on peut vous dire où il est.

M DE CORNICHON *a part.*

Oüi, quand je parle d'argent? Si c'étoit un fi ou. *haut*, Monsieur, je ne dois pas abuser de votre patience.

LA BRANCHE.

Demeurez, Monsieur, s'il vous plait. J'avois des raisons pour ne pas vous dire d'abord que je suis la Branche; mais vous ne vous trompez point, je le suis, Monsieur, à vous rendre mes très-humbles services. Ne me reconnoissez-vous pas?

M. DE CORNICHON *à part.*

Il me semble que la Branche étoit plus petit. Je reviens.

LA BRANCHE.

Vous hésitez, Monsieur?

M. DE CORNICHON.

Tout-à-l'heure.

LA BRANCHE.

Attendez, Monsieur. Je suis la Branche au moins; n'allez pas faire quelque *qui pro quo* avec cet argent.

M. DE CORNICHON.

Je vais querir vos papiers.

LA BRANCHE.

Demeurez donc, Monsieur: je me donne au diable si je ne suis la Branche.

M. DE CORNICHON.

Dans un moment.

LA BRANCHE.

Oh! arrêtez donc, Monsieur: la peste me crève si je ne le suis. A telles enseignes, que la tante dont vous me parlez, étoit une blanchisseuse de Nevers, qu'on

appelloit la grande Nicole vous êtes M. de Cornichon, vous avez été tuteur de M. de Clincan mon Maître, vous vous êtes séparé de Madame votre épouse, à cause qu'un jeune Abbé....

M. DE CORNICHON.

Paix, paix. En effet, c'est lui-même. Eh bien! mon pauvre la Branche, tiens, voilà environ cinq cens livres que ta tante a laissées: je te dirai en quoi consiste le reste. Mais, dis-moi, tu as donc fait fortune, à ce que je vois?

LA BRANCHE.

Pardonnez-moi, Monsieur, je suis toujours au service de Monsieur votre neveu.

M. DE CORNICHON.

Il est donc devenu grand Seigneur?

LA BRANCHE.

Pardonnez-moi, Monsieur.

M. DE CORNICHON.

Quoi, un homme de la condition habiller ainsi son valet?

LA BRANCHE.

Oh! Monsieur, ce n'est plus comme de votre tems. Les gens des plus petits, foi-disans Gentilshommes, sont aujourd'hui plus dorés que les Ducs & Pairs du tems passé. D'ailleurs, Monsieur, on portoit autrefois l'or & l'argent dans la bourse; la mode a changé, on les porte sur les habits.

M. DE CORNICHON.

Cependant la terre de Clincan ne sçauroit fournir à mon neveu....

LA BRANCHE.

Parlez bas, Monsieur, s'il vous plaît.

M. DE CORNICHON.

Eh, pourquoi?

LA BRANCHE.

Nous sommes ici dans l'appartement d'une Marquise, qui est à Paris pour un grand procès. C'est une veuve, une bonne Provinciale, un peu folle, changeante & glorieuse. Elle a une fille fort belle & très-riche, qu'on appelle Mariane: on parle de la marier avec un

Gentilhomme

Gentilhomme nommé Dorante. Ils s'aiment fort ; mais mon Maître songe à la croquer pour lui à cause de sa richesse : car pour sa beauté, ce n'est pas ce qui le touche. Il ne feroit pas à propos qu'on entendît ce que vous diriez ici de lui

M. DE CORNICHON.

Je comprens : c'est-à-dire, que mon neveu fait le grand Seigneur auprès de la mere, pour se faire donner la fille.

LA BRANCHE.

Vous l'avez dit, Monsieur. Depuis quelques mois il a érigé, de sa propre autorité, sa Terre de Clincan en Comté, & il est Monsieur le Comte tout court. Pour moi, je suis à l'auberge son Valet de Chambre, à Versailles son Secretaire, & céans son Ecuyer.

M. DE CORNICHON.

Quelle folie ! Où loge-t-il, que je l'aille voir ?

LA BRANCHE.

Là, Monsieur, dans cet autre appartement ; mais il est sorti.

M. DE CORNICHON.

Je l'attendrai donc pour le voir. Sur ce que tu viens de me dire, il doit être bien endetté.

LA BRANCHE.

Passablement, Monsieur. Un certain Banquier, entr'autres, à qui nous devons deux mille pistoles, nous talonne d'assez près.

M. DE CORNICHON.

Mais aussi, que fait-il si long-tems à Paris ?

LE BRANCHE.

Rien, Monsieur, il va souvent à Versailles.

M. DE CORNICHON.

A-t-il une Charge chez le Roi ?

LA BRANCHE.

Non, Monsieur.

M. DE CORNICHON.

Est-il dans le service ?

LA BRANCHE.

Non, Monsieur.

M. DE CORNICHON.

Eſt il dans la Robe?

LA BRANCHE.

Non, Monſieur.

M. DE CORNICHON.

Et que diantre fait-il donc? à quoi s'occupe-t-il? qu'eſt-ce qu'il eſt?

LA BRANCHE.

Il eſt, Monſieur.... il eſt ... Vous m'embarraſſez. Il eſt ce qu'on appelle ... à la ſuite de la Cour.

M. DE CORNICHON.

Et que fait-il tant à la ſuite de la Cour, n'étant pas en place?

LA BRANCHE.

Oh! Monſieur, cela n'eſt pas néceſſaire: mais il faut vous expliquer ceci. Tenez, Monſieur, il y a dans ce pays-ci une eſpèce de gens, qui voyant qu'on ne leur fait pas l'honneur de les élever dans les Charges & dans les emplois de diſtinction, trouvent le moyen par leur propre induſtrie de ſe faire valoir eux-mêmes.

M. DE CORNICHON.

Et comment cela?

LA BRANCHE.

Ils vont à la Cour, chez les Princes, chez les Miniſtres; ils s'intriguent dans les Bureaux; ils n'y ont pas véritablement un grand crédit; mais ils trouvent des gens à qui ils perſuadent qu'ils en ont beaucoup. Cela leur donne un grand relief dans le monde, & Monſieur votre neveu a embraſſé cette profeſſion-là.

M. DE CORNICHON.

Voilà une belle profeſſion. Je voudrois bien ſçavoir quel nom dans le monde on peut donner à ceux qui s'en mêlent.

LA BRANCHE.

Quel nom, Monſieur? je m'en vais vous le dire. Comme pour exercer cette profeſſion il ne faut ni proviſions, ni brevets, ceux qui s'en mêlent ne prennent point de qualités; mais ceux qui les connoiſſent bien les appellent ... je crois ... oüi, Importans; c'eſt com-

me qui diroit, faisant les accrédités, les notables. Vous comprenez bien ?

M. DE CORNICHON.

Tu me contes ici des folies.

LA BRANCHE.

Point, Monsieur, il y a de ces gens là qui font les Importans dans toutes sortes de conditions ; mais ceux qui suivent la Cour sont du premier ordre, & Monsieur votre neveu est assurement un des plus habiles & des plus renommés de ce côté là.

M. DE CORNICHON.

Voilà un beau Corps !

LA BRANCHE.

La peste, Monsieur, il n'est pas à mépriser. Ceux qui en sont n'ont pas de gages à la vérité, mais ils ont d'assez beaux priviléges : ils ne travaillent que quand il leur plaît, & ils peuvent même en donner la survivance sans agrement de la Cour.

M. DE CORNICHON.

C'est une raillerie, & ce que fait là mon neveu, est indigne d'un honnête homme ; car enfin, il ne peut faire ce que tu dis, sans être obligé de mentir à tous momens.

LA BRANCHE.

Cela est vrai, Monsieur : mais la profession le permet ; par-là elle les mene quelquefois à de gros mariages. Par exemple, la Dame de céans, qui songe à manquer de parole à Dorante, dont je vous ai parlé, pour donner sa fille à mon Maître. ... J'entens la Suivante de Mariane. Vous n'êtes pas assez proprement mis pour vous dire ceans l'oncle de Monsieur le Comte. Ne parlez pas aussi devant cette fille, de ma tante la Blanchisseuse de Nevers, la grande Nicole Je suis venu ici pour tâcher de la mettre dans nos interêts, & je la mitonne pour moi

SCENE III.

MARTON, M. DE CORNICHON, LA BRANCHE.

MARTON.

Bon jour, Monsieur de la Branche.

LA BRANCHE.

Serviteur, ma chere Marton.

MARTON.

Oh ! oh ! qui est ce Monsieur-là ?

LA BRANCHE.

Ce Monsieur-là ? c'est . . . c'est un Gentilhomme de Nevers, c'est M. de Cornichon.

MARTON.

Je suis très-humble servante à M. de Cornichon. A qui en veut-il ?

LA BRANCHE.

A moi. C'est Monsieur . . . c'est Monsieur mon oncle.

M. DE CORNICHON.

Ton oncle, maraut !

LA BRANCHE *bas.*

Je parle ainsi pour l'interêt de votre neveu.

MARTON.

Je suis ravie, Monsieur, de voir un parent de Monsieur de la Branche.

M. DE CORNICHON.

Serviteur.

MARTON.

Peut-on faire quelque chose pour Monsieur votre oncle ?

M. DE CORNICHON.

Non.

LA BRANCHE.

Non, non. Monsieur mon oncle que voilà m'a fait la grace de m'accompagner jusques ici, pour me dire

qu'une de mes tantes, une Conseillere de Nevers, qu'on appelloit . . . Madame de saint Nicolas, m'a fait son héritier : il m'a rendu cinq ou six cens pistoles, qui me vont embarrasser.

MARTON.

La peste ! voulez-vous qu'on vous les garde ?

LA BRANCHE.

Je verrai de les placer. Mais, Monsieur mon oncle, est-il possible qu'on n'ait trouvé que cela d'argent comptant chez une Dame de cette qualité-là ?

M. DE CORNICHON.

On n'y a trouvé que ce que je t'ai rendu.

LA BRANCHE.

Cela est assez mal-honnête pour une femme comme elle. Monsieur mon oncle, notre cousin le Président étoit-il toujours bien de ses amis ?

M. DE CORNICHON *bas.*

Va te promener.

MARTON *à part.*

Il est de bonne famille.

M. DE CORNICHON.

Je vais voir si mon neveu seroit rentré chez lui.

SCENE IV.

MARTON, LA BRANCHE.

MARTON.

DE quel neveu parle-t-il donc ?

LA BRANCHE.

C'est d'un autre neveu, un neveu qui est plus grand que moi : c'est l'oncle de France qui a le plus de neveux.

MARTON.

Ce Monsieur, ton oncle, te traite un peu cavalierement, ce me semble.

LA BRANCHE.

C'eſt que nous vivons ſans façon.

MARTON.

Monſieur de Cornichon a l'air bien rebarbatif.

LA BRANCHE.

Oüi, il n'eſt pas content: je crois qu'il vouloit avoir la ſucceſſion de ma tante. Mais laiſſons cela; tu viens de voir que je ſuis un aſſez bon parti.

SCENE V.

MARTON, LA BRANCHE, NINON *qui les épie.*

LA BRANCHE.

Il lui baiſe les mains.

TU ſçais que je t'adore. Si tu veux que je te faſſe l'honneur de t'épouſer, il faut que tu ſerves....

MARTON *apercevant Ninon.*

Tais-toi, voilà Ninon qui nous épie.

NINON.

Ah! ah! c'eſt donc pour cela que tu es ſortie de la chambre de ma ſœur? j'en ſuis bien aiſe. Continuez, Monſieur, continuez.

MARTON.

Oh! que cela eſt beau à une grande fille comme vous, de venir écouter ce qu'on dit.

NINON.

Eh! va, va, j'y ſuis venuë, parce que je me doutois déja de quelque choſe. Vous voulez tromper ma ſœur: mais... vous aurez affaire à moi.

SCENE VI.

MARTON, LA BRANCHE.

MARTON.

NE t'avise jamais devant elle de me parler de toi, ni de ton Maître : c'eſt une petite peſte qui épie, écoute, rapporte tout ce qu'on fait céans, & ſert d'eſpion à ſa ſœur & à Dorante.

LA BRANCHE.

La voi à partie, oh çà....

MARTON.

Oh çà, je vois que tu veux que je ſerve ton Maître auprès de Marinne ; mais franchement je ne crois pas que ce ſoit un homme pour elle

LA BRANCHE.

Quoi, un Comte de cette importance ? un homme connu à la Cour & à la Ville....

MARTON.

Eh ! mon Dieu, à la Cour, à la Ville, on ne voit autre choſe que des gens qui ſe donnent pour ce qu'ils ne ſont pas.

LA BRANCHE.

Ta morale eſt un peu ſotte

MARTON.

Vois-tu, à la bonne heure de prendre les gens pour ce qu'ils veulent, quand il n'en coûte rien ; mais quand il s'agit de s'engager, ſotte qui s'y fie.

LA BRANCHE.

Tu me prens donc, moi, pour un fripon ?

MARTON.

Tu me prens donc, moi, pour une gruë ?

LA BRANCHE.

Non, mais tu ſçais que l'on dit, tel maître, tel valet ; & pour bien juger de mon maître, regarde-moi bien ici moi même depuis les pieds juſqu'à la tête.

MARTON.

Oh! pour bien juger toi-même, si je suis fille à donner dans le panneau, regarde-moi ici entre deux yeux.

LA BRANCHE.

Vois cette magnificence.

MARTON.

Vois cette phisionomie.

LA BRANCHE.

Cet air, ce port, ces manieres.

MARTON.

Ces regards, ce front, ces cheveux noirs.

LA BRANCHE.

A cela me prens-tu pour l'Ecuyer d'un petit Gentilhomme?

MARTON.

A cela, me prens-tu pour une dupe?

LA BRANCHE.

Mais là, sur ce que tu vois, combien lui donnerois-tu de rente?

MARTON.

Mais là, sur ce que tu vois, combien me donnerois-tu de pénétration?

LA BRANCHE, *donnant une chiquenaude à son chapeau.*

Sur cela de pénétration? autant.

MARTON, *de l'ongle dans les dents.*

Sur cela de rente? autant.

LA BRANCHE.

Tu me ruines.

MARTON.

Tu me deshonores.

LA BRANCHE.

Cependant il faut que nous soyons toi & moi d'intelligence.

MARTON.

C'est selon que ton Maître en usera avec moi.

LA BRANCHE.

J'entens. Dorante ne t'a rien promis?

MARTON.

Eſt-ce que je m'en ſoucie ?

LA BRANCHE.

Oh ! je le ſçai bien ; mais je viens te dire que ſi nous pouvons faire donner Mariane à mon Maître, il m'a promis dix mille francs pour me marier avec toi.

MARTON.

Quelle aſſurance as-tu de la promeſſe de ton Maître ?

LA BRANCHE.

Un écrit en bonne forme ; car je ſuis homme d'ordre.

MARTON.

Quelle aſſurance me donneras-tu à moi ?

LA BRANCHE.

Ce même billet, ma parole, ma foi, mon amour, mes ſermens.

MARTON.

Parlons ſeulement de cet écrit, où eſt-il ?

LA BRANCHE.

Chez le Notaire qui l'a reçu. Te défies-tu de moi ?

MARTON.

Non ; mais va le querir.

LA BRANCHE.

Oh ! tout-à-l'heure.

MARTON.

Après cela, ne te mets pas en peine. Quoique j'aye toujours parlé contre ton Maître à la mere de Mariane, je ſçaurai bien donner à cela une tournure de ma façon.... Je l'entens, va vîte faire ce que je t'ai dit.

LA BRANCHE.

Je ſuis à toi dans un moment.

SCENE VII.

LA MARQUISE, MARTON.

LA MARQUISE.

JE n'en puis plus, Marton, je n'en puis plus. Ah! l'extravagante femme, l'extravagante femme!

MARTON.

Bon, c'eſt une folle.

LA MARQUISE.

Tu ſçais donc de qui je parle?

MARTON.

Non, Madame; mais puiſque vous le dites, je le crois.

LA MARQUISE.

Je viens de rencontrer la mere de Cléonte, à qui tu ſçais que j'avois promis Mariane.

MARTON.

Oüi, Madame.

LA MARQUISE.

Je lui ai dit, mais le plus honnêtement du monde, que j'avois changé de deſſein.

MARTON.

Eh bien?

LA MARQUISE.

Cette folle m'a dit que je ſuis d'humeur changeante.

MARTON.

Quelle médiſance!

LA MARQUISE.

Comme ſi après avoir promis Mariane à ſon fils, il ne m'étoit pas permis de la donner à Dorante.

MARTON.

Voyez, où diantre a-t-elle trouvé qu'une femme ſoit obligée de tenir ſa parole?

LA MARQUISE.

Elle m'a ſoutenu en face qu'on ne peut pas compter ſur ce que je promets.

MARTON.

Elle a menti, Madame. Moquez-vous de cela, changez toujours pour le mieux, & jouissez toujours du privilége du sexe à la barbe des gens.

LA MARQUISE.

N'en parlons plus, cela me chagrine. Aurai-je du monde? m'est-il venu compagnie pendant que j'étois dehors à solliciter mon procès?

MARTON.

Il n'y a encore personne, Madame.

LA MARQUISE.

Personne à la veille du mariage de ma fille! personne! pas un seul homme chez moi!

MARTON.

Par ma foi, Madame, les hommes commencent à devenir bien rares. Si la guerre continuë, les femmes auront autant de peine à en trouver que les Capitaines, *entre les dents*, quoiqu'elles n'épargnent rien pour les enróler.

LA MARQUISE.

N'avois-je pas dit de faire avertir Monsieur le Comte de Clincan de m'envoyer chercher compagnie de tous côtés? J'ai laissé pour cela deux de mes laquais, & de toute la matinée je n'en ai eu que quatre derriere mon carosse.

SCENE VIII.

NINON, LA MARQUISE, MARTON.

NINON *derriere elles.*

AH! te voilà.

MARTON.

Pour moi, Madame, vous m'avez commandé de demeurer auprès de ma maîtresse, si Dorante la venoit

voir. Ils ont passé la matinée ensemble, & je ne les ai pas quittés.

NINON.

Oüi, vraiment, ma mere, fiez-vous bien à ce qu'elle dit.

LA MARQUISE.

Comment, Ninon ?

NINON.

Elle ne les a pas quittés, oüi.

MARTON.

Que voulez-vous dire ?

NINON.

Je veux dire que c'est moi qui ai tenu compagnie à ma sœur, tandis que Mademoiselle que voilà causoit ici tête-à-tête avec l'Ecuyer de Monsieur le Comte.

MARTON.

Moi ?

NINON.

Oh ! non. Monsieur de la Branche ne t'a pas fait signe comme cela de sortir de la chambre de ma sœur ? je n'ai pas vû qu'il t'a baisé la main ? je n'ai pas oüi qu'il te disoit.... Ah ! tenez, ma mere, elle me fait signe de n'en rien dire : mais je vous le dirai tantôt.

MARTON.

Vous arrêtez-vous, Madame, à ce qu'elle dit ?

NINON.

Hé bien, ma mere, ne le voilà-t-il pas encore qui la cherche ?

MARTON *bas.*

Euh, la petite peste.

LA MARQUISE.

Approchez, Monsieur, approchez, je suis de vos amies.

SCENE IX.

LA BRANCHE, LA MARQUISE, MARTON, NINON.

LA BRANCHE *embarrassé.*

AH, ah, Madame, c'est trop... d'honneur, & je ne m'attendois pas de... de...

NINON *en riant.*

Ah, ah, ah, non assurément, il ne s'attendoit pas de vous trouver avec Marton. Ils machinent quelque chose contre ma sœur; car ils se cachent de moi.

LA MARQUISE.

Taisez-vous, petite fille, & rentrez. Elle est jeune, Monsieur.

NINON *passant sous le nez de Marton, & la menaçant du doigt.*

Tu n'en es pas encore quitte.

MARTON *bas.*

Tu me la payeras, tu auras bien-tôt besoin de moi.

SCENE X.

LA BRANCHE, LA MARQUISE, MARTON.

LA MARQUISE.

QUand verra-t-on Monsieur le Comte?

LA BRANCHE.

Madame, un Maréchal de France de ses amis l'a retenu à dîner. *Donnant des papiers à Marton, qu'elle lit à la dérobée.* Voilà pour toi. *à la Marquise.* De-là il doit aller chez un Duc & Pair, ensuite chez Monsieur votre Rapporteur. & sur le soir il tâchera de se dérober pour se rendre ici.

LA MARQUISE.

Dites lui, Monsieur, que je l'attens avec beaucoup d'impatience.

LA BRANCHE.

Je n'y manquerai pas, Madame. Eh bien ?

MARTON *bas.*

Cela est bon, laisse-moi faire. *haut.* Allez où Madame vous dit.

SCENE XI.

LA MARQUISE, MARTON.

LA MARQUISE.

IL faut avouer, Marton, qu'on a bien de la peine à jouir du Comte de Clincan. Quel homme ! toujours dans le grand monde.

MARTON.

Franchement, Madame, je commence à m'appercevoir aussi que ce doit être un homme de grande importance, que ce Comte.

LA MARQUISE.

Oh ! oh ! tu ne me parois pas ainsi de lui ces jours passés.

MARTON.

C'est, Madame, que depuis ce tems-là j'ai changé d'avis.

LA MARQUISE.

Tu ne voulois pas m'en croire.

MARTON.

Oh ! Madame, je ne crois qu'à bonnes enseignes.

LA MARQUISE.

Vois-tu, je ne fais que de venir en ce pays-ci ; mais je connois bien-tôt mes gens.

MARTON.

Pour moi, Madame, je n'ai pas la conception si prompte ; mais à la fin, quand on voit les choses, &

qu'on les touche au doigt, Madame, il faut bien se rendre.

LA MARQUISE.

Ah ! Marton, si j'avois eu le tems de te montrer les lettres qu'il laissa tomber ici par megarde l'autre jour....

MARTON.

Bon, des lettres, j'ai bien vû autre chose.

LA MARQUISE.

Et qu'as-tu vû ?

MARTON.

J'ai vû des actes, Madame, & des actes pardevant Notaires.

LA MARQUISE.

Et qu'est-ce qu'ils disent?

MARTON.

Ils disent. Madame, qu'il fait bon se frotter à cet homme-là.

LA MARQUISE.

Ne t'a-t-il jamais parlé de Mariane?

bas. MARTON.

Ah ! ah ! *haut.* Quelquefois, Madame.

LA MARQUISE *avec un air de confiance.*

Je le crois.

MARTON.

Sans dessein, pourtant

LA MARQUISE.

Non ?

MARTON.

Non ; mais je crois qu'il y songe.

LA MARQUISE.

J'aurai donné ma parole trop vîte.

MARTON.

Est-ce, Madame, que vous auriez quelque pensée pour ce Comte ?

LA MARQUISE.

Je ne sçai : mais si.... Non, c'est une affaire faite. J'aime Mariane, Mariane aime Dorante, Dorante l'aime ; j'ai donné ma parole à demain, la chose est trop avancée. Que t'en semble ?

MARTON.

Par ma foi, Madame, vous ſçavez combien je ſuis ſincere, ſi j'étois en votre place....

LA MARQUISE.

Eh bien, lequel de ces deux partis me conſeillerois-tu de prendre?

MARTON.

Pour moi, Madame, je me ſens depuis peu un grand penchant pour le Comte.

LA MARQUISE.

Tu as raiſon, il faut que je le préfére: mais ſi ma fille s'opiniâtre abſolument à vouloir Dorante?

MARTON.

Vous prendrez Dorante.

LA MARQUISE.

Il eſt vrai: mais ſi elle étoit plus heureuſe avec le Comte?

MARTON.

Prenez donc le Comte.

LA MARQUISE.

Oüi: mais ſi le Comte ne vouloit pas de Mariane?

MARTON.

Vous la donneriez à Dorante.

LA MARQUISE.

Allons, me voilà déterminée du côté de.... Je ne ſçai pas bien encore; je veux y aller longer, & ne rien faire à la volée.

MARTON.

Je t'en défie. La bonne tête de femme que voilà! je n'aurai pas beaucoup de peine avec elle, le diantre ſera ſi je n'unis les amans. Allons avertir la Branche de ce que j'ai fait, & mettons en campagne Monſieur le Comte.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, LA BRANCHE.

LA MARQUISE.

JE verrai donc tout-à-l'heure Monsieur le Comte ? tout-à l'heure, Monsieur ?

LA BRANCHE.

Oüi, Madame, il m'a commandé de prendre les devans pour vous annoncer sa venuë.

LA MARQUISE.

Que j'en suis aise, Monsieur, que j'en suis aise !

LA BRANCHE.

Il seroit déja ici, Madame, n'etoit qu'à son retour de la Ville il a donné audience.

LA MARQUISE.

Audience, Monsieur ? & sur quoi donne-t-il audience ?

LA BRANCHE.

Sur tout, Madame, sur tout.

LA MARQUISE.

Sur tout ! voilà un beau département.

LA BRANCHE.

C'est le plus beau de tous, mais il a expédié ses gens. Le voilà qui sort de chez lui pour venir ici.

SCENE II.

LE COMTE, LA BRANCHE, LA MARQUISE, UN LAQUAIS.

LE COMTE *rêvant à part-soi.*

Est-ce là tout ? je pense que oüi. Y a-t-il encore là quelqu'un ?

LE LAQUAIS.

Il n'y a, Monsieur, que ce Commis du Banqui....

LE COMTE.

A demain, à demain.

LE LAQUAIS.

Il dit, Monsieur.

LE COMTE.

Allez, allez, je ne vois plus personne d'aujourd'hui. Madame, je suis votre serviteur.

LA MARQUISE.

Ah ! Monsieur, je suis votre servante.

LE COMTE.

Vous, Monsieur, allez où je vous ai dit.

LA BRANCHE.

Où, Monsieur ?

LE COMTE.

Je quitte tout, Madame, pour me rendre chez vous.

LA MARQUISE.

Que je vous suis obligée, Monsieur !

LE COMTE.

Allez, vous dis je, allez rendre ces dépêches. Enfin, Madame.... N'oubliez pas de les donner en main propre.

LA BRANCHE.

Sans doute, Monsieur.

LE COMTE.

Enfin, Madame, vous êtes aujourd'hui.... Elles sont de conséquence.

LA BRANCHE.

Je le sçai, Monsieur.

LE COMTE.

Vous êtes aujourd'hui de nôces?

LA MARQUISE.

Monsieur, je ne suis pas encore....

LE COMTE *rappellant la Branche.*

A propos, Monsieur. Mille pardons, Madame, vous voulez bien que pour être plus libre.... .

LA MARQUISE.

Oh! Monsieur....

LE COMTE.

A-t-on donné ce Brevet à ce petit Marquis?

LA BRANCHE.

Oüi, Monsieur, votre Valet de chambre le lui donna hier là, dans votre appartement.

LE COMTE.

Ces Provisions à cet homme de Robe?

LA BRANCHE.

Votre Secretaire l'expédia à Versailles.

LE COMTE.

A Versailles. Et la Lettre de cachet?

LA BRANCHE.

Votre écu... Je l'ai renduë, Monsieur, ce matin.

LE COMTE.

Ce matin. Voilà qui est bien. Allez à présent, & que d'aujourd'hui on ne me rompe la tête d'aucune affaire. Allez. Non, non, demeurez, demeurez; je songe que j'aurai peut-être ici besoin de vous: demeurez, Monsieur, Madame le veut bien. Vous sçavez, Madame, que c'est un homme de condition?

LA BRANCHE.

Oh! Monsieur.

LE COMTE.

Qui a bien voulu se donner à moi?

LA MARQUISE.

Il a fort bon air.

LA BRANCHE.

Oh! Madame....

LE COMTE.

Vous êtes donc aujourd'hui de nôces, Madame?

LA MARQUISE.

En vérité, Monsieur, je ne sçai pas encore trop bien ce que je dois faire.

LE COMTE.

C'est-à-dire, Madame, que vous n'êtes pas tout-à-fait determinée. Monsieur... Ah! non, non, je croyois parler à mon Secretaire. Pardon, Madame, on feroit distrait à moins. J'avois en tête mes lettres d'Allemagne.

LA BRANCHE.

Cela n'est pas de mon fait.

LE COMTE.

Il est vrai.... Enfin, Madame, vous n'êtes donc pas bien déterminée?

LA MARQUISE.

Vous sçavez, Monsieur, qu'on me veut faire donner ma fille à Dorante?

LE COMTE.

Je pense que oüi, Madame: oüi, oüi, le bruit en est venu jusqu'à moi. C'est un assez joli garçon vraiment, que Dorante.

LA MARQUISE.

Il est fils de Monsieur de Vieusancour.

LE COMTE.

Vieusancour, Vieusancour: oüi, oüi, Madame, je connois cela, je connois cela.

LA MARQUISE.

C'est un riche Gentilhomme.

LE COMTE.

Cela se pourroit, Madame. Et vous n'avez jamais porté vos vûës un peu plus haut, là, qu'un simple Gentilhomme?

LA BRANCHE.

Ah! ah!

LA MARQUISE.

Monsieur, je ne manque pas d'ambition; ma fille a de l'esprit & de la beauté.

LE COMTE.

Elle vous ressemble, Madame.

LA MARQUISE.

On le dit, Monsieur. Elle portera à son époux plus de vingt mille livres de rente en belles Terres, outre deux cens mille livres d'argent comptant, qu'on me garde ici pour sa dot.

LE COMTE.

C'est quelque chose.

LA MARQUISE.

Et je lui ferai encore de plus grands avantages, pourvû que je gagne mon procès

LE COMTE.

Oh! pour cela, Madame, on peut, on peut, je pense, vous en répondre.

LA MARQUISE

Ainsi, Monsieur, je pourrois songer à quelque chose de mieux?

LE COMTE.

Oüi, Madame.

LA MARQUISE.

Cependant, Monsieur, le pere de Dorante est Résident chez un Prince d'Italie.

LE COMTE.

Vieusancour. Ah! il m'en souvient, Résident en Italie. Il y est encore, n'est-ce pas, Madame?

LA MARQUISE.

Oüi, Monsieur.

LE COMTE.

Monsieur, n'ai-je pas fait donner cette Résidence?

LA BRANCHE.

N'étoit-ce pas une Ambassade, Monsieur?

LE COMTE.

Non, non, à cet homme là, diable! non, non, une Résidence.

LA BRANCHE.

Ah! oüi, oüi, Monsieur. C'étoit au moins quelque nom comme cela, qui finissoit en cour.

LE COMTE.

C'est ce qu'il me semble.

LA MARQUISE.

Vous faites, Monsieur, tant de gens heureux, que

vous ne pouvez pas vous souvenir de tous ; mais si je ne puis pas me défendre de donner ma fille à Dorante, dans les occasions, Monsieur, vous ne lui refuserez pas....

LE COMTE.

Oh! que non, Madame ; on verra d'en faire un jour quelque chose, on pourra songer à lui ; mais il faudra prendre un tems où j'aye moins de monde sur les bras.

LA MARQUISE

Quand on est, Monsieur, dans une aussi grosse considération....

LE COMTE.

Eh! oüi, oüi, Madame, grosse considération ; voilà qui est bien, grosse considération : mais, parbleu, cela est accablant. On ne dit pas cela pour vous, Madame ; car j'ai déja assez bien rangé vos affaires. J'ai fait mettre votre Chevalier aux Cadets, j'ai un Régiment tout prêt pour votre aîné, & nous n'en demeurerons pas là.

LA MARQUISE.

Ah, Monsieur!

LA BRANCHE.

Comme elle gobe l'hameçon!

LE COMTE.

Mais ; mais tout le monde se ruë sur moi, Madame. Une charge à l'un, un emploi à l'autre, une pension à celui-ci, un Gouvernement à celui là.

LA MARQUISE *se tournant vers la Branche.*

Qu'il a de crédit! qu'il a de crédit!

LA BRANCHE.

Oh! Madame.... pas trop chez les Banquiers.

LE COMTE.

On ne sçait de quel côté se tourner, Madame : toujours à mes trousses Officiers de Robe & d'Epée, Gens de Lettres, Hommes d'affaires, Poëtes, Musiciens, Peintres, Sculpteurs, Architectes....

LA MARQUISE.

Oh! pour cela, ces petites créatures fatiguent terriblement les grands Seigneurs.

LE COMTE.

Oh, oh, oh, ventrebleu, auſſi à la fin je quitterai tout, & je m'irai confiner dans quelqu'une de mes Terres Que j'envie, Madame, le ſort d'un petit Gentilhomme de dix à douze mil e livres de rente, qui vit tranquillement chez lui! Il eſt cent fois plus heureux que moi.

LA MARQUISE.

Que vous, Monſieur!

LA BRANCHE.

Oh, pour cela, Madame, il n'eſt rien de plus vrai; perſonne ne le ſçait mieux que moi.

UN LAQUAIS *bas au Comte.*

Monſieur, ce Commis du Banquier....

LE COMTE.

Paix. Allez lui dire de m'attendre chez moi.

LE LAQUAIS.

Il ne veut pas, Monſieur

LE COMTE.

Allez donc faire ce qu'on vous dit.

LE LAQUAIS.

Le voici, Monſieur.

SCENE III.

LE COMMIS, LE COMTE, LA MARQUISE, LA BRANCHE.

LE COMTE.

PArdon, Madame. . . Qu'eſt-ce, mon petit ami? qu'eſt-ce? ne pouviez-vous pas m'attendre chez moi? Parlez bas.

LA MARQUISE *à la Branche.*

Vous êtes là, Monſieur, avec un homme qui vous menera loin.

LA BRANCHE.

Oüi, Madame, il me fait bien voir du pays.

LE COMMIS.

Mais, Monſieur, ſi quand on vous attend, vous ne venez jamais ?

LE COMTE.

Parlez donc plus bas.

LA MARQUISE *à la Branche.*

Faites-le ſouvenir, Monſieur, du Régiment pour mon fils le Capitaine.

LA BRANCHE.

Il le fera, Madame, ſi vous voulez, Officier général; cela lui coûtera auſſi peu que de m'avoir fait ſon Ecuyer.

LA MARQUISE.

Je le crois.

LA BRANCHE.

Oüi; mais, comme il vous a dit, il a à préſent d'autres gens ſur les bras.

LE COMMIS.

En un mot, ſi les deux mille piſtoles ne ſont dans deux heures....

LE COMTE.

Mais, mais parlez donc plus bas, vous dit-on. On ne rompt pas ainſi la tête à des gens de qualité pour ces bagatelles.

LA MARQUISE.

Qu'eſt-ce donc, Monſieur le Comte ?

LE COMTE.

C'eſt moins que rien, Madame.

LE COMMIS.

Oh! envoyez-y donc; car pour moi....

LE COMTE.

Bas. Tout-à-l'heure. *bas à la Marquiſe.* C'eſt un maraut, *haut*, de Banquier, *bas*, qui me doit, *haut*, deux mille piſtoles, *bas*, & qui me fait demander, *haut*, deux heures Hé bien, va, dans deux heures, entens-tu, au moins ? dans deux heures.

LE COMMIS *tout-à-fait haut.*

Il viendra lui-même, ou envoyez-y.

LE COMTE.

Oh! va, va, j'y envoyerai.

LE COMMIS.

Il ne manquera pas au moins de....

LE COMTE.

Oh, va, va donc, te dis-je.

SCENE IV.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BRANCHE.

LE COMTE.

Il fera fort bien de n'y manquer pas. J'attens ce gueux-là, Madame, depuis six mois; mais la patience échape à la fin.

LA MARQUISE.

Sans doute, Monsieur.

LE COMTE *bas & vîte à la Branche.*

Il pourroit venir ici, va vîte chez lui.

LA BRANCHE *bas.*

Pour quoi faire, Monsieur?

LE COMTE *bas.*

Ah, le sot! Ces deux mille pistoles, Madame, me font souvenir que j'ai oublié de me trouver ce matin au petit lever.

LA MARQUISE.

Au petit lever!

LE COMTE.

Oüi, Madame. Je vais réparer cela, vous le voulez bien.... *bas.* Va dire à ce Banquier, *à l'oreille*, bs, bs, bs.

LA MARQUISE *à part.*

Au petit lever! que n'ai-je plûtôt connu ce Comte!

LE BRANCHE.

Comment dites-vous, Monsieur?

LE COMTE.

Bas. Encore? *haut.* Vous direz au Duc, *à l'oreille*, au Banquier, au Banquier, bs, bs, bs.

LA MARQUISE *à part.*

Au Duc! Si je pouvois lui donner ma fille!

LA BRANCHE.

Je n'entens pas.

LE COMTE.

Bas. J'enrage *haut.* Si le Duc fait difficulté... *à l'oreille.* Le Banquier, bourreau, le Banquier, bs, bs, bs.

LA MARQUISE.

Quelle difference de lui à Dorante!

LA BRANCHE.

Que diantre me dit il?

LE COMTE.

Bas. Ah, le butor! *haut.* Vous irez trouver le Prince de, *à l'oreille*, bs, bs, bs.

LA MARQUISE.

Le Prince! Il faut que je différe le mariage. Monsieur, je vois que vous avez des ordres à donner, & je vous laisse en liberté.

SCENE V.

LE COMTE, LA BRANCHE.

LA BRANCHE.

J'Irai donc dire au Duc, bs, bs, bs. Si le Duc fait difficulté de, bs, bs, bs, j'irai trouver le Prince de, bs, bs, bs.

LE COMTE.

Insolent, sçais-tu bien que je....

LA BRANCHE.

Eh! doucement, on ne bat point les Ecuyers.

LE COMTE.

Maraut, tu n'as donc rien oüi de ce que je te disois à l'oreille.

LA BRANCHE.

Pardonnez-moi, Monsieur, j'ai oüi par-ci, par-là; Banquier, ce soir, pistoles, mais comme vous entrelardiez cela tout haut de Ducs & de Princes, le diable m'emporte si j'y ai rien compris.

LE COMTE.

Imbécille ! Eh, n'as-tu pas compris que je ne parlois ainſi que pour empêcher la Marquiſe d'entendre ce que je te diſois ? Cependant as-tu pris garde comme elle....

LA BRANCHE.

Oh ! qu'oüi, Monſieur, & l'attention que j'avois pour ce qu'elle diſoit tout bas, eſt cauſe en partie que je ne vous ai pas compris. Il faut avouer que vous êtes un homme incomparable pour coëffer une Provinciale. Je tiens votre affaire en bon train.

LE COMTE.

Nous verrons, ſui-moi.

LA BRANCHE.

Eſt-ce, Monſieur, que vous auriez tout de bon quelque Duc ou quelque Prince à aller voir ?

LE COMTE.

Non ; mais puiſque la Marquiſe eſt rentrée, je ſonge que je ferai beaucoup mieux d'aller moi-même à ce brutal. Au deſſein que j'ai, je crains quelque éclat de ſa part.

LA BRANCHE.

Allons, Monſieur. *à part.* Voilà les Ducs & les Princes que vont voir ſouvent ceux qui lui reſſemblent.

SCENE VI.

MARTON, LA BRANCHE.

LA BRANCHE.

AH ! te voilà.

MARTON.

Où va ton Maître ſi vîte ?

LA BRANCHE *en action d'un homme empreſſé de ſortir.*

Chez... chez un Ambaſſadeur.

MARTON.

Pour quoi faire ?

LA BRANCHE.

Pour . . . . pour un traité de paix qui presse diablement.

MARTON.

Je venois lui dire que le mariage de Dorante est différé, & que la Marquise écrit pour contremander ceux qu'elle avoit invités à ses nôces.

LA BRANCHE.

Tant mieux.

MARTON.

Il faut que ton Maître songe à faire demander Mariane.

LA BRANCHE.

Il le fera. Adieu.

MARTON.

Tu es bien pressé.

LA BRANCHE.

La peste, il ne faut pas faire attendre les Ambassadeurs.

SCENE VII.

MARTON *seule.*

IL est impossible que ma Maîtresse ni Dorante puissent découvrir ce qui se passe; il n'y a que moi seule dans le secret de la mere. Mais voici ma Maîtresse tâchons de l'éviter.

SCENE VIII.

MARIANE, MARTON.

MARIANE.

MArton.

MARTON.

Madame.

MARIANE.

Tu ne me parois pas assez contente de notre bonheur.

MARTON.

Pardonnez-moi, Madame, je le suis beaucoup, & j'en ai bien sujet.

MARIANE.

Cependant, Ninon veut que je te soupçonne:

MARTON.

Moi, Madame?

MARIANE.

Non, Marton, je te crois fidelle, & je t'aime. Tu songes à te marier, j'en suis bien aise, & je suis assez riche pour te faire du bien; tu peux compter sur cela.

MARTON.

Ah! Madame, que ne ferois-je pas pour votre service? commandez-moi ce qu'il vous plaira.

MARIANE.

Je n'aurai bien-tôt plus rien à désirer: tu le sçais, Marton. Va seulement donner ordre à ce que je t'ai dit pour les apprêts de nos nôces, afin que lorsque nos parens seront arrivés, rien ne puisse les retarder.

MARTON.

J'y vais, Madame, *en s'en allant*. O! argent, que tu as de pouvoir!

SCENE IX.

DORANTE, MARIANE.

DORANTE.

JE viens d'apprendre que mon pere revient d'Italie: il doit arriver incessamment. Mais, Mariane, parlez, je vous prie, de ce que je vous ai dit, à Madame votre mere.

MARIANE.

En vérité, Dorante, vous n'y songez pas. Vous voulez que je presse ma mere de faire aujourd'hui un mariage qu'elle a résolu de faire demain; cette impatience sied-elle bien à notre sexe?

DORANTE.

Vous sçavez mes raisons, Mariane; la Marquise est d'humeur à changer du soir au matin: hélas! que deviendrois-je?

MARIANE.

Non, Dorante, de ce côté-là nous n'avons plus rien à craindre; ma mere a rompu ce matin avec la mere de Cléonte. Je sçai qu'elle a mandé nos parens; votre pere sera peut-être arrivé, & je vous répons que demain...

DORANTE.

Demain! Ah! belle Mariane, j'avois crû n'avoir plus rien à souffrir auprès de vous; mais j'éprouve que l'attente d'être heureux, toute charmante qu'elle est, ne laisse pas d'être bien difficile à suporter.

MARIANE.

Il vous est permis, Dorante, de dire bien des choses qu'il ne m'est pas permis de penser.

SCENE X.

NINON, DORANTE, MARIANE.

NINON *en courant, & craignant qu'on ne l'écoute.*

AH, ma ſœur!

MARIANE.

Qu'eſt-ce, Ninon?

NINON.

Ah, Monſieur!

DORANTE.

Qu'avez-vous, ma belle enfant?

NINON.

Mais voyez un peu ma mere.

MARIANE.

Qu'as-tu appris? parle.

NINON *regardant toujours de tems-en-tems derriere elle.*

Ma mere a cauſé ici long-tems avec Monſieur le Comte de Clincan.

DORANTE.

Eh bien?

NINON.

Après elle a dit qu'elle vouloit écrire.

MARIANE.

Dis vîte ce que tu ſçais.

NINON.

Oh! laiſſez-moi bien voir auparavant ſi perſonne ne m'écoute.

DORANTE.

Nous ſommes ſeuls.

NINON.

Elle eſt entrée dans ſon cabinet: je me ſuis doutée de quelque choſe, & je ſuis. . . . Ne me décelez pas au moins.

MARIANE.

Ne crains rien, achéve.

NINON.

Et je ſuis entrée tout doucement après elle, ſans qu'elle m'ait vûë. Elle s'eſt mise à écrire, & je me ſuis gliſ.... Ahi!

DORANTE.

Ce n'eſt rien.

NINON. *Elle marche poſément ſur la pointe des pieds.*

Je me ſuis gliſſée comme cela, comme cela derriere ſa chaiſe, & j'ai lû par-deſſus ſon épaule ce qu'elle écrivoit.

DORANTE.

Qu'écrivoit-elle?

NINON.

Le voici; car je l'ai lû deux fois pour le bien retenir. *Ma chere, ſi vous n'avez réſolu de vous rendre ici demain, que pour vous trouver aux nôces de Mariane & de Dorante, épargnez-vous la peine d'y venir; j'ai fait deſſein de les deffaire, & peut-être....*

DORANTE.

Quoi, peut-être?

NINON.

Oh! je n'en ai pû retenir que juſques-là, & je ſuis vîte ſortie.

DORANTE.

Ah! je ſuis perdu. Les airs importans de cet homme-là lui ont donné dans la vûë, elle ſonge à me manquer de parole.

MARIANE.

Juſte Ciel! ſeroit-il poſſible?

NINON.

Si vous croyez, j'en ſuis bien fâchée auſſi; car j'ai oüi dire que quand vous ſeriez mariée, dame, on ſongeroit à moi.

DORANTE.

Je vais tout employer, pour l'empêcher de ſe dédire.

MARIANE.

Et moi, je vais lui parler moi-même, & consulter Marton.

NINON.

Ne vous fiez pas trop à elle, ne vous l'ai je pas dit ? c'est une rusée qui ne songe qu'à son Monsieur de la Branche.

SCENE XI.

MARTON, NINON.

MARTON *bas, ayant entendu ce dernier mot.*

LA Branche ?

NINON.

Ah ! ah ! d'où viens-tu ? ma sœur te cherche.

MARTON *bas.*

Je ne la cherche pas, moi. *haut.* Que lui disiez-vous ici à elle & à Dorante ?

NINON.

Moi ? rien.

MARTON.

Est-ce que je ne l'ai pas oüi ?

NINON.

Eh ! pourquoi donc me le demandes-tu ? *bas.* Elle m'aura entenduë.

MARTON.

Ecoutez, je ne suis qu'une suivante ; mais s'il vous arrive jamais de parler de moi & de Monsieur de la Branche....

NINON *à part.*

Bon, ce n'est pas cela

MARTON.

Vous verrez ce qui vous arrivera.

NINON *la moque, & s'enfuit.*

Tiens, je te crains comme cela.

MARTON.

Voilà la plus dangereuse petite carogne qu'il y ait à Paris.

SCENE XII.

M. DE VIEUSANCOUR, MARTON.

MARTON.

MAis, que vois-je ? le pere de Dorante ! Monsieur de Vieusancour à Paris !

M. DE VIEUSANCOUR.

Serviteur, Marton. Sçachons un peu ce qui se passe céans.

MARTON.

Eh ! Monsieur, d'où sortez-vous ? Tout le monde vous croit en Italie, &, *entre ses dents*, je voudrois que vous fussiez en Canada.

M. DE VIEUSANCOUR.

Je suis arrivé ce matin à Versailles, & deux heures après je suis venu ici.

MARTON.

Vous soyez, Monsieur, le bien venu. *entre ses dents.* La peste te créve. Que tu arrives mal-à-propos !

M. DE VIEUSANCOUR.

Je n'ai pas encore vû Dorante, est-il ici ?

MARTON.

Non, Monsieur : il a soupiré tout le jour auprès de Mariane, il est sorti un moment pour prendre l'air.

M. DE VIEUSANCOUR.

Le mariage n'est donc pas encore fait ?

MARTON.

Non, Monsieur.

M. DE VIEUSANCOUR.

Tant pis. Qui dîne céans ?

MARTON.

Monsieur votre fils, Madame, ses deux filles, & peut-être Monsieur le Comte de Clincan.

M. DE VIEUSANCOUR.

Fe Clincan! J'ai vû autrefois cet homme-là à la Cour, il n'étoit pas Comte.

MARTON.

Il l'eſt devenu.

M. DE VIEUSANCOUR.

Quel homme eſt-ce?

MARTON.

Diantre, un homme de conſéquence!

M. DE VIEUSANCOUR *à part.*

Juſtement, c'eſt ce fat qui faiſoit l'important. Eſt-il marié?

MARTON.

Non, Monſieur.

M. DE VIEUSANCOUR.

Tant pis.

MARTON.

Pourquoi, tant pis?

M. DE VIEUSANCOUR.

Tant pis, te dis-je. Je connois la Marquiſe, elle eſt femme à ſe coëffer du premier venu, & je ſçai que mon fils en feroit au déſeſpoir.

MARTON.

La peſte, qu'il a bon nez!

M. DE VIEUSANCOUR.

Où eſt-elle?

MARTON.

Là, Monſieur, dans ſon cabinet.

M. DE VIEUSANCOUR.

Je vais la ſaluer. Il faut, Marton, que pour l'amour de mon fils, tu m'aides à finir promptement ce mariage.

MARTON.

Oüi, Monſieur.

SCENE XIII.

MARTON *seule.*

TU n'as qu'à t'y attendre. Au diantre soit le Résident de malheur. Il avoit bien affaire de quitter les affaires du Roi pour venir faire obstacle aux miennes. Que pourrai-je imaginer pour opposer à la venuë de cet homme-là ? Tâchons de broüiller ensemble les amans Je suis leur confidente, c'est un coup digne de moi, & j'aurai après bon marché des autres.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, LA BRANCHE.

LE COMTE.

JE viens ici pour y disposer la Marquise.

LA BRANCHE.

Quoi, Monsieur vous voulez faire demander Mariane par Monsieur de Cornichon ?

LE COMTE.

Je n'ai que lui pour cela.

LA BRANCHE.

Quel négociateur !

LE COMTE.

Quand il en sera tems, il viendra ici avec un habit plus propre que celui qu'il avoit tantôt, il n'en faut pas davantage.

LA BRANCHE.

C'est quelque chose que l'habit, & je vois bien des gens qui n'ont pas d'autre mérite. Vous lui avez bien recommandé de ne vous appeller céans que Monsieur le Comte, & non pas son neveu ?

LE COMTE.

Oüi.

LA BRANCHE.

Outre que cela est plus de qualité, vous sçavez combien il vous est important de laisser croire pour tout aujourd'hui à Marton que Monsieur de Cornichon est mon oncle. Elle me croit par-là un grand parti, & vous sert de tout son cœur.

LE COMTE.

Je le ſçai.

LE BRANCHE.

Oh ! çà, Monſieur, votre affaire ne peut manquer de réuſſir ; la mere eſt gagnée, votre oncle fera la demande, Dorante n'a ici perſonne qui parle pour lui, ſon pere eſt en Italie.

LE COMTE.

Oüi. Commençons par voir la Marquiſe.

SCENE II.

M. DE VIEUSANCOUR, LE COMTE, LA BRANCHE.

M. DE VIEUSANCOUR *à part.*

QUe veut-elle dire ?

LA BRANCHE.

Voilà un homme qui ſort de ſon cabinet, le connoiſſez-vous ?

LE COMTE.

Non, il paroît fâché.

M. DE VIEUSANCOUR.

Pourquoi vouloir différer un mariage.... Monſieur, je ſuis votre ſerviteur

LE COMTE.

Serviteur, Monſieur. Vous venez apparemment de voir Madame la Marquiſe ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Monſieur, je....

LE COMTE *ſe tourne tout d'un coup du côté de la Branche, & lui dit :*

Sçachez ſi....

M. DE VIEUSANCOUR.

Oh, oh.

LE COMTE.

Attendez. A-t-elle compagnie, Monſieur ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Monsieur, il n'y a....

LE COMTE.

Que fait-on chez elle?

M. DE VIEUSANCOUR.

Je crois, Monsieur, qu'elle....

LE COMTE.

Vous ne faites que d'en sortir?

M. DE VIEUSANCOUR.

Monsieur, dans le tems que....

LE COMTE.

Croyez-vous qu'on puisse entrer?

M. DE VIEUSANCOUR.

Je pense, Monsieur, que....

LE COMTE *se tourne encore comme il a fait.*

Sçachez, vous, cependant, si elle est visible, & si....

M. DE VIEUSANCOUR.

Oüais, il me fait vingt questions, & n'attend pas que j'y reponde. Quel homme est-ce ci?

LE COMTE.

Entendez-vous, Monsieur de la Branche?

LA BRANCHE.

Oüi, Monsieur

LE COMTE *à l'oreille.*

Dites seulement que....

M. DE VIEUSANCOUR.

Justement. Au nom de son valet je connois que c'est l'homme dont Marton m'a parlé, & que j'ai vû autrefois à la Cour. Il ne m'a pas reconnu. Voici pourquoi elle veut différer le mariage: je connois sa vanité, & l'imprudence de cet homme-là; tâchons de le faire parler.

LE COMTE.

Comprenez-vous?

LA BRANCHE.

A miracle, Monsieur: je lui dirai ce qu'il faut.

SCENE III.

M. DE VIEUSANCOUR, LE COMTE.

LE COMTE.

AH! Monsieur, vous êtes donc encore ici?

M. DE VIEUSANCOUR.

J'ai oublié, Monsieur, de dire un mot à Madame la Marquise.

LE COMTE.

Pour des affaires, sans doute?

M. DE VIEUSANCOUR.

Oui, Monsieur, c'est sur le mariage de sa fille, dont j'ai oüi parler.

LE COMTE.

Oüi parler! fort bien. Vous êtes de ses amis, à ce que je puis juger?

M. DE VIEUSANCOUR.

Oüi, Monsieur.

LE COMTE.

Son parent, peut-être?

M. DE VIEUSANCOUR.

Non, Monsieur; mais je prens beaucoup d'intérêt à ce qui la regarde.

LE COMTE.

Beaucoup d'intérêt! j'en suis fort aise vraiment.

M. DE VIEUSANCOUR.

Elle me fait même, Monsieur, quelquefois l'honneur de me consulter sur ses affaires.

LE COMTE.

De vous consulter! oh, j'en suis ravi. Vous êtes un homme de poids, à ce que je vois: ai-je l'honneur d'être connu de vous?

M. DE VIEUSANCOUR.

Il faudroit, Monsieur, n'être pas de ce pays-ci, pour ne pas connoître Monsieur le Comte de Clin-

ean, & ignorer son grand crédit à la Cour.

LE COMTE *De la main sur l'épaule.*

Oh! Monsieur, je voudrois bien vous y rendre service. Mon Ecuyer tarde bien à venir, ne le trouvez-vous pas?

M. DE VIEUSANCOUR.

C'est, Monsieur, que Madame la Marquise est fort occupée du mariage de sa fille.

LE COMTE.

Cela se peut. Et vous sçavez, sans doute, avec qui on la marie?

M. DE VIEUSANCOUR.

On dit, Monsieur, que c'est avec un nommé....

LE COMTE.

Dorante, n'est-ce pas?

M. DE VIEUSANCOUR.

Justement, Monsieur.

LE COMTE.

Vous le connoissez. ce Dorante?

M. DE VIEUSANCOUR.

Un peu, Monsieur.

LE COMTE.

Un peu! Voilà qui me plaît. Comment trouvez-vous ce mariage?

Mr. DE VIEUSANCOUR.

Monsieur....

LE COMTE.

Là, là, franchement, franchement.

M. DE VIEUSANCOUR.

Peut-être ne devrois-je pas....

LE COMTE.

Non, non, j'aime qu'on dise la vérité.

M. DE VIEUSANCOUR.

Il me semble, Monsieur, que Madame la Marquise...

LE COMTE

J'entens, j'entens, ne fait pas là une grande alliance; eh?

M. DE VIEUSANCOUR.

J'ai oüi dire, Monsieur, que....

LE COMTE.

Que ce Dorante eſt le fils d'un certain Monſieur de Vieuſancour.

M. DE VIEUSANCOUR.

Monſieur....

LE COMTE.

Et que ce Vieuſancour eſt un petit Gentilhomme des plus minces, n'eſt-ce pas?

M. DE VIEUSANCOUR.

Monſieur....

LE COMTE.

Je ſuis, parbleu, ravi d'avoir appris cela de vous; des plus minces.

M. DE VIEUSANCOUR.

Monſieur, tout le monde ne peut pas être auſſi grand Seigneur que Monſieur le Comte de Clincan.

LE COMTE.

Oh! pour cela, non. Mais, tenez, ſi je ne me trompe, ce petit Vieuſancour eſt un homme que j'ai autrefois donné au Roi.

M. DE VIEUSANCOUR.

Vous, Monſieur?

LE COMTE.

Oüi. Cependant, autant qu'il m'en peut ſouvenir, c'eſt fort peu de choſe que ce Vieuſancour.

M. DE VIEUSANCOUR.

Voyez.

LE COMTE.

Je penſe même lui avoir fait donner une Réſidence en Italie, où il eſt encore.

M. DE VIEUSANCOUR.

Il vous a, Monſieur, de grandes obligations.

LE COMTE.

Oüi; mais nous ne ſommes pas trop contens de lui, nous pourrions bien le faire rappeller.

Mr. DE VIEUSANCOUR.

A ce compte-là, Monſieur, vous ne conſeilleriez donc pas à Madame la Marquiſe de faire ce mariage?

LE COMTE.

Moi? oh, je n'entre point dans ces petites affaires-là;

mais si, comme vous dites, elle écoute vos conseils, vous ne feriez peut-être pas mal de lui en toucher quelque chose en passant, en passant, en passant.

SCENE IV.

LA MARQUISE, LA BRANCHE, M. DE VIEUSANCOUR, LE COMTE.

M. DE VIEUSANCOUR *à part.*

Parbleu, voilà un hardi personnage! ah, voici pourquoi elle veut différer.

LA MARQUISE.

Monsieur le Comte, je suis au désespoir de vous avoir fait attendre. Vous vous êtes beaucoup ennuyé?

LE COMTE.

Oh! point, Madame, j'étois en fort bonne compagnie.

LA MARQUISE.

Ah, avec Monsieur?

M. DE VIEUSANCOUR.

Oüi, Madame.

LE COMTE.

Je vous donne Monsieur, Madame, pour un homme de fort bon sens, & tout-à fait dans vos intérêts.

LA MARQUISE.

J'en suis persuadée, Monsieur.

LE COMTE.

Nous en étions, Madame, sur le mariage du jour.

LA MARQUISE.

Avec Monsieur?

M. DE VIEUSANCOUR.

Oüi, Madame.

LE COMTE.

Il vous en parlera, Madame, il vous en parlera en homme bien instruit.

LA MARQUISE.

Qui, Monsieur ?

LE COMTE.

Il n'est point d'homme en France, Madame, qui connoisse mieux votre Dorante & votre Vieusancour, que Monsieur, que voilà.

LA MARQUISE.

Vraiment, Monsieur, je le crois, puisque c'est Monsieur de Vieusancour lui-même.

LE COMTE.

Vieusancour ?

LA BRANCHE.

Oh! oh!

LA MARQUISE.

Qu'est-ce ci, Monsieur ?

M. DE VIEUSANCOUR.

On vous le dira, Madame. Monsieur me donnoit ici certains avis, & je n'ai pas encore eu le tems de le remercier de la Résidence qu'il m'a fait donner en Italie.

LA MARQUISE.

Quoi, ce n'est pas Monsieur ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Monsieur, Madame ! il ne me connoît seulement pas.

LE COMTE.

Eh! doucement, Monsieur, doucement : seulement pas; voilà une belle supercherie que vous me faites. On ne vous connoît pas, c'est un grand malheur, on ne vous connoît pas, cela se pourroit sans miracle. Vous me le diriez tantôt vous-même, Madame ; il nous passe tant de gens devant les yeux....

LA MARQUISE.

Il est vrai.

M. DE VIEUSANCOUR.

Quoi ? Monsieur....

LE COMTE.

Hé bien, quoi, quoi ? est-ce qu'il n'y a pas d'autres Vieusancours ? prétendez-vous être au monde le seul de ce nom ?

M. DE VIEUSANCOUR.

Non, Monsieur; mais....

LE COMTE.

Hé bien, mais, mais. On parle des autres, on parle des autres. Tenez, Monsieur, puisque Monsieur le dit, je veux bien le croire, mais parbleu je jurerois quasi encore de lui avoir fait donner cette Residence.

LA BRANCHE.

Si vous voulez que j'en jure ...

M. DE VIEUSANCOUR.

Vous oseriez encore....

LE COMTE.

Tout beau, Monsieur, tout beau, j'oserois, j'oserois. A qui croyez-vous parler? brisons là, s'il vous plaît, brisons là, j'oserois.

M. DE VIEUSANCOUR

Eh bien, eût, Monsieur, brisons là donc, je vous prie, pour le respect que nous devons à Madame.

LE COMTE.

Que m'importe, après tout, Madame, que ce soit moi, ou quelqu'autre Seigneur de la Cour? Je vois, Monsieur, que vous croyez que je suis cause qu'on vous a rappellé.

M. DE VIEUSANCOUR.

Vous, Monsieur?

LE COMTE.

Je vous jure, Madame, que je ne m'en suis pas mêlé.

M. DE VIEUSANCOUR.

Oh, je n'en doute pas.

LA BRANCHE.

Ni moi non plus, foi d'Ecuyer.

LE COMTE.

Je souhaiterois, pallanbleu, que vous fussiez encore en Italie; & si j'en étois crû, on vous y reverroit tout-à-l'heure.

SCENE V.

MARTON, LA MARQUISE, M. DE VIEUSANCOUR, LA BRANCHE.

MARTON *au Comte.*

MOnſieur, un gros homme à manteau noir, rouge de viſage, aux manieres bruſques, ſort de votre appartement. Il vouloit entrer ici pour vous parler, je lui ai dit de vous attendre à la porte.

LE COMTE.

Je vois ce que c'eſt.

LA BRANCHE.

C'eſt, ſans doute, Monſieur, le Secretaire de cet Ambaſſadeur que nous venons de voir.

LE COMTE.

C'eſt cela même. Voyons ce qu'il veut : Madame, je ſuis votre très-humble ſerviteur ; bon jour, Monſieur le Reſident.

SCENE VI.

M. DE VIEUSANCOUR, LA MARQUISE, MARTON.

M. DE VIEUSANCOUR.

MAdame, Madame, ſi vous vous amuſiez à cet homme-là, vous pourriez y être trompée.

LA MARQUISE.

Oh ! Monſieur, je ſçai de bonne part qu'il a beaucoup de crédit à la Cour ; il a fait mettre mon Chevalier aux Cadets.

M. DE VIEUSANCOUR.

De plus fins que vous, Madame, y ſont pris tous les jours Les gens de ce caractere en ſont bien accroire à qui les veut écouter.

MARTON.

La peſte ſoit le Réſident.

M. DE VIEUSANCOUR.

Non, Madame, après les engagemens que vous avez pris avec nous, & tout ce que mon fils m'a écrit, je ne puis pas me perſuader que vous penſiez à nous manquer de parole.

LA MARQUISE.

Oh! non aſſurément, Monſieur, & ma parole vaut un contrat, tout le monde vous le dira.

MARTON *à part.*

Nous voilà à recommencer.

M. DE VIEUSANCOUR.

Adieu donc, Madame, je ſuis dans quelque impatience de voir mon fils.

SCENE VII.

LA MARQUISE, MARTON.

MARTON.

IL y a long-tems, Madame, que cet homme-là n'a été à la Cour : il connoît fort mal Monſieur le Comte.

LA MARQUISE.

Oh! je le vois bien.

MARTON.

Vous ne lui avez, ſans doute, parlé ainſi que pour l'amuſer ?

LA MARQUISE.

Ah! Marton, je ſouhaiterois de tout mon cœur pouvoir donner Mariane à Monſieur le Comte ; mais voilà Monſieur de Vieuſancour arrivé ; ma fille, à qui j'en ai déja parlé, en a été extrêmement allarmée ; je tremble qu'elle ne tombe malade.

MARTON.

Bon, malade; elle se portera bien mieux d'épouser un Comte.

LA MARQUISE.

Non, Marton, je vais remettre le calme dans son esprit, en lui accordant ce qu'elle desire.

MARTON.

La peste soit de la folle. Oh! je vois bien que si je ne brouille les amans, je n'avancerai rien.

SCENE VIII.

DORANTE, MARIANE, MARTON.

MARTON.

Les voici. Ils me paroissent avoir quelque chose à démêler ensemble; voyons un peu de quoi il s'agit.

DORANTE.

Vous m'en faites donc un mystere?

MARIANE *tenant un billet à la main, que Dorante veut voir.*

Je ne puis pas vous le laisser lire.

DORANTE.

Tout de bon?

MARIANE.

Tout de bon.

DORANTE.

Je vous en prie.

MARIANE.

Non.

DORANTE.

Je vous en conjure.

MARIANE.

Non, vous dis-je.

DORANTE.

Si vous m'aimiez, Mariane, vous ne me refuseriez pas cette grace.

MARIANE.

MARIANE.

Si vous m'aimiez, Dorante, vous ne me preſſeriez pas davantage.

DORANTE.

A ce que je vois, Madame, vous avez des ſecrets pour moi?

MARIANE.

Je n'ai point de ſecrets, Monſieur; mais j'ai mes raiſons.

DORANTE.

Vos raiſons, eh... j'entens

MARIANE.

Entendez... ce qu'il vous plaira.

DORANTE.

Je vois... ce que j'en dois croire.

MARIANE.

Croyez ce que vous voudrez.

DORANTE.

Mariane.

MARIANE.

Dorante.

DORANTE.

Si près d'être votre époux, vous pourriez me traiter autrement.

MARIANE.

Si près d'être votre epouſe, vous pourriez avoir plus de complaiſance.

DORANTE.

Il n'y a donc rien à faire?

MARIANE.

N'eſt-ce pas aſſez dit?

DORANTE.

Eh bien!

MARIANE.

Quoi?

DORANTE.

Adieu.

MARIANE.

Adieu.

SCENE IX.

MARIANE, MARTON.

MARTON.

OH! oh! Madame, voilà un adieu bien brusque.

MARIANE.

Il reviendra bien-tôt.

MARTON.

Qu'y a-t-il donc? vous ne me dites rien.

MARIANE.

Que veux-tu que je te dise? Il est entré dans le tems que j'écrivois ce billet : il a demandé à le voir, je n'ai pas voulu; il en a pris de l'ombrage, je m'en suis offensée; nous avons eu quelque picoterie, il sort comme tu vois.

MARTON.

Il a tort.

MARIANE.

Pourquoi vouloir lire ce que j'écris?

MARTON.

C'est être bien curieux.

MARIANE.

Et encore malgré moi.

MARTON.

Voyez; c'est tout ce qu'il pourra faire quand il sera votre époux, encore faudra-t-il voir.

MARIANE.

Cependant, Marton, tu le sçais, c'est le billet que ma mere m'a commandé d'écrire à Cleonte, pour le prier de ne me venir plus voir. Tiens, va le rendre promptement.

MARTON.

Il n'y a point d'adresse.

MARIANE.

Je n'ai pas eu le tems de la mettre. Tu sçais à qui le donner, va.

SCENE X.

MARTON *seule.*

OUi! un billet de sa propre main sans adresse, pour un homme avec qui on la devoit marier, auquel elle donne congé. . . . Je suis curieuse à mon tour, moi, voyons.

Elle lit.

On avoit parlé, Monsieur, de nous marier ensemble : ma mere a changé de dessein, j'en suis fâchée ; elle m'a commandé de vous écrire, pour vous prier de ne me venir plus voir.

MARIANE.

Oh! si j'osois, le beau coup à faire en faveur du Comte! mais la peste, si on venoit à le sçavoir..... Allons, point de tentation.

SCENE XI.

MARIANE, MARTON.

MARIANE.

AH! Marton, je suis bien aise que tu ne sois pas encore sortie. Je viens de faire réflexion, que je pouvois peut-être avoir tort dans ce qui s'est passé ici avec Dorante, je ne veux rien avoir à me reprocher.

MARTON.

Auriez-vous cette foiblesse?

MARIANE.

Ce n'est pas une foiblesse de revenir quand on peut avoir tort. Je veux que tu passes chez lui, comme de ton pur mouvement, & que tu lui faſſes voir ce billet avant que de l'aller rendre à Cléonte. Si après cela, Dorante. . . . Le voilà qui revient, je me retire; je ne

veux pas être prétente à l'avantage qu'il remporte sur moi.

MARTON.

Le lui donnerai-je ici?

MARIANE.

Oüi, donne-le lui.

SCENE XII.

DORANTE, MARTON.

DORANTE.

Elle me fuit!

MARTON *affectant une mine triste, comme quand on porte une méchante nouvelle.*

C'eſt, Monſieur, que vous l'avez quittée tout-à-l'heure aſſez brusquement.

DORANTE.

Hélas! tu le vois; je n'ai pû ſeulement ſortir du logis pour aller voir mon pere qui eſt arrivé, à ce qu'on m'a dit. Je n'ai pû tenir un ſeul moment ſans la venir revoir. Que te diſoit-elle de me donner?

MARTON *du plus triſte.*

Ah! vous l'avez oüi: Ce billet, Monſieur.

DORANTE *le prenant.*

Elle m'écrit? donne.

MARTON.

Monſieur, elle m'a chargé de vous dire que....

DORANTE.

Elle reconnoît, ſans doute, le tort qu'elle a.

MARTON.

Monſieur, je vous dis que....

DORANTE.

Attens, attens, voyons comme elle s'en juſtifie.

MARTON *à part.*

Oh, puiſqu'il ne veut pas m'écouter, ce ne ſera pas ma faute s'il prend le billet pour lui.

DORANTE *après avoir lu.*

Ah ! Ciel.

MARTON.

Monsieur.

DORANTE.

Ah ! juste Ciel.

MARTON.

Mais, Monsieur, si....

DORANTE.

Quelle perfidie, juste Ciel ! quelle perfidie ! Ai-je bien lû ? recommençons. *On avoit parlé de nous marier ensemble.* Helas ! je m'en étois flatté. *Ma mere a changé de dessein.* Je ne m'en suis que trop apperçu si j'en suis fâchée. Avec quelle froideur elle le dit ! elle ne m'a jamais aimé. *Elle m'a commandé de vous écrire, pour vous prier de ne me voir plus.* MARIANE. Non, perfide, je n'y mettrai jamais le pied.

MARTON.

Mais, Monsieur, si vous ne voulez point écouter ce....

DORANTE.

Que veux-tu que j'ecoute, quand elle m'assassine de sa propre main ?

MARTON.

Ce billet, Monsieur....

DORANTE.

Eh ! n'ai-je pas oüi qu'elle t'a dit de me le donner ?

MARTON.

Il est vrai, Monsieur : mais sa mere....

DORANTE.

Sa mere ! Ah ! voilà pourquoi Mariane n'a pas voulu la preferer sur notre mariage ; voilà pourquoi elle n'a pas osé mettre elle-même ce billet entre mes mains ; & voilà pourquoi, encore tout-à-l'heure elle a fui, dans le moment qu'elle t'a dit de me le donner. Ah ! Mariane, Mariane, je ne méritois pas d'être traité de la sorte.

MARTON.

Ne l'emportez donc pas, s'il vous plaît, afin que je le rende.

DORANTE.

Ah! tiens; je ne veux rien avoir qui me puisse faire souvenir d'une infidelle.

MARTON *seule.*

Il s'est enferré de lui-même; je n'ai rien à me reprocher. Il n'a pas voulu m'entendre, tant pis pour lui. Laissons couler l'eau, & servons-nous adroitement de ce que le hazard a commencé de faire pour nous.

SCENE XIII.

MARIANE, MARTON.

MARIANE.

QU'ai-je entendu? qu'avoit Dorante? il me semble qu'il faisoit ici beaucoup de bruit.

MARTON.

Je ne sçai, Madame, ce qu'il a mangé.

MARIANE.

Lui as-tu fait voir ce billet?

MARTON.

Il l'a tenu quelque tems entre ses mains. Il étoit si en colére, que je ne crois pas seulement qu'il l'ait regardé.

MARIANE.

Mais ne lui as-tu pas dit....

MARTON.

Bon, dit, est-ce qu'il veut rien écouter?

MARIANE.

Ah! Marton, il me soupçonne peut-être de lui avoir supposé un autre billet à la place de celui qu'il m'a vû écrire.

MARTON.

Par ma foi, Madame, j'étois en peine d'où venoit sa colere; mais je crois que vous l'avez deviné.

MARIANE.

Seroit-ce un prétexte pour se dégager? Voici ma mere, ne lui dis rien de nos différends.

SCENE XIV.

LA MARQUISE, MARIANE, MARTON.

LA MARQUISE.

QU'avez-vous, Mariane? vous êtes triſte.

MARIANE.

Pardonnez-moi, Madame.

LA MARQUISE.

Non, vous n'êtes pas tranquille, ma fille. Dorante ſort tout en colére, & j'ai même vû de la fenêtre qu'il parle à ſon pere avec beaucoup d'émotion.

MARIANE.

Avec beaucoup d'émotion? Eh! que puis-je ſçavoir, Madame....

LA MARQUISE.

Croyez-moi, Mariane, vous ſeriez plus heureuſe avec le Comte.

MARIANE.

Oh! Madame, je vous dirai, quand il vous plaira, tout ce que j'ai à démêler avec Dorante : ce ſont de pures bagatelles. Il ſeroit au déſeſpoir ſi vous lui manquiez de parole; & ſi vous aviez la penſée de me donner à un autre, je ne ſçai, Madame, ſi j'aurois la force, ou ſi je ſerois en état de vous obéir, ſans qu'il m'en coûtât le repos de ma vie.

SCENE XV.

M. DE VIEUSANCOUR, LA MARQUISE, MARIANE, MARTON.

M. DE VIEUSANCOUR.

JE viens vous dire, Madame, que nous vous dégageons de votre parole.

MARIANE.

Ah, Ciel!

M. DE VIEUSANCOUR.

Et que vous pouvez donner Mademoiselle à qui bon vous semblera.

LA MARQUISE.

Monsieur, vous me faites un vrai plaisir.

MARIANE.

Ah! Marton.

MARTON.

Madame.

M. DE VIEUSANCOUR.

Je suis votre serviteur.

SCENE XVI.

LA MARQUISE, MARIANE, MARTON.

MARIANE *revenant en pleurant.*

POur si peu de chose, Infidèle! il ne cherchoit qu'un prétexte.

MARTON.

Courage, Madame, le plus difficile est fait.

LA MARQUISE.

Suivons ma fille, elle me fait pitié en l'état où je la vois.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

M. DE CORNICHON, LA BRANCHE.

M. DE CORNICHON.

C'Eſt un peu precipiter les choſes, que d'aller ſi vîte faire la demande de Mariane pour mon neveu.

LA BRANCHE.

Marton, nous fait dire, Monſieur, que la choſe preſſe. La Marquiſe eſt une de ces femmes qu'il faut prendre entre bond & volée.

M. DE CORNICHON.

Tu crois donc qu'habillé de la ſorte je puis aller faire cette viſite?

LA BRANCHE.

Oh! Monſieur, paré comme vous êtes, vous pouvez paſſer par-tout. J'y perds un oncle: mais à la bonne heure.

M. DE CORNICHON.

Quand je veux me mettre un peu proprement, vois-tu, je le ſçai faire encore comme un autre.

LA BRANCHE.

Oüi, Monſieur, vous voilà à miracle: il n'y a que ce plumet qui ſe reſſent encore un peu, ce me ſemble, des fatigues de l'arriere-ban.

M. DE CORNICHON.

Il n'eſt que trop bon.

LA BRANCHE *l'arrêtant.*

Attendez, Monſieur. Pour parler à la Marquiſe, il faut commencer par Marton: elle m'a fait ſigne qu'elle alloit venir.

M. DE CORNICHON.

Attendons-la donc.

LA BRANCHE.

Oh! çà, Monsieur, souvenez-vous bien au moins de ce que vous avez promis à mon Maître.

M. DE CORNICHON.

Et quoi?

LA BRANCHE.

De ne l'appeller céans que Monsieur le Comte, & non pas votre neveu. Nous avons affaire à une femme glorieuse, qui sur cela romproit tout net un mariage.

M. DE CORNICHON.

A la bonne heure. Quoiqu'il y ait en cela quelque chose à dire, je veux bien encore avoir cette complaisance pour mon neveu.

LA BRANCHE.

Dites, je vous prie, pour Monsieur le Comte, afin de vous exercer.

M. DE CORNICHON.

Pour Monsieur le Comte, soit.

LA BRANCHE.

Voilà qui est bien, quand vous parlerez ainsi, Monsieur, à la Marquise, du grand crédit de Monsieur le Comte, ayez la bonté de lui bien dire....

M. DE CORNICHON.

Oh! pour cela, ne t'attens pas que je l'entretienne des chimeres de mon neveu.

LA BRANCHE.

De Monsieur le Comte, de grace.

M. DE CORNICHON.

Je le dirai quand il le faudra. Vois-tu, je change d'habit par complaisance, mais non pas de cœur, & je ne sçai dire que la vérité. Je ne parlerai pourtant que bien à propos pour les intérêts de mon neveu.

LA BRANCHE.

Vous voulez dire de Monsieur le Comte.

M. DE CORNICHON.

Eh bien, eh bien, soit; mais en un mot, je ne veux tromper personne.

LA BRANCHE.

Eh ! Monsieur, en fait de mariage, trompe qui peut; on ne dit jamais de part ni d'autre la pure vérité, c'est aujourd'hui la grande mode, informez-vous-en.

M. DE CORNICHON.

Je me mocque de la mode, quand l'honneur y est intéressé, & je ne puis souffrir en cela ce que fait mon neveu.

LA BRANCHE.

Mais, mais, Monsieur, vous ne voulez donc pas dire Monsieur le Comte ?

M. DE CORNICHON.

Qu'importe à présent ? Je te dis que mon neveu....

LA BRANCHE.

Oh ! il ne dira jamais Monsieur le Comte. Mais, st, voici Marton. Là, Monsieur, mettez-vous un peu sur votre bonne mine. Je vais dire à Monsieur le Comte de se rendre ici promptement. Souvenez-vous de Monsieur le Comte.

SCENE II.

MARTON, M. DE CORNICHON.

MARTON.

Tandis que M. de Cornichon se peigne, & s'ajuste en vieillard dans un coin.

Ils tardent bien à venir faire demander ma Maîtresse, je leur ai pourtant fait dire que la chose presse. Mais voici l'oncle de Monsieur de la Branche; que vient-il faire ici ?

M. DE CORNICHON.

Voilà donc la fille qui est dans les intérêts de mon neveu ?

MARTON *à part.*

Voudroit-on se servir de lui pour cela ? à la bonne heure.

M. DE CORNICHON.

Serviteur, Marton.

MARTON.

Monsieur, je suis votre servante.

M. DE CORNICHON.

Mon neveu m'a dit que tu es de ses amies.

MARTON.

Monsieur, il vous a bien dit la vérité.

M. DE CORNICHON.

Et que je devois te parler du dessein qu'il a.

MARTON.

Votre neveu, Monsieur, & quel dessein a-t-il, s'il vous plaît ?

M. DE CORNICHON.

Et va, va, je sçai tout.

MARTON.

Je le crois, Monsieur.

M. DE CORNICHON.

Je parle du dessein qu'il a de se marier.

MARTON.

Oh, Monsieur, c'est beaucoup d'honneur. *à part.* Celui-ci me vient demander, moi !

M. DE CORNICHON.

Il m'a dit aussi qu'il faut se dépêcher, & que la chose presse.

MARTON.

Je vous demande pardon, Monsieur, nous n'avons aucune raison qui nous oblige à tant précipiter,

M. DE CORNICHON.

Et là, là, ne fais point la fine avec moi.

MARTON.

Il n'y a point ici de là, là, Monsieur, je suis fille d'honneur.

M. DE CORNICHON.

Je le sçai bien, mais quand c'est pour un mariage, on peut. . . .

MARTON.

On peut ? Oh ! il n'y a point de mariage qui tienne ; je suis votre servante.

M. DE CORNICHON.

Parle-moi autrement, je te prie, je t'assure que tu trouveras ton compte avec mon neveu.

MARTON.

Oh! Monsieur, je l'espére bien ainsi.

M. DE CORNICHON.

Oh, çà, j'en vais donc parler à la Marquise.

MARTON.

Pour quoi faire?

M. DE CORNICHON.

Pour lui demander son consentement.

MARTON.

Gardez-vous-en bien.

M. DE CORNICHON.

Que je m'en garde bien?

MARTON.

Sans doute, Monsieur, la Marquise se défieroit de moi après cela.

M DE CORNICHON.

Mais nous ne pouvons rien faire sans son consentement.

MARTON.

Je vous demande pardon, Monsieur, vous n'avez besoin que du mien.

M. DE CORNICHON.

Que du tien?

MARTON.

Assurément, je ne relève de personne.

M. DE CORNICHON.

Que veux tu dire?

MARTON.

Je veux dire, Monsieur, que je n'ai ni pere, ni mere.

M. DE CORNICHON.

Je ne te comprens point.

MARTON.

Oh, puisqu'il vous faut tout dire, sçachez, Monsieur, que j'ai trente ans passés, & qu'une fille à cet âge-là....

M. DE CORNICHON.

Oh! bien, parce que tu as trente ans, je n'irai pas demander à la Marquise....

MARTON.

Vous n'irez pas, Monsieur, s'il vous plaît.

M. DE CORNICHON.

Tu te mocques de moi, je veux lui aller parler, je l'ai promis à mon neveu.

MARTON.

Votre neveu est un fou. Vous n'entrerez pas assurément, vous gâteriez l'affaire de M. le Comte.

M. DE CORNICHON.

Oüais, que veut dire ceci?

SCENE III.

LE COMTE, LA BRANCHE, M. DE CORNICHON, MARTON.

LE COMTE.

Comme je suis persuadé, Monsieur, qu'on vous aura parfaitement bien reçu ...

M. DE CORNICHON.

On ne peut pas mieux.

LE COMTE.

J'ai crû que je pouvois venir, sans attendre aucune réponse.

M. DE CORNICHON.

Vous avez fort bien fait.

LE COMTE.

Eh bien, notre affaire?

M. DE CORNICHON.

Il faut en demander des nouvelles à cette fille.

LE COMTE.

Comment?

M. DE CORNICHON.

Elle est fort dans vos intérêts, vraiment.

MARTON.

Oüi, ſans doute, Monſieur, j'y ſuis.

M. DE CORNICHON.

Oüi; mais elle n'a pas voulu que je ſois entré ſeulement pour parler à la Marquiſe.

LA BRANCHE *à part.*

Ah! il n'aura ſçû dire Monſieur le Comte.

LE COMTE.

Mais qu'eſt-ce donc que tout ceci, Marton, qu'eſt-ce ci? ſe jouë-t-on de moi? eſt-ce ainſi que tu me ſers?

MARTON.

Monſieur, je vous ſervirois fort mal, ſi en l'état où ſont vos affaires, je ſouffrois que Monſieur de Cornichon m'allât demander, moi, à la Marquiſe pour Monſieur ſon neveu.

LA BRANCHE *à part.*

L'y voilà.

LE COMTE.

T'allât demander, toi?

M. DE CORNICHON *à part.*

Ah! je vois...

LA BRANCHE *à part.*

Il n'y a rien de gâté. Attendez, Monſieur; écoute; Marton. Il y a ici du mal entendu: Monſieur n'eſt venu ici au moins que pour demander Mariane pour Monſieur le Comte. Vous gâteriez tout.

MARTON.

C'eſt ce que je lui diſois.

LE COMTE.

Oh, çà, Monſieur, prenez donc la peine de voir la Marquiſe; puiſque me voici, j'attendrai. Dépêchons, Marton, dépêchons, ces longueurs commencent à me déplaire, cela me fâche.

MARTON.

Oh, venez, Monſieur, je vais vous faire parler à elle.

SCENE IV.

LE COMTE, LA BRANCHE.

LA BRANCHE.

Oserai-je vous demander, puisque vous venez du Palais, si vous vous êtes informé du procès de Madame la Marquise, qui se doit juger aujourd'hui?

LE COMTE.

Je n'y ai pas songé d'abord, j'ai eu autre chose en tête; mais depuis j'ai....

LA BRANCHE.

Je comprens, Monsieur, vous êtes allé communiquer votre mariage à vos créanciers, afin qu'ils demeurent en repos.

LE COMTE.

Sur cette espérance aucun ne bougera, ils me l'ont promis.

SCENE V.

LA MARQUISE, M. DE CORNICHON, MARTON, LE COMTE, LA BRANCHE.

LA MARQUISE.

Ah! Monsieur le Comte, j'allois chez vous.

LE COMTE.

Je m'en suis douté, Madame, j'ai voulu vous prévenir.

LA MARQUISE.

Vous me faites beaucoup d'honneur. Monsieur peut vous dire avec quelle joie j'ai d'abord accepté la proposition.

LE COMTE.

Oh! j'ai bien cru, Madame, qu'elle ne vous déplairoit pas.

M. DE CORNICHON.

Il eſt vrai, Madame, qu'on ne peut faire les choſes de meilleure grace, & que mon ne....

LA BRANCHE *le tirant à part.*

Monſieur le Comte.

M DE CORNICHON.

Et que Monſieur le Comte eſt fort heureux.

LA MARQUISE.

Tout le bonheur eſt de notre côté, Monſieur le Comte, je ne me ſens pas de joie.

LE COMTE.

C'eſt que vous êtes bonne, Madame, & j'aime à faire plaiſir.

M. DE CORNICHON.

Pour moi, Madame, je ſuis bien aiſe de m'être rencontré à Paris, pour me trouver aux nôces....

LA BRANCHE *le tirant par le bras.*

De Monſieur le Comte.

M. DE CORNICHON.

De Monſieur le Comte.

LA MARQUISE.

Nous les ferons, Meſſieurs, quand il vous plaira Afin que ma joie fût parfaite, je ſouhaiterois ſeulement que mon procès fût jugé: il faut que j'envoie chez mon Procureur. LE COMTE.

Il n'eſt pas beſoin, Madame.

LA MARQUISE.

Comment, Monſieur?

LE COMTE.

Je viens du Palais

LA MARQUISE.

Du Palais, Monſieur?

LE COMTE.

Oüi, Madame. Un Duc de mes intimes, qui m'eſt venu voir ce matin, m'avoit conjuré inſtamment de m'y rendre pour ſolliciter un procès qu'il y avoit; je lui ai fait ſon affaire ſur le champ.

LA MARQUISE.

Sur le champ, Monsieur?

LE COMTE.

Oüi, Madame. Votre Procureur m'a dit que la vôtre étoit sur le bureau; qu'elle étoit délicate: mais que pour peu que je vouluſſe m'en mêler....

LA MARQUISE.

Enfin, Monsieur....

LE COMTE.

Enfin, faut-il le demander, Madame? Voilà votre Arrêt, voilà votre Arrêt.

LA MARQUISE.

J'ai gagné mon procès!

LE COMTE.

Oh, oh, oh, parbleu, j'euſſe bien voulu voir que non, j'euſſe bien voulu voir que non.

LA MARQUISE.

Ah, Monsieur!

MARTON.

Cet homme-là gouverne le Parlement.

LA BRANCHE.

Il y a autant de crédit qu'à la Cour.

LE COMTE.

Quand vous auriez vous-même dicté l'Arrêt. Si l'on y a oublié quelque choſe, vous n'avez qu'à parler, Madame, vous n'avez qu'à parler

LA MARQUISE.

Marton, envoyez vîte querir le Notaire.

MARTON.

Ne faut-il pas dire auſſi, Madame, à votre Intendant d'aller querir les deux cens mille livres?

LA MARQUISE.

Oüi. Allons, que par le mariage de ma fille je m'acquitte au plûtôt envers Monsieur le Comte de toutes les obligations que je lui ai.

M. DE CORNICHON.

Serviteur, Madame, je vais me débarraſſer de quelques affaires, pour me trouver au mariage de Monsieur le Comte.

LA BRANCHE.

Oh ! l'y voilà.

M. DE CORNICHON.

Serviteur, Madame.

SCENE VI.

MARIANE, LA MARQUISE, LE COMTE, LA BRANCHE.

LA MARQUISE.

VEnez, Mariane. Après tout ce que Monsieur le Comte a fait pour nous, nous lui devons encore le gain de notre procès. Il faut aujourd'hui même faire les nôces.

MARIANE.

Je venois vous supplier, Madame, de me donner encore quelques jours; Monsieur ne s'y opposera pas, sans doute ?

LE COMTE.

Moi, Madame ? oh ! je serois au désespoir de vous déplaire. Cependant, Madame, je crois qu'il seroit à propos de ne pas différer, pour prévenir les obstacles qui me pourroient survenir du côté de la Cour. Vous comprenez bien, Madame ?

LA MARQUISE.

Oüi, Monsieur.

LE COMTE.

Les petites gens, Madame, comme.... comme..., ne nommons personne, se marient quand ils veulent, & comme il leur plaît; mais pour... pour.... qu'est-il besoin que je m'explique ?

LA MARQUISE.

Ma fille, vous n'y pensez pas.

LE COMTE.

Après, Madame, quand la chose sera faite, on en informera la Cour.

LA MARQUISE.

La Cour ſçaura donc que je marie ma fille ?

LE BRANCHE.

Vous mocquez-vous, Madame ? toute l'Europe le ſçaura : les articles du contrat ſeront regiſtrés dans les Gazettes & dans le Mercure Galant.

MARIANE.

Mais, Madame, quel mal y a-t-il....

LA MARQUISE *avec un air d'autorité.*

Mariane, après l'injure que nous a fait Dorante, je crois que vous avez le cœur trop bon pour ſonger encore à lui.

MARIANE.

Moi, Madame ? oh ! non aſſurément.

LA MARQUISE.

Eh bien, me promettez-vous de prendre Monſieur pour époux ?

MARIANE.

Ah, Ciel !

LA MARQUISE.

Répondez-moi, ma fille, répondez-moi.

MARIANE.

Je vous obéirai, Madame.

LA MARQUISE.

C'eſt aſſez. Comte, laiſſez-moi ménager le reſte. Suivez-moi, Mariane, j'ai un mot à vous dire en particulier.

SCENE VII.

MARTON, LE COMTE, LA BRANCHE.

MARTON.

VOici Dorante, paſſez vîte chez la Marquiſe, ou rentrez chez vous.

LA BRANCHE.

Que prétens-tu faire ?

MARTON.

L'empêcher, si je puis, de parler à ma Maîtresse.

SCENE VIII.

DORANTE, MARTON.

DORANTE.

NOn, je n'aurai point de repos que je ne lui aye reproché sa perfidie.

MARTON.

Ah ! Monsieur, que venez-vous faire ici ?

DORANTE.

C'est pour la derniere fois de ma vie.

MARTON.

Après l'éclat qu'a fait ici Monsieur votre pere.

DORANTE.

Je n'ai point de mesures à garder. Où est-elle ?

MARTON.

Où voulez-vous aller, Monsieur ? Depuis que vous avez retiré votre parole, elle a donné la sienne.

DORANTE.

La perfide ! laisse-moi aller, je veux tout-à-l'heure...

MARTON.

Oh ! pour cela, Monsieur, vous ne sçauriez à présent lui parler.

SCENE IX.

MARIANE, MARTON, DORANTE.

MARIANE.

AH, Ciel!

MARTON. *Elle va de l'un à l'autre, & ils ne laissent pas de se répondre.*

Madame.

DORANTE.

Vous êtes surprise de me voir.

MARTON.

Monsieur.

MARIANE.

Quel peut être son dessein?

MARTON.

Eh! rentrez.

DORANTE.

Ce n'est pas de m'opposer à votre bonheur.

MARTON.

Mais, Monsieur.

MARIANE.

Mon bonheur! Ah, infidelle! il n'y en a plus pour moi.

MARTON.

Mais, Madame!

DORANTE.

Moi infidelle, après la cruelle lettre!

MARIANE.

La cruelle lettre, perfide!

DORANTE.

Moi, perfide!

MARIANE.

Vous deviez prendre un meilleur prétexte.

MARTON.

Je tremble.

DORANTE.

Un prétexte? ah, Ciel!

MARIANE.

Venez-vous ajouter quelque dureté à la barbarie de votre pere?

DORANTE.

Cruelle, ne l'avez-vous pas voulu?

MARIANE.

Je l'ai voulu, que veut-il dire?

DORANTE.

Ma préſence vous gêne, je m'en apperçois. Adieu, infidelle; vous ſerez obéie, j'en mourrai, je ne vous verrai de ma vie.... *Il s'arrête.* Que veut ce Laquais de Cleonte?

LE LAQUAIS.

Madame, vous trouverez au pied de votre billet la réponſe de mon Maître.

DORANTE.

A quoi eſt-ce que je m'arrête?

MARIANE *lui jettant le billet.*

Tiens, traître, voilà ce que je faiſois pour toi; tu ne méritois pas que je priſſe tant de ſoins.

Dorante ramaſſe, & lit le billet.

MARTON.

Ah! tout va être ſçû. Madame, il eſt de votre gloire de ne rien écouter de ſa part.

MARIANE.

Il revient chez moi de ſon pur mouvement, tranſporté de courroux, le feu dans les yeux, les reproches à la bouche; s'il ne m'aimoit pas, ſeroit-il ſi agité?

DORANTE.

Ah, Madame, voilà ce qui fait tout l'éclat. Vous aviez commandé à Marton de me le faire voir avant que de l'aller rendre: il n'y a point d'adreſſe; je l'ai pris pour moi, je me ſuis emporté, je vous demande pardon.

MARIANE.

Tu m'as donc trahie, Marton?

MARTON.

Moi, Madame?

DORANTE.

Non, Madame, c'eſt ma faute; je ne lui ai pas donné le tems de s'expliquer.

MARIANE.

Ne devoit-elle pas me le dire? Ote-toi de mes yeux malheureuſe.

MARTON.

Allons trouver la mere.

DORANTE.

Empêchez qu'elle ne la prévienne; je vais, moi, faire tous mes efforts pour la détromper du Comte.

MARIANE.

Faire revenir Monſieur votre pere.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LA BRANCHE *seul.*

OUi, ceci tourne mal. Les amans d'accord, des gens en campagne pour déterrer ce que nous sommes ; Monsieur de Cornichon que nous n'avons pû trouver, & qui ne manquera pas de venir dire ici quelque vérité ; des Banquiers en croupe ; une Suivante rusée, qui sur le moindre mot tournera casaque ; une mere folle, qui change comme le vent : tout cela ne me dit rien de bon, & je tremble qu'à la fin.... qu'à la, la, la, la.

Appercevant Marton, il fait semblant de rêver en chantant.

SCENE II.

MARTON, LA BRANCHE.

MARTON *après l'avoir observé quelque tems.*

A Quoi rêves-tu ?

LA BRANCHE.

Ah !... à l'inconstance des choses humaines.

MARTON.

Tu prens bien ton tems.

LA BRANCHE.

Eh! c'eſt ce que je viens d'apprendre que Monſieur de Vieuſmenoir & ſon fils courent toute la Ville, pour s'informer de mon Maître & de moi.

MARTON.

Eh! de quoi as-tu peur?

LA BRANCHE.

De quelque faux rapport.

MARTON.

Les gens de bien n'ont rien à craindre.

LA BRANCHE.

Il eſt vrai, mais il y a de méchantes langues; & la Marquiſe eſt une grondeuſe.

MARTON.

Pour l'empêcher de ſe dédire, je viens de lui perſuader de donner ce ſoir même à ton Maître les deux cens mille livres de la dot, & pour cela elle a envoyé querir ſon Banquier.

LA BRANCHE.

Un Banquier, diable! comment s'appelle-t-il?

MARTON.

Et que t'importe?

LA BRANCHE.

C'eſt que.... je ſerois bien aiſe de ſçavoir.... s'il ne doit rien à mon Maître, nous prendrions ce tems-là pour lui parler.

MARTON.

Ton Maître, pour un grand Seigneur, a bien de l'argent à l'intérêt: ce n'eſt pas le vice des gens de Cour.

LA BRANCHE.

A l'intérêt! oh! je me donne au diable s'il en prend de perſonne; ces gens-là lui gardent de l'argent, & il en prend dans ſes beſoins.

MARTON.

Oh! bien, je ne ſçai pas le nom de ce Banquier; tout ce que je puis te dire, c'eſt qu'il n'eſt pas de Paris, & qu'il ne fait ce métier que depuis deux mois. Regarde ſi à cela....

LA BRANCHE.

Non, nous n'avons rien à démêler avec cet homme-là, il ne nous doit rien, nos dettes sont plus vieilles, il peut venir quand il voudra. J'entens la Marquise, empêche qu'elle ne change.

MARTON.

Va, toi, dire à ton Maître, que lorsqu'elle lui offrira cette femme, il ne la lui fera pas échapper; mais d'une maniere pourtant ...

LA BRANCHE.

Ne te mets pas en peine, nous toucherons cette corde délicatement.

SCENE III.

LA MARQUISE, MARTON.

MARTON.

EH bien! Madame, voici un grand jour pour vous.

LA MARQUISE.

Je ne sçai.

MARTON.

Comment, je ne sçai?

LA MARQUISE.

Je ne sçai, te dis-je, Mariane n'est pas contente, & je suis extrêmement combattuë.

SCENE IV.

MARIANE, LA MARQUISE, MARTON.

MARIANE.

QUOI, Madame, pouvez-vous encore écouter cette malheureuse, & songer à me donner au Comte?

LA MARQUISE.

Nous verrons, Mariane.

MARTON.

Songez, Madame, aux grands avantages qui vous en reviennent.

LA MARQUISE.

J'y songe, Marton.

MARIANE.

Voudriez-vous refuser un homme que vous m'avez commandé d'aimer?

LA MARQUISE.

Non, ma fille.

MARTON.

Voudriez-vous refuser un homme qui fait tout ce qu'il veut à la Cour?

LA MARQUISE.

Non, Marton.

MARIANE.

Je serai malheureuse.

LA MARQUISE.

Non, ma fille.

MARTON.

Votre fils sera Colonel.

LA MARQUISE.

Oüi, Marton; mais elle aime Dorante, & Dorante l'aime.

MARTON.

Dorante l'aime trop, Madame.

LA MARQUISE.

Comment, trop?

MARTON.

Vraiment, oüi, trop. Le quart des femmes enrage pour être trop aimées de leurs époux, les autres pour ne l'être pas assez. Si vous en doutez, recueillez les voix.

LA MARQUISE.

Il est vrai, ma fille, que ceux qui aiment trop sont jaloux.

MARIANE.

Oh! Madame, je connois trop bien Dorante.

LA MARQUISE.

Ne comptez pas sur cela, ma fille, le Durante d'aujourd'hui n'est pas celui de demain.

MARIANE.

Que je suis à plaindre, si vous me donnez au Comte!

LA MARQUISE.

Ne pleurez pas, Mariane.

MARTON.

Qu'elle aura à souffrir, si vous la donnez à Dorante!

LA MARQUISE.

Ne pleure pas, Marton.

MARIANE.

Je mourrai dans quatre jours.

MARTON.

Je m'irai enterrer, Madame, je m'irai enterrer.

LA MARQUISE.

Ma fille, c'est à cause que je vous aime, que je dois vous rendre heureuse, malgré que vous en ayiez. Je vous ai promise au Comte, je le veux, je le veux, je le veux.

MARIANE *s'en allant.*

Ah! Madame, je ne l'eusse jamais cru.

SCENE V.

LE COMTE, LA BRANCHE, LA MARQUISE, MARTON.

LE COMTE.

Qu'est-ce, Madame, qu'est-ce donc? Il me paroît que je cause ici..... qu'on y pense, Madame.

LA MARQUISE.

Monsieur, je vous reponds de ma fille. Vous voulez (*à part*) que ce fou m'aujourd'hui insulte?

LE COMTE.

On fait de moi, Madame, tout ce qu'on veut, pourvû qu'on y penſe.

MARTON.

On y penſera, Monſieur.

LA BRANCHE *à la Marquiſe.*

Prenez garde, Madame, qu'il ne vous échappe, ſongez à l'engager.

LA MARQUISE:

Marton, allez ſçavoir ſi mon Intendant a reçu les deux cens mille livres.

LA BRANCHE *à ſon Maître.*

Voici l'occaſion.

SCENE VI.

LA BRANCHE, LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE.

MOnſieur, pour vous faire voir que j'y penſe, c'eſt que ce ſoir même je veux vous faire toucher l'argent des nôces.

LE COMTE.

A moi, Madame?

LA MARQUISE.

Oüi, Monſieur.

LE COMTE.

Eh! Madame, croyez-vous....

LA MARQUISE.

Non, Monſieur; mais cependant....

LE COMTE.

Eh! Madame, cependant; eh! Madame.

LA BRANCHE.

Vous l'avez choqué, Madame, de lui offrir de l'argent; c'eſt ſon foible, on a toutes les peines du monde à lui en faire recevoir, il a l'ame noble.

LA MARQUISE.

Monsieur, je ne croyois pas que cela vous dût fâcher.

LE COMTE.

Fâcher, Madame! oh! pour cela point du tout.

LA MARQUISE.

Non, Monsieur, je vois que cela vous a déplû.

LE COMTE.

Déplû, Madame? non, je vous jure.

LA MARQUISE.

Au moins, Monsieur....

LE COMTE.

Eh! ne parlons plus de cela, Madame. Voilà qui est fait, vous le voulez, je le veux de tout mon cœur, pour vous faire voir que je ne suis point piqué. Faites-vous donner vos deux cens mille livres, ce soir on les portera chez moi. Un autre me désobligeroit; mais je prens en bonne part, Madame, tout ce qui vient de vous Monsieur, vous sçavez ma coutume; mais ne refusez pas au moins l'argent de Madame.

LA BRANCHE.

Oh! Monsieur, puisque vous me l'ordonnez, vous aurez satisfaction. Madame, il est délicat sur ce chapitre-là; mais il est bon, il se rend d'abord.

SCENE VII.

M. DE VIEUSANCOUR, DORANTE, LA MARQUISE, LE COMTE, LA BRANCHE.

M. DE VIEUSANCOUR.

Vous êtes surprise, Madame, de nous revoir chez vous?

LA MARQUISE.

J'en ai, Monsieur, quelque raison.

DORANTE.

Mais vous avez ſçu, Madame, pourquoi nous avions retiré notre parole, & que Marton....

LA MARQUISE.

Oüi, Monſieur; mais après votre bruſquerie, je me ſuis engagée ailleurs.

M. DE VIEUSANCOUR.

Oh! Madame, voilà qui eſt fait, je ne vous en parle donc plus pour ce qui nous regarde; mais pour votre intérêt ſeulement, on peut vous faire voir que Monſieur vous repaît ici de châteaux en Eſpagne.

LA MARQUISE.

Oüi, Monſieur, mon procès gagné, châteaux en Eſpagne? & le Régiment que Monſieur va faire donner à mon fils, châteaux en Eſpagne?

LE COMTE.

A propos, Madame, je n'avois pas ſongé à vous le dire, cela eſt accordé.

M. DE VIEUSANCOUR.

Accordé. J'en avois oüi parler, Madame; ce matin à Verſailles j'ai eu occaſion de m'en informer, mais je ſçai tout le contraire, & je dois même avoir ſur moi....

Il y fouille dans ſa poche, & en tire un papier.

LE COMTE.

Quoi, qu'oi, Monſieur, prétendez-vous empêcher le fils de Madame d'avoir un Régiment?

M. DE VIEUSANCOUR.

Ah! parbleu, voici le Placet même qui m'a été rendu.

LE COMTE.

Eh bien, Monſieur, le Placet, qu'eſt-ce? le Placet, voyons un peu ce Placet.

M. DE VIEUSANCOUR.

Voyez, Madame, vous le reconnoiſſez?

LA MARQUISE.

C'eſt le même.... en effet.... Monſieur le Comte, que veut dire cela?

LE COMTE, après avoir été un peu embarraſſé, la tirant à part.

Nous... nous... nous ſommes d'accord le Miniſtre & moi; la conſéquence....

LA MARQUISE.

A cause de l'âge?

LE COMTE.

Justement.

M. DE VIEUSANCOUR.

Eh bien, Madame, avois-je raison?

LE COMTE.

Oh! beaucoup raison. Ce petit Vieusancour, Madame, fait l'Important, comme vous voyez.

LA MARQUISE.

Il me prend pour une Provinciale... Monsieur, je sçai ma Cour aussi bien qu'une autre.

M. DE VIEUSANCOUR.

Oüi, Madame; mais vous connoissez fort mal celui que vous préferez à mon fils.

LE COMTE.

Tout beau, mon cher, tout beau, point, point, point de comparaison sur-tout. Tubieu, comme vous y allez; mon fils!

DORANTE *avec transport.*

Eh! qui croyez-vous être?

LE COMTE.

Qu'est-ce à dire, mon Ecuyer, ne vous en allez pas.

M. DE VIEUSANCOUR

N'êtes-vous pas Monsieur Clincan, à peine Gentilhomme?

LE COMTE.

Oh! parbleu, je ...

DORANTE.

Ne vous êtes-vous pas donné une Comté chimérique?

LE COMTE.

Eh! ventrebleu, vous....

M. DE VIEUSANCOUR.

N'avez-vous pas érigé en Ecuyer ce maraut de valet?

LA BRANCHE *à part.*

Il est vrai.

LE COMTE.

Oh! je vous montrerai....

DORANTE.

N'êtes-vous pas accablé de dettes?

LE COMTE.

Oh! je vous apprendrai....

DORANTE.

Apprenez vous-même qu'un honnête homme ne dégaine jamais son nom, ni sa qualité. Madame, pardonnez cet emportement.

SCENE VIII.

MARTON, MARIANE, DORANTE, M. DE VIEUSANCOUR, M. DE CORNICHON, LE COMTE, LA MARQUISE, LA BRANCHE.

DORANTE.

Ah! Madame, voici Monsieur, qui ne doit pas vous être suspect, puisque c'est l'oncle de Monsieur.

MARTON.

L'oncle de Monsieur?

M. DE CORNICHON.

Assurément, je le suis.

MARTON.

Bombe!

LA BRANCHE.

Je suis aussi son neveu à la mode de Bretagne.

MARTON.

Je croirois bien que tu ne le fois à la mode de Gascogne. *à part.* M'aurois-il trompée?

DORANTE.

Madame, on nous a fait connoître Monsieur, & je sçai que rien ne peut obliger un honnête homme à dégainer mal-à-propos.

M. DE CORNICHON.

Sans doute. De quoi s'agit-il?

LE COMTE.

Eh! quels procédés font-ce là, Madame?

LA MARQUISE.

Pour avoir le plaisir de le convaincre, laissons parler Monsieur votre oncle. Dites, Monsieur, dites, je vous prie.

M. DE CORNICHON.

Je m'en vais vous dire au vrai ce que je sçai de la Terre de Cliscan. Il y a, si je ne me trompe, environ cinquante ans qu'elle fut....

LE COMTE *à part à la Marquise.*

Erigée en Comté.

M. DE CORNICHON.

Oui, qu'elle fut donnée par Gilbert de Cliscan....

LE COMTE *à la Marquise.*

Premier Comte.

M. DE CORNICHON.

A Pierre de Cliscan son fils.

LE COMTE *à la Marquise.*

Second Comte.

M. DE CORNICHON.

Et substituée à son premier enfant mâle, qui est Gilles de Cliscan, que voilà.

LE COMTE *à la Marquise.*

Troisiéme Comte.

LA MARQUISE.

En voilà, Monsieur, plus qu'il n'en faut... Eh bien, Monsieur, n'est-il pas Comte?

DORANTE.

Quoi, Madame, est-il possible que la prévention vous fasse entendre ce que personne ne vous dit?

LE COMTE.

Au moins, ce n'est pas moi qui le fait parler.

M. DE VIEUSANCOUR.

Mais, Madame, Monsieur vous dit seulement....

M. DE CORNICHON.

Oh! Monsieur, je dis la chose comme elle est, & nous pouvons le prouver par des actes authentiques.

LE COMTE.

Tenez, Madame, autentiques; je ne sçav ois pas ce.a.

MARIANE.

Je ne comprens pas, Madame....

LA MARQUISE.

Vous ne comprenez pas, ma fille? Il n'eſt rien de plus clair. Premier Comte, ſecond Comte, troiſiéme Comte.

LA BRANCHE.

Un enfant comprendroit cela.

MARTON.

Euh! je ne trouve pas là mon compte, moi.

SCENE IX.

M. DE VIEUSANCOUR, M. DE CORNICHON, LA MARQUISE, DORANTE, MARIANE, LE COMTE, LA BRANCHE, LE BANQUIER, MARTON.

LA MARQUISE.

Hé! Monſieur, avez-vous donné les deux cens mille livres à mon Intendant?

LE BANQUIER.

Je lui en ai déja compté la moitié, Madame, & je venois vous prier de vouloir attendre le reſte juſqu'à demain matin.

LA MARQUISE.

Non, Monſieur, je veux être payée tout-à-l'heure. C'eſt pour la dot de ma fille; je veux donner ce ſoir même cette ſomme à Monſieur.

LE BANQUIER.

Monſieur aura donc la bonté, Madame, de prendre des billets endoſſés par les gens de Paris les plus ſolvables; ſans cela je ne m'en ſerois pas chargé.

LE COMTE.

Un homme comme moi n'a que faire d'aller courir après ces gens-là.

LA MARQUISE.

Monsieur, allez querir de l'argent, puisque Monsieur le Comte de Clincan ne les veut pas.

LE BANQUIER.

Monsieur de Clincan! Ah! parbleu, Madame, cela ne pouvoit mieux venir. Monsieur, vous ne refuserez pas de les prendre, quand vous sçaurez qu'il y en a pour plus de vingt mille écus des vôtres.

LA MARQUISE.

Pour plus de vingt mille écus!

LE COMTE.

Eh! bon, bon, Madame, ce n'a été que pour faire plaisir: ce sont des gens qui....

LA BRANCHE.

Oüi, Madame, qui contrefont l'écriture des gens de qualité.

LE BANQUIER *allant à lui.*

Avec le respect que je dois à la compagnie, vous....

LA MARQUISE *l'arrêtant.*

Doucement, Monsieur, il est Gentilhomme.

LE BANQUIER.

Lui, Madame? Je le connois, il y a long-tems, il est de mon pays; c'est le fils d'un Vitrier de Nevers, il n'y a que trois jours qu'il portoit les couleurs.

LA MARQUISE.

Les couleurs!

MARTON.

Ah, le ladre!

LA BRANCHE.

Délogeons d'ici.

LE COMTE.

Il le prend pour un autre, Madame, il ne sçait ce qu'il dit.

LE BANQUIER *en colere.*

Monsieur votre oncle, dont je suis connu, sçait si je dis la vérité. Et puisque l'on me force de parler, sça-

chez, Madame, que Monsieur, à qui je vois que l'on donne ici la qualité de Comte, est à peine Gentilhomme, & très mal dans ses affaires. On m'avoit prié de faire passer ses billets; mais je vois bien que c'est une marchandise qu'on gardera long-tems. Je vais les rendre, & vous querir du comptant. *Il sort.*

LA BRANCHE.

Il ne fait pas bon ici.

M. DE CORNICHON *s'en allant.*

Il mérite bien cette confusion.

LA MARQUISE.

Comment! l'homme d'importance!

LE COMTE *en reculant.*

Oh! çà, çà, Madame, point d'explication, s'il vous plaît, point d'explication; je ne prétens pas vous donner ici davantage la Comédie. Puisque vous prenez mal les choses, tant pis pour vous; renoüez, renoüez avec vos gens, je retire... ma parole. *En revenant.* Ne comptez plus sur moi, je retire ma parole. Adieu, adieu. *Il s'en va.*

MARTON.

Et toi, Gentilhomme de verre?

LA BRANCHE *en reculant.*

Oh! çà, çà, Marton, point tant de bruit, je te prie; point tant de bruit. Puisque tu le prens sur ce ton-là, tant pis pour toi. Je retire aussi ma parole... ne compte plus sur moi, je retire ma parole. Adieu, adieu.

SCENE DERNIERE.

M. DE VIEUSANCOUR, DORANTE, LA MARQUISE, MARIANE, MARTON.

M. DE VIEUSANCOUR.

LE hazard, Madame, vous fait heureusement voir la vérité.

MARTON.

Madame, j'en ai été la dupe la premiere.

MARIANE.

Je te pardonne.

LA MARQUISE.

Allons tout oublier, Monsieur, dans la réjoüissance de vos nôces.

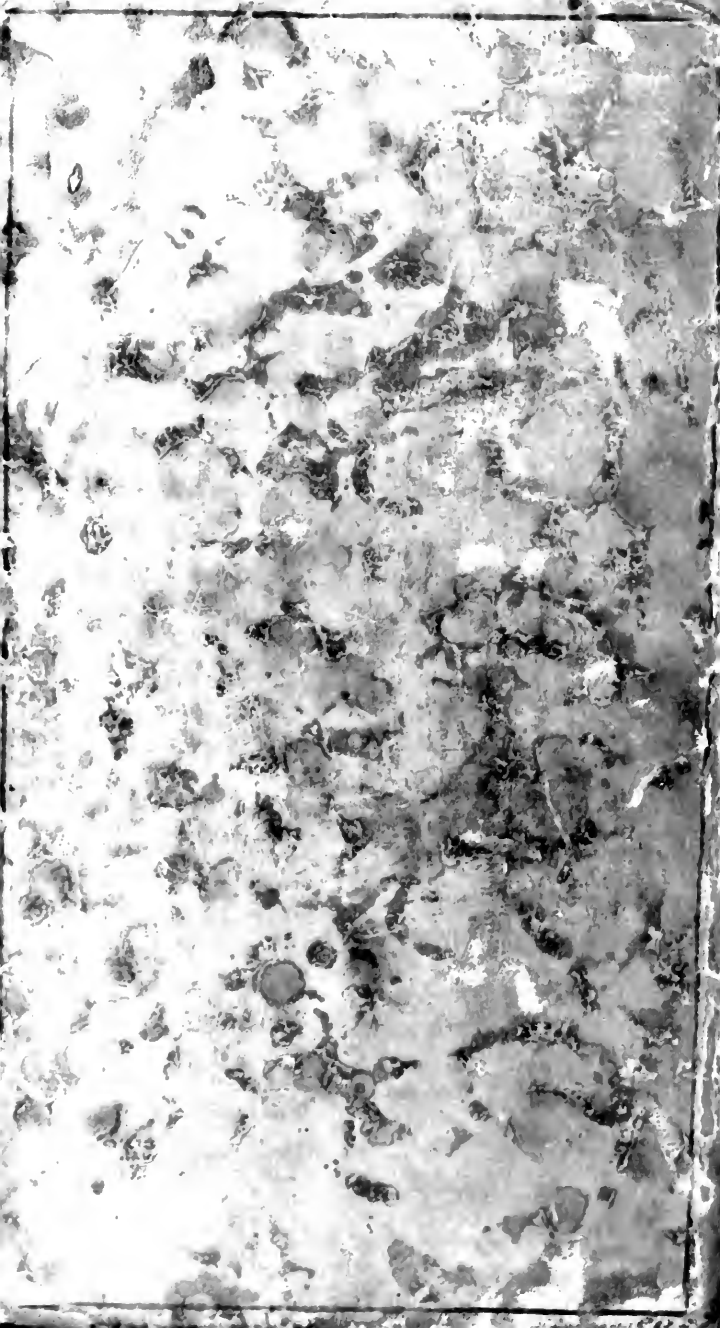
MARTON.

La peste soit des Importans.

Fin du troisiéme Volume.

PQ
1731
B9A1?
175
t.3

ARD?

UNIVE

Brueys, David Augustin de
Oeuvres de théâtre